Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/werthergoet00goet

Joseph Marmelli

WERTHER,

PARTIE I.

WERTHER,

TRADUCTION DE L'ALLEMAND

DE GOETE

PAR C. AUBRY.

Nouvelle Edition, revue et corrigée par le Traducteur.

Avec Figures en taille-douce.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. LXCVII.

PT
2029
.F5W33
1797

PRÉFACE

DU

TRADUCTEUR.

DIRE que le Roman de Werther n'est pas un ouvrage purement d'imagination, que le fonds en est vrai, et que le fils de l'abbé Jérusalem est celui qu'une malheureuse passion pour une dame de Vetzlaar a conduit à une fin si tragique, ce ne serait que répéter ce qu'a déja dit M. de S. dans la lettre qu'il m'a écrite sur ma traduction, et qui se trouve en tête de la première édition. * Je

* Manheim (Paris) Pissot, in-8.° de 220 pag. La Lettre dont il s'agit se trouve à la fin de cette nouvelle édition.

ne parlerai donc que du motif qui m'a déterminé à donner celle-ci.

L'accueil favorable que le Public fit à ma traduction lorsqu'elle parut pour la première fois en 1777, et la rapidité avec laquelle plusieurs éditions contrefaites ont été enlevées depuis, ne me permettent pas de douter que mon ouvrage n'ait quelque mérite. Je n'ai donc pu sans peine le voir défiguré par les fautes d'impression les plus grossières, dont plusieurs produisent même des contre-sens, et rendent quelques endroits inintelligibles : car dans toutes les éditions qui ont paru successivement, même dans celle de d'Artois, qui offre d'ailleurs tout le luxe typographique, on ne s'est pas con-

tenté de copier les fautes qui déparent la première, mais on y en a ajouté de nouvelles; ensorte que les erreurs se multipliant ainsi progressivement à chaque édition qui pourrait encore paraître, l'ouvrage finirait par être méconnaissable. C'est ce qui m'a engagé à donner celle-ci. J'ose espérer qu'on me saura gré du soin que j'ai pris de la rendre la plus correcte qu'il m'a été possible, et plus digne que toutes les précédentes, de l'accueil du Public. Voilà pour ce qui me regarde.

Quant à l'original, dont je n'ai pas l'amour-propre de croire que ma version, toute fidelle qu'elle est, ait rendu toutes les beautés, je ne saurais en faire un plus bel eloge, qu'en

disant que lorsqu'il parut pour la première fois dans ma traduction, un célèbre littérateur ne fit pas difficulté de le mettre en parallèle avec la nouvelle Héloïse ; et quoiqu'il donne la préférence à l'ouvrage de Rousseau, il n'en est pas moins honorable pour l'auteur allemand de s'être vu opposer ce redoutable adversaire, et il peut dire comme Achéloüs vaincu par Hercule : « Il est « moins honteux d'avoir succombé, « qu'il n'est glorieux d'avoir disputé « la victoire : »

Nec tam
Turpe fuit vinci, quam contendisse decorum est.
OVID. Metam. lib. IX, fab. I.

AVIS
DE L'AUTEUR.

J'ai recueilli avec soin tout ce que j'ai pu trouver touchant l'histoire du malheureux Werther ; je le mets sous vos yeux ; je sais que vous m'en saurez gré. Vous ne pouvez refuser votre admiration à son génie, votre tendresse à son caractère, ni vos larmes à sa destinée.

Et toi, ame douce et sensible que le même penchant entraîne, que ce livre soit ton ami, si par la rigueur du sort, ou par ta propre faute, tu ne peux en trouver un meilleur à ta portée.

WERTHER,

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

le 4 mai 1770.

QUE je suis aise d'être parti ! O le meilleur de mes amis ! qu'est-ce donc que le cœur de l'homme ? Te quitter, toi que j'aime, toi dont j'étais inséparable, te quitter, et être content ! Mais je sais que tu me pardonnes. Mes autres liaisons, le sort ne semblait-il pas me les avoir fait contracter de nature à inquiéter, à tourmenter un cœur comme le mien ? La pauvre Léonore ! Et pour-

tant j'étais innocent ! Etait-ce m
faute, si une passion s'allumait dan
son cœur malheureux, tandis qu
je ne songeais qu'à m'occuper agré
blement des charmes de sa sœur
Cependant, suis-je bien innocent
n'ai-je pas alimenté moi-même s
sentiments ? ne me suis-je pas so
vent amusé de ces expressions ma
quées au coin de la nature et de
vérité, et qui nous ont fait rire ta
de fois, bien qu'elles ne fussent ri
moins que risibles ? n'ai-je pas . .
Qu'est-ce donc que l'homme ?
comment ose-t-il se lamenter ?
me corrigerai, oui, mon ami,
te le promets ; je ne veux plus r
miner sans cesse ce peu d'amertu
que le sort mêle dans la coupe de
vie. Je jouirai du présent, et

passé sera passé pour moi. Certes, tu as raison, cher ami : la dose de tristesse serait bien moindre parmi les hommes, (Dieu sait pourquoi ils sont ainsi faits) s'ils exaltaient moins leur imagination pour se rappeler le souvenir de leurs maux passés, au lieu de supporter le présent avec sang-froid.

Dis à ma mère que je m'acquitterai de mon mieux de sa commission, et que je lui en donnerai des nouvelles le plus tôt possible. J'ai parlé à ma tante, et je n'ai pas trouvé en elle la mégère qu'on m'avait annoncée : c'est une femme vive jusqu'à l'emportement, mais du meilleur cœur. Je lui ai exposé les plaintes de ma mère au sujet de l'héritage qu'elle vient de faire. Elle

m'a montré ses titres, ses raisons, ainsi que les conditions auxquelles elle est prête à nous rendre même plus que nous ne demandons..... Mais en voilà assez. Dis à ma mère que tout ira bien. Eh! mon ami, j'ai trouvé dans cette chétive affaire, que tiédeur et mal-entendu causent plus de désordres dans ce monde, que ruse et méchanceté : du moins les deux dernières sont-elles plus rares.

Au reste, je me trouve bien ici. La solitude de ces célestes contrées est un baume pour mon cœur, qui se sent ranimer, réchauffer par les charmes de la saison. Pas une haie, pas un arbre qui ne soit un bouquet de fleurs; et l'on voudrait être papillon, pour nager dans cette mer

de parfums, et pouvoir y trouver toute sa nourriture.

La ville est désagréable. En récompense, la nature brille aux environs dans toute sa beauté. C'est ce qui a engagé le feu comte de M.*** à faire planter un jardin sur l'une des collines, où la nature répand ses trésors avec une profusion et une variété incroyables, qui forment les plus délicieux vallons. Le jardin est simple, et l'on sent, en y entrant, que celui qui en a tracé le plan était moins un jardinier esclave des règles, qu'un homme sensible qui voulait y jouir de lui-même.

Déja j'ai donné plusieurs fois des larmes à sa mémoire dans le cabinet qui tombe en ruine, dont il faisait

sa retraite favorite, et dont je fais la mienne. Je serai bientôt maître du jardin. Depuis le peu de jours que je suis ici, j'ai mis le jardinier dans mes intérêts, et il n'aura pas lieu de s'en repentir.

LETTRE II.

le 10 mai.

Il règne dans mon ame une sérénité étonnante, semblable à ces douces matinées du printemps, dont le charme enivre mon cœur. Je suis seul, et la vie me paraît délicieuse dans ce lieu fait exprès pour les ames comme la mienne. Je suis si heureux, mon ami, si abymé dans le sentiment de ma tranquille exis-

tence, que mon art en souffre. Je ne puis plus dessiner, pas un coup de crayon; et cependant je ne fus jamais plus grand peintre que dans ce moment. Quand la vallée qui m'est si chère, se couvre d'une épaisse vapeur; que le soleil levant frappe sur mon bosquet, dont il ne peut pénétrer l'obscurité; que quelques rayons seulement, se glissant entre les feuilles, parviennent jusqu'au fond de ce sanctuaire; que je suis couché au pied de la cascade, dans l'herbe qui s'élève par dessus moi, et que mon œil ainsi rapproché de la terre y découvre mille petits simples de toute espèce; quand je contemple de plus près ce petit monde qui fourmille entre les chalumeaux, les formes innombrables

et les nuances imperceptibles des vermisseaux et des insectes ; et que je sens en moi la présence de l'être tout-puissant qui nous a formés à son image, et dont le souffle nous soutient, nous porte au milieu de cette source éternelle de jouissances : ami, quand j'ai les yeux fixés sur tous ces objets, et que ce vaste univers va se graver dans mon ame, comme l'image d'une bien-aimée ; alors je sens mes desirs qui s'enflamment, et je me dis à moi-même : Que ne peux-tu exprimer ce que tu sens si fortement ! Ce dont tu es si pénétré, si échauffé, que ne peux-tu l'exhaler sur le papier, et le rendre par-là le miroir de ton ame, comme ton ame est le miroir de l'Être éternel ! Ami..... mais je

sens que je succombe sous la grandeur de ces apparitions imposantes et sublimes.

LETTRE III.

le 12 mai.

Je ne sais si ce sont quelques esprits d'illusion qui errent dans cette contrée, ou si c'est l'imagination céleste qui s'est emparée de mon cœur, et qui donne un air de paradis à tout ce qui m'environne. Tout près d'ici est une source, une source où je suis ensorcelé comme Mélusine (1) avec ses sœurs. Tu

(1) Femme de la maison de Lusignan, au sujet de laquelle on a fait bien des contes. On dit que cette fée moitié femme et moitié serpent, bâtit le chateau de Lusignan, qu'on estimait imprenable; et qu'elle avait coutume

descends une petite colline, et tu te trouves devant une voûte profonde d'environ vingt marches, au bas de laquelle l'eau la plus pure tombe goutte à goutte à travers le marbre. Le petit mur qui environne cette grotte, les arbres élevés qui la couvrent, la fraîcheur du lieu, tout inspire je ne sais quel sentiment de vénération et d'horreur. Il n'y a point de jour que je n'y passe une heure. Les jeunes filles de la ville viennent y puiser de l'eau : fonction la plus basse, mais la plus utile, et que les filles des rois elles-mêmes ne rougissaient pas jadis de remplir.

de paraître sur la grande tour quand il devait mourir quelqu'un de cette maison.

Voyez le Dictionnaire de Moréri, article LUSIGNAN. (*Note du Traducteur.*)

Berthon inv. & del. J. Duplessi Bertaux Sculp.

Lorsque j'y suis assis, l'idée de la vie patriarchale revit en moi : il me semble voir ces vieillards faire connaissance à la fontaine, et se demander mutuellement leurs filles pour leurs fils ; je crois voir ces esprits bienfaisants qui errent autour des puits et des sources. Celui qui ne sent pas cela comme je le sens, ne s'est jamais reposé au courant d'une onde pure, après une journée de marche pendant les brûlantes chaleurs de l'été.

LETTRE IV.

le 13 mai.

Tu me demandes si je veux que tu m'envoies mes livres? Au nom de Dieu, mon ami, laisse-moi respirer. Je ne veux plus être conduit, excité, aiguillonné. Mon cœur est un torrent qui roule avec assez de véhémence. Il me faut un chant de berceau; je l'ai trouvé dans la plus grande abondance dans mon Homère. Combien de fois n'ai-je pas recours à ce chant, pour appaiser le bouillonnement de mon sang! Car tu n'as rien vu de si inégal, de si inquiet que mon cœur. Ai-je besoin de te le dire, à toi qui as eu si souvent le déplaisir de me voir

passer tout-à-coup de la tristesse aux transports de la joie, et d'une douce mélancolie à une passion funeste? Je traite mon cœur comme un enfant malade; tout ce qu'il veut lui est accordé. Ne dis cela à personne; il y a des gens qui m'en feraient un crime.

LETTRE V.

le 15 mai.

Je suis déja connu ici des petites gens, qui m'aiment beaucoup, et surtout les enfants. J'ai fait une fâcheuse observation. Lorsque je me mêlais avec eux dans le commencement, et que je les questionnais avec amitié sur une chose ou sur l'autre,

quelques-uns d'entr'eux me renvoyaient brusquement, dans la pensée que je voulais me moquer d'eux. Je ne me rebutais pas pour cela, mais je sentais bien vivement ce que j'ai plus d'une fois observé. Les personnes d'un certain rang se tiendront toujours dans un froid éloignement du petit peuple, comme si elles craignaient, en s'en rapprochant, de perdre quelque chose; et puis il y a de certains étourdis, de mauvais plaisants, qui semblent ne se rapprocher du peuple, que pour mieux l'accabler du poids de leur fatuité.

Je sais bien que nous ne sommes pas tous égaux, et que nous ne saurions l'être; mais il me semble que celui qui croit avoir besoin de se te-

nir à une certaine distance de ce qu'il appelle le peuple, pour s'en faire respecter, n'a pas moins de tort qu'un poltron qui se cache de son adversaire parce qu'il craint de succomber.

J'ai été dernièrement à la fontaine, et j'y ai trouvé une jeune servante qui avait posé son vase sur la dernière marche. Elle regardait autour d'elle pour voir si elle n'apercevrait pas quelqu'une de ses amies qui pût lui aider à le mettre sur sa tête; je suis descendu, et après l'avoir considérée un instant: — Ma mie, lui ai-je dit, voulez-vous que je vous aide? — Oh! monsieur, a-t-elle répondu en rougissant.... — Allons, sans façons. Elle a posé son rouleau, je lui ai aidé à mettre

son vase sur sa tête ; elle m'a remercié, puis elle est remontée.

LETTRE VI.

le 17 mai.

J'AI fait des connaissances de toute espèce ; mais je n'ai pu trouver encore aucune société. Il faut que j'aie je ne sais quoi d'attrayant aux yeux des hommes, tant ils me recherchent avec empressement ! Ils sont, pour ainsi dire, pendus après moi, et je suis bien fâché, toutes les fois que notre chemin ne nous permet pas d'aller longtemps ensemble. Si tu me demandes comment les hommes sont ici, je te dirai qu'ils y sont comme partout ailleurs. L'es-

pèce est uniforme. La plupart travaillent une bonne partie du jour pour gagner leur vie ; et le peu de liberté qui leur reste, les tourmente au point qu'ils cherchent tous les moyens possibles pour s'en délivrer. O destinée de l'homme !

Au reste, ce sont d'assez bonnes gens. Lorsque je m'oublie quelquefois, et que je me livre avec eux à la jouissance des plaisirs qui restent encore aux hommes, comme de s'amuser avec cordialité autour d'une table bien servie, d'arranger une partie de promenade en voiture, un bal, ou autres choses semblables, cela produit en moi un effet très-agréable ; mais il ne faut pas qu'il me vienne alors dans la pensée qu'il y a en moi tant d'autres facultés,

dont les ressorts se rouillent faute d'être mis en jeu, et qu'il faut que je cache avec le plus grand soin. Ah! que cela est bien propre à resserrer le cœur! Et cependant c'est le sort d'un de nous d'être mal jugé.

Hélas! pourquoi l'amie de ma jeunesse n'est-elle plus? pourquoi l'ai-je jamais connue? Je me dirais: Insensé! tu cherches ce qui n'est point ici bas. Mais je l'ai eue; mais j'ai senti ce cœur, cette ame noble, en présence de qui je paraîssais à mes yeux plus que je n'étais, parce que j'étais tout ce que je pouvais être. Dieu sensible! y avait-il alors une seule de mes facultés qui ne fût employée? ne pouvais-je pas développer devant elle ce toucher merveilleux, au moyen duquel mon

cœur embrasse toute la nature ? Notre commerce n'était-il pas un tissu continuel du sentiment le plus raffiné, de l'esprit le plus subtil, dont toutes les modifications, jusques.... Toutes étaient marquées au coin du génie ! Et maintenant.... Hélas ! quelques années qu'elle avait de plus que moi l'ont conduite avant moi au tombeau. Jamais je ne l'oublierai ; jamais je n'oublierai cette fermeté d'ame et ce courage plus qu'humain avec lequel elle savait souffrir.

J'ai trouvé depuis quelques jours un certain V..... C'est un garçon ouvert, et d'une physionomie fort heureuse. Il sort de l'académie ; et quoiqu'il ne se regarde pas comme un savant, il se croit pourtant plus

instruit qu'un autre. D'après toutes mes observations, j'ai vu que c'était un jeune homme appliqué. Bref, il a des connaissances. Dès qu'il a eu appris que je dessinais et que je savais le grec, deux phénomènes dans ce pays-ci, il s'est attaché à moi, m'a étalé beaucoup de savoir, depuis Batteux jusqu'à Wood, depuis de Piles jusqu'à Winkelman ; et il m'a assuré qu'il avait lu toute la première partie de la théorie de Sulzer, et qu'il possédait un manuscrit de Heyne sur l'étude de l'antiquité. Je le laissai parler.

J'ai fait encore la connaissance d'un digne mortel, le bailli : c'est un homme franc et loyal. On dit que c'est un spectacle touchant de le voir au milieu de ses neuf en-

fants. Sa fille ainée surtout fait beaucoup de bruit. Il m'a prié d'aller le voir, et je dois un de ces jours lui rendre ma première visite. Il demeure à une lieue et demie d'ici, à une maison de chasse du prince, où, après la mort de sa femme, il a obtenu la permission de se retirer, ne pouvant plus supporter le séjour d'une ville, et surtout d'une maison qui lui rappelait sans cesse la perte qu'il avait faite.

Du reste, j'ai trouvé ici plusieurs originaux en caricature, qui sont en tout insupportables, et dont les protestations d'amitié surtout vous excèdent.

Adieu. Cette lettre te plaira; elle est toute historique.

LETTRE VII.

le 22 mai.

D'AUTRES ont dit avant moi que la vie n'est qu'un songe, et c'est un sentiment qui me suit partout. Quand je considère les bornes étroites qui resserrent les facultés actives et spéculatives de l'homme; quand je vois que toute notre activité ne tend qu'à satisfaire des besoins, qui à leur tour n'ont d'autre but que de prolonger notre malheureuse existence, et que toute notre tranquillité sur certains points de nos recherches, n'est qu'une résignation fantastique, dans laquelle nous peignons mille figures bigar-

rées, et les points-de-vue les plus piquants sur les murs qui nous tiennent enfermés ; tout cela, Guillaume, me rend muet. Je rentre en moi-même, et j'y trouve un monde ! mais, semblable au monde extérieur, il se manifeste moins par la réalité, que par un pressentiment vague, un desir que j'ai peine à démêler. Bientôt ces chimères de mon imagination s'évanouissent : je souris, et je continue mon premier rêve.

Que les enfants ne connaissent point les motifs de leur volonté, c'est un point sur lequel tous les pédants sont d'accord ; mais que les hommes faits se traînent en chancelant sur ce globe, comme les enfants ; que comme eux ils ne sachent ni d'où ils viennent ni où ils vont ;

qu'ils n'aient point de but plus certain dans leurs actions, et qu'on les gouverne de même avec du biscuit, du gâteau et des verges, c'est ce que personne ne croira volontiers; et cependant la chose me paraît palpable.

Je t'avoue sans peine, car je sais ce que tu pourrais me dire là-dessus, que ceux-là sont les plus heureux, qui, comme les enfants, ne vivent que pour le présent, promènent, déshabillent, habillent leur poupée, tournent avec le plus grand respect autour du tiroir où maman serre ses bonbons, et qui, lorsqu'ils attrapent ce qu'ils desirent, le dévorent avidement, et s'écrient: Encore! Ce sont-là sans doute de fortunées créatures! Heureux encore

ceux qui, donnant à leurs occupations futiles, ou même à leurs passions, des titres pompeux, prétendent que le genre humain leur en tienne compte, comme d'opérations de géants, faites pour son salut et son bien-être ! Heureux qui peut penser ainsi ! Mais celui qui dans l'humilité de son cœur voit où tout cela aboutit; qui voit comme ce petit bourgeois qui est content décore son petit jardin dont il fait un paradis, et avec quelle assiduité le malheureux courbé sous le poids de sa misère poursuit son chemin tout hors d'haleine ; qui voit, dis-je, que tous sont également intéressés à contempler une minute de plus la lumière de ce soleil : oui, celui-là est tranquille ; il bâtit son

monde de lui-même, et est aussi heureux parce qu'il est homme. Quelque borné qu'il soit, il nourrit toujours au fond de son cœur le doux sentiment de la liberté, et qu'il pourra sortir de ce cachot quand il voudra.

LETTRE VIII.

le 26 mai.

Tu connais depuis longtemps ma manière de me loger; tu sais que je choisis des lieux solitaires, où je puisse passer des moments isolés. J'ai trouvé ici un petit endroit qui m'a attiré.

Environ à une lieue de la ville, est un endroit qu'on appelle Wah-

leim. La situation auprès d'une colline en est fort intéressante ; et lorsqu'on sort du village par le sentier, on découvre d'un coup-d'œil toute la vallée. Une bonne femme complaisante, et vive encore pour son âge, vend du vin, de la bière et du café ; mais ce qui me plaît davantage que tout cela, ce sont deux tilleuls dont les rameaux étendus couvrent la petite place devant l'église, qui est environnée de chaumières et de granges. Ce n'a pas été sans peine que j'ai trouvé un lieu aussi solitaire et aussi retiré : j'y ai fait porter, de la maison de l'hôtesse, ma petite table avec ma chaise, et j'y prends mon café et lis mon Homère. La première fois que, l'après-midi d'un beau jour, le ha-

sard me conduisit sous ces tilleuls, la petite place était déserte ; tous les paysans étaient aux champs. Il n'y avait qu'un petit garçon d'environ quatre ans, qui était assis à terre : il soutenait entre ses bras un autre enfant de six mois, assis entre ses jambes, et appuyé contre sa poitrine, de manière qu'il lui servait comme de chaise; et malgré la vivacité avec laquelle ses yeux noirs regardaient autour de lui, il se tenait fort tranquille. Ce spectacle me fit plaisir. Je m'assis sur une charue qui était tout auprès, et je dessinai cette attitude fraternelle avec la plus grande satisfaction : j'y ajoutai un bout de haie, la porte d'une grange, et quelques débris de roues de charette, dans

le même désordre où cela se trouvait ; ensorte qu'au bout d'une heure je me trouvai avoir fait un petit dessin d'une composition agréable et intéressante, sans y avoir rien mis du mien. Cela m'a confirmé dans ma résolution de ne consulter désormais que la nature : elle seule est d'une richesse inépuisable, elle seule peut former les grands artistes. Il y a beaucoup de choses à dire en faveur des règles, à peu près ce qu'on pourrait avancer en faveur de la société civile. Un homme qui se forme d'après les règles, ne produira jamais rien d'absolument mauvais ; de même celui qui se modèle sur les lois et sur la bienséance, ne peut jamais être un voisin insupportable, ni un fripon

célèbre. Mais, quoi qu'on en dise, toute règle ne sert qu'à détruire le vrai sentiment et l'expression de la nature. Non, je n'avance rien de trop : elle ne fait que contraindre, elle émonde, etc.

Mon cher ami, puis-je te faire une comparaison ? Il en est de cela comme de l'amour. Un jeune cœur est attaché à une belle ; il passe toutes les heures du jour auprès d'elle, et prodigue toutes ses forces et tout son bien pour lui prouver à chaque instant qu'il se donne à elle sans réserve. Qu'un petit bourgeois en place vienne dire à cet amant : « Jeune homme, aimer est « humain, vous devez donc aimer « par humanité : partagez vos heu- « res, donnez-en une partie au

« travail, et n'accordez à votre « belle que vos instants de récréa- « tion. Comptez avec vous-même ; « et si, après les frais du néces- « saire, il vous reste quelque chose, « je ne vous défends pas de lui faire « un petit présent, pourvu que ce- « la n'arrive pas trop souvent : le « jour de sa naissance, de sa fête, « etc. » Que le jeune homme suive ces sages avis, ce sera sans doute un sujet fort utile, et je conseillerai même à chaque prince de le placer dans un collége ; mais c'en est fait de son amour ; et si c'est un artiste, il a manqué son talent. O mes amis ! pourquoi le fleuve du génie se déborde-t-il si rarement ? pourquoi si rarement le voyez-vous soulever ses flots impétueux, et porter des se-

cousses dans vos ames étonnées ? Mes chers amis, les personnages phlegmatiques demeurent sur les deux rives : ils savent que ses inondations détruiraient leurs maisonnettes, leurs planches de tulipes, leurs potagers ; et à force de détourner son cours et de lui opposer des digues, ils préviennent d'avance le danger qui les menace.

LETTRE IX.

le 27 mai.

Je suis tombé, à ce que je vois, dans l'enthousiasme, dans les comparaisons, dans les déclamations, et cela m'a fait oublier de te dire ce que devinrent les deux enfants.

Je restai bien deux heures assis sur ma charue, et enfoncé dans les idées pittoresques que je t'expose, d'une manière assez décousue, dans ma lettre d'hier. Sur le soir, une jeune femme vint droit aux enfants qui, pendant tout ce temps-là, ne s'étaient point dérangés. Elle tenait un panier à son bras. « Philippe ! « cria-t-elle de loin, tu es un bon « garçon. » Elle me salua; je lui rendis son salut, me levai, m'approchai d'elle, et lui demandai si elle était la mère de ces enfants. Elle me dit qu'oui; et après avoir donné la moitié d'un petit pain au plus grand, elle prit l'autre dans ses bras, et le baisa avec toute la tendresse d'une mère. « J'ai donné, « dit-elle, le petit en garde à mon

« Philippe, et j'ai été à la ville avec « mon aîné, pour acheter du pain « blanc, du sucre et un poêlon « de terre. » (Je vis tout cela dans son panier dont le couvercle était tombé.) « Je veux faire ce soir une « petite soupe à Jean » (c'est le nom du petit.) « Le fripon d'aîné « me cassa hier mon poêlon, en se « disputant avec le pauvre Philip- « pe pour le gratin de la bouillie. » Je demandai où était l'aîné; et elle m'avait à peine répondu qu'il était à courir dans la plaine après deux oies, qu'il vint à nous en sautant, et apporta au second une baguette. Je continuai de m'entretenir avec cette femme; et j'appris qu'elle était fille du maître d'école, et que son mari était allé en Suisse pour y

recueillir une succession. « On vou-
« lait, dit-elle, l'en frustrer; on ne
« faisait point de réponse à ses let-
« tres, et il s'est transporté lui-
« même sur les lieux. Pourvu qu'il
« ne lui soit rien arrivé ! Je n'en
« reçois point de nouvelles. » Il m'en coûta de me séparer d'elle. Je donnai un crutz à chacun de ses enfants; j'en donnai aussi un à la mère pour le petit, en lui disant de lui acheter, lorsqu'elle irait à la ville, un petit pain pour sa soupe; ensuite nous prîmes congé l'un de l'autre.

Je te l'avoue, mon cher ami, quand mes sens veulent me maîtriser, j'appaise leur tumulte par la vue d'une semblable créature, qui dans une heureuse insouciance parcourt le cercle étroit de son exis-

tence, vit tout doucement au jour le jour, et voit tomber les feuilles sans penser à autre chose sinon que l'hiver approche.

Depuis ce temps-là, j'y vais fort souvent. Les enfants sont accoutumés à me voir. Je leur donne du sucre quand je prends mon café, et le soir ils partagent avec moi leur beurrée et leur lait caillé. Le dimanche leur crutz ne leur manque jamais, et quand je ne m'y trouve pas après vêpres, l'hôtesse a ordre de le payer.

Ils sont familiers, et me font des contes de toute espèce. Je m'amuse particulièrement de leurs passions, et de la simplicité avec laquelle ils me laissent voir leurs desirs, lorsque plusieurs enfants du village se rassemblent. J'ai eu bien de la peine à

débarrasser la mère de cette inquiétude : « Ils pourraient incommoder « monsieur. »

LETTRE X.

le 16 juin.

D'OU vient que je ne t'écris pas ? Tu me fais cette question, toi qui te ranges dans la classe des savants ! Tu devrais présumer que je me trouve bien ; et même.... Bref, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. J'ai.... je ne sais.

J'aurai bien de la peine à te dire par ordre comment j'ai fait la connaissance de la plus aimable créa-

ture. Je suis content et heureux, et d'ailleurs mauvais historien.

Un ange? fi! tout homme en dit autant de sa maîtresse; et cependant je ne suis pas en état de te dire combien elle est accomplie, pourquoi elle est accomplie : il suffit que tu saches qu'elle a captivé tous mes sens.

Tant de simplicité avec tant d'esprit! tant de bonté avec tant de fermeté! et le repos de l'ame au sein de la vie réelle, la vie active ....

Tout ce que je dis d'elle n'est qu'un verbiage maussade, que de froides abstractions qui ne t'en donneraient pas la moindre idée. Une autre fois..... Non, il faut que je te conte le fait tout de suite. Si je remets, il n'y faut plus penser :

car entre nous, depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai déja trois fois été tenté de quitter la plume, de faire seller mon cheval et de partir ; et cependant je me suis juré ce matin de ne point sortir aujourd'hui. A tout moment je vais à ma fenêtre pour voir combien le soleil est encore élevé.

Je n'ai pu m'en défendre, il m'a fallu y aller. Me voici de retour, mon cher Guillaume, et je vais faire mon petit repas champêtre en t'écrivant. Quel transport pour mon ame que de voir ses frères et sœurs, ces huit enfants si vifs, si aimables, former un cercle autour d'elle !

Si je continue sur le même ton, tu n'en sauras pas plus à la fin qu'au commencement. Ecoute donc ; je

vais tâcher de me contraindre, et d'entrer dans un détail.

Je t'ai marqué dernièrement comment j'avais fait la connaissance du bailli S..... et comme il m'avait invité à l'aller voir bientôt dans son hermitage, ou plutôt dans son petit royaume. Je négligeais de faire cette visite; et peut-être ne l'aurais-je jamais faite, si le hasard ne m'avait découvert le trésor que cachent ces tranquilles cantons.

Nos jeunes gens avaient arrangé un bal à la campagne, et je consentis par complaisance à être de la partie. J'engageai une jeune fille d'ici, belle, d'un bon caractère, mais sans conséquence, à y venir; il fut arrêté que j'aurais une voiture, que je conduirais ma danseuse et sa tante au

lieu de l'assemblée, et que je prendrais en chemin Charlotte S .....

« Vous allez faire la connaissance « d'une belle personne, » me dit ma compagne, lorsqu'au travers d'un bois éclairci et bien percé, notre voiture nous portait à la maison de chasse. « N'allez par en devenir a- « moureux ! ajouta la tante. — Pour- « quoi cela ? — Elle est déja promise « à un fort galant homme, que la « mort de son père a mis dans la né- « cessité de faire un voyage, pour « aller mettre ses affaires en ordre, « et pour solliciter une place d'im- « portance. » J'appris ces particularités avec assez d'indifférence.

Le soleil allait bientôt se coucher derrière la montagne, lorsque notre voiture arrêta à l'entrée de la

cour. Il faisait extrêmement chaud, et les dames témoignèrent leur inquiétude à cause d'un orage qui semblait se former dans les nuages grisâtres et sombres qui bordaient l'horizon. Je dissipai leur crainte en affectant une grande connaissance du temps, quoique je commençasse moi-même à me douter que notre partie en serait dérangée.

J'avais mis pied à terre. Une servante qui vint à la porte, nous pria d'attendre un moment; que mademoiselle Lolotte ne tarderait pas à venir. Je passai la cour pour me rendre à cette jolie maison: je montai le perron; et lorsque j'entrai dans l'appartement, mes yeux furent frappés du spectacle le plus touchant que j'aie vu de ma vie. Six enfants depuis

Berthon inv. & del. J. Duplessi Bertaux Sc. 1797

l'âge de deux ans jusqu'à onze, s'empressaient dans la première salle autour d'une jeune personne d'une taille moyenne, mais bien prise, et vêtue d'une simple robe blanche garnie de nœuds couleur de rose. Elle tenait un pain bis dont elle coupait à chacun de ces enfants un morceau proportionné à son âge ou à son appétit. Elle le donnait d'un air si gracieux! tandis que ceux-ci lui disaient du ton le plus simple : grand merci, en lui tendant leur petite main avant même que le morceau fût coupé. Enfin, contents d'avoir leur goûté, ils s'en allaient à la porte de la cour, les uns en sautant, les autres d'une manière plus posée, selon qu'ils étaient d'un caractère plus ou moins vif, pour voir les étrangers, et la

voiture qui devait emmener leur chère Lolotte. « Je vous demande « pardon, me dit-elle, de vous avoir « donné la peine de monter, et de « faire attendre ces dames. Occupée « de m'habiller, et des petits soins « de ménage qu'exige mon absence, « j'avais oublié de donner à goûter à « mes enfants, et ils ne veulent pas « que personne que moi leur coupe « du pain. » Je lui fis un compliment qui ne signifiait rien. Mon ame reposait toute entière sur sa figure, ravie du son de sa voix, de ses manières; et je n'eus le temps de revenir de ma surprise, que lorsqu'elle courut dans une autre chambre pour y prendre ses gants et son éventail. Les enfants me regardaient de côté à une certaine distance; je m'avan-

çai vers le plus jeune, qui avait la physionomie la plus heureuse. Il reculait pour m'éviter, lorsque Lolotte, qui parut à la porte, lui dit : « Louis, donne la main à ton cou- « sin. » Il me la donna franchement, et malgré son petit nez morveux, je ne pus m'empêcher de le baiser de tout mon cœur. « Cousin ? dis-je « ensuite à Lolotte, en lui tendant « la main, croyez-vous que je sois « digne du bonheur de vous être al- « lié ? — Oh ! me dit-elle avec un « souris malin, notre cousinage est « fort éloigné, et je serais fâchée que « vous fussiez le moins bon de la fa- « mille. » En sortant, elle recommanda à Sophie, l'aînée des sœurs après elle, une fille d'onze ans environ, d'avoir bien soin des enfants,

et de saluer le papa à son retour de la promenade. D'un autre côté, elle ordonna aux enfants d'obéir à Sophie comme à elle-même, ce que plusieurs lui promirent expressément; mais une petite blondine qui peut avoir six ans, et qui faisait l'entendue, lui dit: « Ce n'est pourtant pas « toi, ma chère Lolotte; nous aime« rions mieux que ce fût toi. » Les deux plus âgés des garçons étaient grimpés derrière la voiture; et Lolotte leur permit, à ma sollicitation, de nous accompagner ainsi jusqu'à l'entrée du bois, après leur avoir fait promettre de bien se tenir et de ne se point faire de niches.

Nous avions à peine eu le temps de nous arranger, et les dames celui de se faire les compliments d'u-

sage, de se communiquer leurs remarques sur leur ajustement, et surtout sur leurs petits chapeaux, enfin de passer en revue toutes les personnes qui devaient composer l'assemblée, lorsque Lolotte fit arrêter le cocher et descendre ses frères. Ils la prièrent de leur donner encore une fois sa main à baiser. Le premier la lui baisa avec toute la tendresse d'un jeune homme de quinze ans : pour l'autre, il le fit avec autant de vivacité que d'étourderie. Elle leur dit de saluer les enfants à la maison, et nous continuâmes notre route.

« Avez-vous achevé, lui dit la « tante, le livre que je vous ai prêté « en dernier lieu ? — Non, il ne « me plaît pas, vous pouvez le re- « prendre ; le précédent ne valait

« pas mieux. » Je fus bien surpris lorsque, lui ayant demandé quels étaient ces livres, elle me dit que c'étaient.... Je trouvai beaucoup de caractère dans tout ce qu'elle dit; dans chaque mot, je découvrais de nouveaux charmes; chaque trait de son visage semblait lancer de nouveaux éclairs de génie; et insensiblement je m'aperçus qu'elle les lâchait avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle voyait bien que pas un n'était perdu pour moi.

« Quand j'étais plus jeune, dit-« elle, rien ne me plaisait tant que les « romans. Dieu sait combien j'étais « contente, lorsque je pouvais, le « dimanche, me retirer dans quel-« que petit coin, pour partager dans « toute la sensibilité de mon cœur,

« le bonheur ou l'infortune d'une « miss Jenny ! Je ne dis pas pour- « tant que ce genre de littérature « n'ait encore quelque charme pour « moi ; mais puisqu'il m'arrive si ra- « rement de pouvoir m'occuper d'un « livre, au moins faut-il que ceux « que je lis soient de mon goût. « L'auteur que j'aime par préféren- « ce, est celui où je retrouve mon « monde, mes enfants, et dont les « scènes me paraissent aussi intéres- « santes, aussi touchantes que celles « de ma vie domestique, qui n'est « pas, si vous voulez, l'image d'un « paradis, mais que je regarde au « fond comme un bonheur indici- « ble. »

Je tâchais de cacher l'émotion que me causaient ces mots ; mais cela

n'alla pas loin: car lorsque je l'entendis parler, comme en passant, avec tant de vérité du curé de Wakefield et de plusieurs autres, alors je perdis contenance, et lui dis tout ce que je devais; et je m'aperçus, après quelques instants que Lolotte adressa la parole aux autres personnes, qu'elles étaient restées la bouche béante sans prendre part à la conversation. La tante me regarda plus d'une fois avec un petit air moqueur, dont je ne me mis pas fort en peine.

La conversation tomba sur le plaisir de la danse. « Si cette pas-« sion est un défaut, dit Lolotte, « j'avoue de bonne foi que je ne con-« nais rien au dessus. Et quand j'ai « quelque chose dans la tête, je me

« mets à mon clavecin ; quelque dis-
« cordant qu'il soit, je joue une
« contredanse, et tout va le mieux
« du monde. »

Comme, pendant cet entretien, je repaissais ma vue de ses beaux yeux noirs ; avec quel charme ses lèvres vermeilles et la fraîcheur de ses joues attiraient toute mon ame ; comment, occupé tout entier de la noblesse, de la majesté de ses pensées, il m'arrivait souvent de ne point entendre les termes dans lesquels elle s'exprimait : c'est ce que tu peux te figurer, puisque tu me connais. Bref, lorsque nous arrêtâmes devant la maison de plaisance, je descendis tout rêveur de la voiture ; j'étais même si égaré dans l'espèce de monde fantastique

que mon imagination formait autour de moi, que je fis à peine attention à la musique qui se faisait entendre de la salle illuminée, et dont l'harmonie venait au devant de nous.

Les deux Audran, et un certain.... (qui peut retenir tous les noms?) qui étaient les danseurs de la tante et de Lolotte, nous reçurent à la porte; ils s'emparèrent de leurs dames, et je montai avec la mienne.

Nous dansâmes plusieurs menuets; je priais les femmes les unes après les autres; et les plus maussades étaient justement celles qui pouvaient le moins se résoudre à donner la main et à finir. Lolotte et son cavalier commencèrent une

anglaise ; et tu sens combien je fus content, lorsqu'elle se mit à figurer avec nous. Il faut la voir danser ! Elle se livre à la chose de tout son cœur, de toute son ame : tout son corps est une harmonie, et dans un tel abandon, qu'il semble que danser soit tout pour elle, qu'elle ne pense à rien, qu'elle ne sente rien autre chose; et sans doute dans ce moment-là tout autre objet doit s'anéantir devant ses yeux.

Je la priai pour la seconde contredanse ; elle n'accepta que pour la troisième, et m'assura, avec la plus aimable franchise, qu'elle dansait volontiers l'allemande. « C'est « ici la coutume, continua-t-elle, « que chaque cavalier ne danse l'al- « lemande qu'avec la personne qu'il

« a amenée : le mien la danse mal,
« et me sait bon gré quand je l'en
« dispense : votre dame ne la sait
« pas non plus, et ne s'en soucie
« guères ; et j'ai remarqué, lorsque
« vous avez dansé l'anglaise, que
« vous tournez fort bien. Ainsi, si
« vous voulez m'avoir pour l'alle-
« mande, allez me demander à mon
« cavalier, tandis que je parlerai
« à votre dame. » J'acceptai ; et il fut arrangé que, tandis que nous danserions ensemble, son cavalier entretiendrait ma danseuse.

L'on commença, et nous nous amusâmes d'abord à faire différentes passes. Quelle grace, quelle agilité dans ses mouvements ! Quand ce vint au *Valze*, et que nous nous mîmes à tourner les uns autour des

autres comme des sphères, il y eut d'abord quelque désordre, parce que la plupart dansaient mal; mais nous fûmes sages : nous attendîmes qu'ils eussent jeté leur feu ; et lorsque les moins habiles eurent quitté la place, nous nous en emparâmes, et continuâmes avec une nouvelle ardeur, secondés d'un autre couple, Audran et sa danseuse. Jamais je ne réussis avec autant de facilité. Je n'étais plus un homme. Tenir cette charmante créature entre mes bras, et voler avec elle comme la foudre; voir tout disparaître autour de moi ; et .... Guillaume, pour te parler avec sincérité, je me jurai pourtant que je ne souffrirais jamais qu'une fille que j'aimerais, et sur qui j'aurais des prétentions, dansât

cette danse avec un autre que moi ; et dussé-je y périr... tu m'entends.

Nous fîmes quelques tours dans la salle pour reprendre haleine ; après quoi elle s'assit. Je coupai les citrons que j'avais mis de côté lorsqu'on faisait le punch, et qui étaient les seuls qui restassent : je les lui donnai pour la rafraîchir, et ils produisirent un très-bon effet ; seulement, à chaque morceau que sa voisine prenait dans la tasse, je me sentais le cœur percé d'un coup de poignard, quoique par décence je me visse forcé de les lui présenter.

Nous fûmes les seconds à la troisième anglaise. Comme nous faisions le tour, et que, transporté de joie, je semblais n'être animé que du mouvement de son bras et

de ses yeux, où je voyais l'expression du plaisir le plus sensible et le plus pur, nous nous trouvâmes devant une femme qu'un certain air aimable, répandu sur un visage qui n'était plus de la première jeunesse, m'avait fait remarquer. Elle regarde Lolotte en riant, la menace du doigt, et prononce en passant le nom d'Albert, d'un air très-significatif. « Puis-je sans témérité, dis-« je à Lolotte, vous demander qui « est cet Albert? » Elle allait me répondre, lorsque nous fûmes obligés de nous séparer pour faire la grande chaîne; et lorsque nous nous croisâmes, je crus lui trouver un air tout pensif. « Pourquoi vous le ca-« cher? » me dit-elle en me prenant la main pour la promenade;

« Albert est un galant homme, à « qui je ne suis rien moins que pro- « mise ! » Cette nouvelle n'en était pas une pour moi, puisque les dames m'en avaient prévenu en chemin ; et cependant elle me parut telle, parce qu'occupé tout entier de l'objet qui, en si peu de temps, m'était devenu si cher, je n'y avais point songé. Bref, je me troublai, je m'égarai, je fis une fausse marche qui dérangea toute la danse ; et il ne fallut pas moins que la présence d'esprit de Lolotte, qui nous tira les uns et les autres, pour la remettre promptement en ordre.

La danse n'était pas encore finie, que les éclairs que nous voyions briller depuis longtemps à l'horizon, et que j'avais toujours donnés

pour des éclairs de chaleur, commencèrent à devenir plus forts, et le bruit du tonnerre à l'emporter sur celui de la musique. Trois femmes s'enfuirent de leurs rangs; leurs cavaliers les suivirent; le désordre devint général, et la musique cessa. Il est naturel, lorsqu'un malheur ou quelque événement horrible nous surprend dans le plaisir, qu'il fasse sur nous une impression beaucoup plus forte qu'en tout autre temps, soit à cause du contraste, ou plutôt parce que nos sens une fois ouverts à la sensibilité, sont plus soudainement et plus vivement affectés. C'est à ces causes que je dois attribuer les étranges grimaces que je vis faire tout-à-coup à la plupart des femmes. La plus sage s'assit dans un

coin, le dos tourné vers la fenêtre, et se boucha les oreilles ; une autre se jeta à genoux devant elle, et se cacha le visage dans son sein ; une troisième se coula entr'elles deux, et embrassait ses sœurs en versant des larmes. Quelques-unes voulaient se retirer ; d'autres qui savaient encore moins ce qu'elles faisaient, n'avaient pas même conservé assez de présence d'esprit pour réprimer l'audace de nos jeunes affamés, qui paraissaient fort occupés à dérober sur les lèvres de ces belles affligées les prières qu'elles destinaient pour le ciel. Quelques-uns de nos messieurs étaient descendus pour fumer tranquillement une pipe, et le reste de la société n'en était pas fort éloigné, lorsque l'hôtesse s'avisa heu-

reusement de nous montrer une chambre qui avait des volets et des rideaux. A peine y fûmes-nous entrés, que Lolotte se mit à placer des chaises en rond, à faire asseoir la compagnie, et proposa un jeu.

J'en vis plusieurs serrer les lèvres et s'étendre, dans l'attente de quelque jeu de gage touché. « Nous jouerons à compter, dit-elle. Ecoutez bien. Je ferai le tour du cercle en allant de droite à gauche, tandis que vous compterez depuis un jusqu'à mille, en nommant chacun le nombre qui lui correspondra : il faut que cela aille très-vîte ; et celui qui hésitera, ou qui se trompera, aura un soufflet. » Ce fut quelque chose d'assez plaisant. Elle se mit à tourner avec le bras étendu.

Celui par lequel elle commença, compta un, son voisin deux, le suivant trois, et ainsi de suite. Alors, elle d'aller insensiblement de plus vîte en plus vîte. Quelqu'un se trompa : paf ! un soufflet. Son voisin se met à rire : paf ! autre soufflet, en augmentant toujours de vitesse. J'attrappai moi-même deux taloches; et je crus, avec un sensible plaisir, remarquer qu'elle me les appliquait plus fort qu'aux autres. Un éclat de rire général mit fin au jeu, avant qu'on eût achevé de compter mille. Les plus intimes se retirèrent alors en particulier. L'orage avait cessé, et je suivis Lolotte dans la salle. « Les soufflets, me « dit-elle en chemin, leur ont fait « oublier orage et tout. » Je ne pus

rien lui répondre. « J'étais, conti-« nua-t-elle, une des plus crainti-« ves ; mais en affectant du courage « pour en inspirer aux autres, je « suis devenue plus hardie. » Nous nous approchâmes de la fenêtre ; le tonnerre grondait encore dans l'éloignement ; une pluie abondante ruisselait avec un petit murmure sur les champs, d'où il s'exhalait un parfum vivifiant, que l'air, raréfié par la chaleur, nous apportait par bouffées. Elle se tenait appuyée sur son coude ; son regard perçait toute la contrée ; elle leva les yeux au ciel, et les rebaissa sur moi ; je les vis se remplir de larmes ; elle posa sa main sur la mienne en disant : « Klopstock ! » (1) Je me

(1) Auteur favori des Allemands. Lolotte

sentis abymer dans le torrent de sensations qu'elle versa sur moi, en prononçant ce seul nom. Je succombai ; je m'inclinai sur sa main, que je baisai en versant des larmes de volupté. Je relevai mes yeux sur les siens.... Auteur sublime, que n'as-tu vu dans ce regard ton apothéose ! et puissé-je moi-même n'entendre plus prononcer ton nom si souvent profané !

prononce son nom avec emphase, en se rappelant un endroit de ses ouvrages où il fait une magnifique description du grand modèle qu'ils avaient alors sous les yeux. (*Note du Traducteur.*)

LETTRE XI.

19 juin.

Je ne sais plus où j'en suis resté dernièrement de mon récit : ce que je sais, c'est qu'il était deux heures après minuit lorsque je me couchai ; et que si, au lieu de t'écrire, j'avais pu t'entretenir de vive voix, je t'aurais peut-être amusé jusqu'au jour.

Je ne t'ai pas raconté ce qui se passa à notre retour du bal, et ce n'est pas aujourd'hui un jour pour cela.

Il faisait la plus belle aurore du monde ; l'eau tombant goutte a goutte des arbres, toute la nature semblait revivre autour de nous. Nos dames commençaient à s'en-

dormir. Elle me demanda si je ne voulais pas être de la partie; que je ne devais pas me gêner pour elle. « Tant que je verrai ces yeux ou- « verts, lui dis-je (et je la regar- « dais fixement,) il n'y a pas de « danger que je m'endorme. » Nous tînmes bon l'un et l'autre jusqu'à sa porte. La servante lui ouvrit doucement; et comme elle s'informait de son père et des enfants, on lui dit que tout était tranquille et endormi. Je pris congé d'elle en l'assurant que je la reverrais le jour même. Je lui ai tenu parole; et depuis ce temps-là, le soleil, la lune et les étoiles peuvent faire tranquillement leurs révolutions, je ne sais plus s'il est jour ou s'il est nuit; tout l'univers se perd autour de moi.

LETTRE XII.

le 21 juin.

Je coule des jours aussi heureux que ceux que Dieu réserve à ses élus ; et quoi qu'il m'arrive je ne puis pas dire que je n'ai pas joui des plaisirs, des plaisirs les plus purs de la vie. Tu connais ma retraite de Wahlheim ; j'y suis tout-à-fait établi : je n'ai de là qu'une demi-lieue pour me rendre chez Lolotte : là, je sens mon existence, et tout le bonheur qui a été accordé à l'homme.

L'aurais-je pu penser, que ce Wahlheim que je choisissais pour le but de ma promenade, était situé si près du ciel ! Combien de fois

dans mes longues courses, tantôt du sommet de la montagne, tantôt du milieu de la plaine, portant mes regards au-delà de la rivière, n'ai-je pas considéré cette maison de chasse, qui est aujourd'hui le centre de tous mes desirs !

Mon cher Guillaume, j'ai fait toutes les réflexions possibles sur ce desir de l'homme, de s'étendre hors de lui-même, de faire de nouvelles découvertes, de se transporter partout où il n'est pas ; et d'un autre côté sur ce penchant intérieur à se laisser volontairement prescrire des bornes, à suivre machinalement la routine, sans se mettre en peine de ce qui se passe à droite ou à gauche.

Il est étonnant, lorsque je vins

ici, et que de la colline je contemplais ce beau vallon, comme je m'y sentais attirer de toute part. Là, le bosquet : que ne peux-tu mêler ton ombre à ses ombres ! Là, le sommet de la montagne : oh ! que ne peux-tu de là découvrir toute l'étendue du pays ! Là une chaîne de collines, interrompue par des vallées solitaires : quel plaisir de pouvoir t'y égarer ! J'y volais ; je revenais sur mes pas, et je n'avais point trouvé ce que j'avais espéré. Ah ! il en est de l'éloignement comme de l'avenir ! Un grand tout vague et ténébreux repose devant notre ame ; le sentiment y vole, et se fourvoie comme notre œil ; nous brûlons du desir d'y transporter tout notre être, pour le remplir d'une

sensation unique de volupté capable d'affecter toutes nos facultés. Hélas ! après bien des efforts pour y arriver, lorsque l'avenir devient présent, tout demeure dans le même état ; nous restons dans notre misère ; le même cercle nous environne, et notre ame soupire en vain après le bonheur qui vient de lui échapper. C'est ainsi peut-être, que le vagabond inquiet soupire après sa patrie, et trouve dans son foyer, sur le sein de son épouse, au milieu de ses enfants et des soins qu'exige leur conservation, ce contentement de l'ame qu'il chercha vainement par toute la terre.

Lorsqu'au lever du soleil je sors pour me rendre à mon cher Wahlheim, et qu'arrivé au jardin de l'hô-

tesse je cueille moi-même mes pois goulus, et m'assieds pour en ôter les filaments, tout en lisant mon Homère ; lorsque je prends un pot dans la petite cuisine, que je coupe du beurre, mets mes pois au feu, les couvre et m'assieds auprès pour les remuer de temps en temps ; c'est alors que je sens bien vivement comment les fiers, les superbes amants de Pénélope pouvaient tuer eux-mêmes, dépecer et faire rôtir les bœufs et les pourceaux. Il n'y a rien qui me remplisse d'un sentiment si tranquille, si vrai, que ces traits de la vie patriarchale, que je puis, grace à Dieu, faire entrer sans affectation dans la trame de la mienne.

Que je suis content d'avoir un

cœur capable de sentir cette joie simple et innocente d'un homme qui sert sur sa table le chou qu'il a lui-même fait venir, et qui non-seulement jouit de son chou, mais qui se rappelle encore dans un même instant tous les beaux jours qu'il a passés à le cultiver, la belle matinée qu'il le planta, les douces soirées qu'il l'arrosa, et qu'il eut la satisfaction d'en remarquer l'accroissement progressif!

LETTRE XIII.

le 29 juin.

AVANT-HIER le médecin de la ville vint chez le bailli, et me trouva à terre au milieu des enfants de Lolotte, dont les uns marchaient à quatre pattes sur moi, tandis que les autres me pinçaient, que je les chatouillais, et que nous faisions tous ensemble un grand bruit. Le docteur, espèce de marionnette dogmatique, qui ajustait, en parlant, les plis de ses manchettes et tirait son jabot, trouva ce jeu au dessous de la dignité d'un homme sage. Je m'en aperçus à sa mine. Sans me déconcerter je lui laissai

débiter les choses les plus raisonnables, et me mis à rebâtir le château de cartes des enfants, qu'ils avaient renversé. Aussi n'a-t-il pas manqué d'aller clabauder par la ville que les enfants du bailli étaient déja assez mal élevés, mais que Werther achevait de les perdre.

Oui, mon cher Guillaume, les enfants, voilà sur la terre ce qui touche de plus près à mon cœur. Lorsque je les considère, et que je vois dans ces petits êtres le germe de toutes les vertus, de toutes les forces dont ils auront un jour si grand besoin; lorsque je vois dans leur opiniâtreté, leur future constance et leur fermeté de caractère; dans leur pétulance, la gaieté de cœur, l'étourderie avec laquelle ils

se glisseront par la suite à travers tous les dangers de ce monde; quand je vois, dis-je, tous ces germes si entiers, si exempts de corruption, sans cesse je répète ces mots précieux du grand instituteur des hommes: *Si vous ne devenez semblables à un d'eux!* Et cependant, mon bon ami, ces enfants qui sont nos semblables, et que nous devrions prendre pour modèles, nous les traitons comme nos sujets. Ils ne doivent avoir aucune volonté. N'en avons-nous donc aucune? Et où est notre prérogative? Parceque nous sommes plus âgés et plus sages? Dieu du ciel! tu vois de vieux enfants, de jeunes enfants, et rien de plus; et ton fils nous a bien fait connaître lesquels te donnent la plus grande

satisfaction. Mais, hélas! ils croient en lui, et ne l'écoutent point : c'est encore là une ancienne vérité. Ils modèlent leurs enfants sur eux-mêmes, et.... Adieu, Guillaume; je ne veux pas pousser plus loin cette matière.

LETTRE XIV.

le 1er juillet.

Mon cœur, qui est plus mal que tel qu'une soif ardente consume sur son lit, sent de quelle ressource Lolotte doit être pour un malade.

Elle va passer quelques jours à la ville, chez une dame qui, au dire des médecins, touche au terme de sa carrière, et qui, dans ses der-

niers moments, veut avoir Lolotte auprès d'elle. J'allai la semaine dernière visiter le curé de St.... petit endroit à une demi-lieue d'ici, dans les montagnes. Nous y arrivâmes sur les quatre heures. Lolotte avait pris avec elle sa seconde sœur. En entrant dans la cour du presbytère, ombragé de deux grands noyers, nous trouvâmes le bon vieillard assis sur un banc devant sa porte. La vue de Lolotte sembla le ranimer; il oublia son bâton, et risqua d'aller seul au devant d'elle. Elle courut à lui, l'obligea de se rasseoir, en se plaçant elle-même auprès de lui. Elle lui présenta mille saluts de la part de son père, et baisa son marmot, enfant gâté, et fort dégoûtant. Si tu avais vu comme elle

amusait le bon homme, comme elle haussait le ton de sa voix pour le rendre sensible à ses oreilles demi-sourdes ; comme elle lui parlait de jeunes gens robustes qui étaient morts subitement, de l'excellence de Carlesbad (1) ; comme elle approuvait sa résolution d'y passer l'été prochain ; enfin comme elle lui trouvait un visage plus frais, un air plus vif que la dernière fois qu'elle l'avait vu ! Cependant j'avais fait mes civilités à la femme du curé. Le vieillard commençait à s'égayer ; et comme je ne pus me retenir de louer les beaux noyers dont les feuillages nous couvraient si agréablement, il se mit, quoique avec

(1) Lieu où l'on va prendre les bains. (*Note du Traducteur.*)

quelque difficulté, à nous en faire l'histoire. « Quant à ce vieux-là, « dit-il, nous ne savons pas qui l'a « planté : les uns disent que c'est ce « curé-ci, les autres celui-là. Mais « ce jeune-ci est de l'âge de ma « femme ; il aura cinquante ans, « vienne le mois d'octobre. Son père « le planta le matin, et elle vint « au monde le soir du même jour. « Il était mon devancier dans cette « cure, et il n'est pas possible de « vous dire combien cet arbre lui « était cher. Il ne me l'est pas moins « à moi-même : mon épouse était « assise dessous sur une poutre, et « tricottait, lorsqu'il y a vingt-sept « ans je vins pour la première fois « dans cette cour, n'étant pour lors « qu'un pauvre étudiant. » Lolotte

lui demanda où était sa fille. Il lui dit qu'elle était allée dans la plaine avec M. Schmidt, pour voir les travailleurs; et il continua son discours, en nous disant comme son devancier et sa fille l'avaient pris en amitié, comme il avait été d'abord son vicaire, et enfin son successeur. Il venait de finir son récit, lorsque sa fille revint au travers du jardin avec M. Schmidt: elle reçut Lolotte avec le plus tendre empressement; et il faut avouer qu'elle ne me déplut pas. C'est une brunette sémillante, bien faite, et qui aurait pu entretenir un honnête homme à la campagne pendant le temps de la cure. Son amant (car M. Schmidt se présenta d'abord comme tel), est un homme d'une

belle apparence, mais taciturne, qui ne voulut jamais se mêler dans la conversation, quoique Lolotte ne cessât de le provoquer. Ce qui me piquait davantage, c'est que je crus remarquer à son air, que c'était moins le défaut d'esprit, que le caprice et la mauvaise humeur, qui l'empêchaient de se communiquer. Malheureusement j'eus bientôt occasion de m'en assurer; car mademoiselle Frédérique s'étant attachée à Lolotte à la promenade, et se trouvant aussi quelquefois avec moi, le visage du monsieur, qui était naturellement d'une couleur brune, devint si sombre, qu'il était temps que Lolotte me tirât par la manche, et me fît signe d'être moins galant auprès de Frédérique.

Rien ne me fait tant de peine que de voir les hommes se tourmenter les uns les autres; mais surtout lorsque des jeunes gens dans la fleur de leur âge, quand leur cœur pourrait le plus aisément s'ouvrir à tous les sentiments du plaisir, perdent à des sottises ce peu de beaux jours dont ils ont à jouir, et ne s'aperçoivent que trop tard que cette prodigalité est irréparable. Cette idée me tourmenta; et sur le soir, lorsque de retour au presbytère nous nous assîmes à une table pour manger du lait, et que la conversation tomba sur la peine et le plaisir de ce monde, je ne pus m'empêcher de saisir l'occasion, et de parler, d'abondance de cœur, contre l'humeur chagrine.

« Nous autres hommes, dis-je, nous

« nous plaignons de ce qu'il y a si
« peu de bons jours contre tant de
« mauvais ; et il me semble que le
« plus souvent nous nous plaignons
« à tort. Si notre cœur était tou-
« jours ouvert à la jouissance du
« bien que Dieu nous prépare pour
« chaque jour, nous aurions aussi
« assez de force pour supporter le
« mal, quand il se présente. — No-
« tre cœur n'est pas en notre puis-
« sance, dit la femme du pasteur :
« que de choses dépendent du corps !
« Quand on n'est pas à son aise, on
« est mal partout. » J'en convins.
« Il faut donc, poursuivis-je,
« regarder la mauvaise humeur
« comme une maladie, et voir s'il
« n'y a pas quelque remède pour la
« guérir. — Cela n'est pas mal vu,

« dit Lolotte; je crois au moins que « nous pouvons beaucoup, et je le « sais par moi-même. Dès que quel- « que chose m'inquiète et voudrait « me rendre triste, je fais un saut, « je me promène çà et là dans le « jardin en chantant une couple de « contredanses, et adieu le chagrin. « — C'est ce que je voulais dire, « repartis-je. Il en est de la mau- « vaise humeur tout comme de la « paresse. Il est une sorte de paresse « à laquelle notre nature est fort « encline; cependant, quand une « fois nous avons la force de nous « encourager nous-mêmes, nous « travaillons du plus grand cœur, « et nous trouvons un vrai plaisir « dans l'activité. » Frédérique était fort attentive; et le jeune homme

hasarda de nous dire qu'on n'était pas maître de soi-même, et qu'on ne pouvait pas commander à ses sentiments. « Il s'agit ici, repartis-« je, d'une sensation désagréable, « dont chacun cherche à se délivrer; « et personne ne connaît l'étendue « de ses forces, qu'il ne les ait éprou-« vées. Assurément un homme ma-« lade demandera partout des mé-« decins; il les écoutera avec la plus « grande résignation, et ne refusera « pas de prendre les médecines les « plus amères, pour recouvrer la « santé qu'il desire. » Je remarquai que l'honnête vieillard écoutait de toutes ses oreilles pour participer à notre conversation; je haussai la voix. « On prêche, lui dis-je, contre « bien des vices; mais je n'ai jamais

« entendu qu'on ait prêché contre « la mauvaise humeur. — Ce serait, « dit-il, aux curés des villes à le « faire ; les paysans n'ont point « d'humeur noire. Au reste, peut- « être qu'un pareil sermon ne serait « pas perdu ici : ce serait au moins « une leçon pour la femme et pour « le bailli. » La compagnie se mit à rire, et il rit lui-même de tout son cœur, jusqu'à ce qu'il lui prit une toux qui interrompit notre discours pendant quelques minutes ; après quoi le jeune homme reprit ainsi : « Vous avez appelé la mauvaise hu- « meur un vice ; il me semble que « c'est exagérer. — Rien moins que « cela, lui répondis-je, si tout ce « qui nous nuit à nous-mêmes et « à notre prochain, mérite ce nom.

« N'est-ce pas assez que nous soyons
« dans l'impossibilité de nous ren-
« dre mutuellement heureux? faut-
« il encore que nous nous dérobions
« les uns aux autres le plaisir que
« chaque cœur peut encore quel-
« quefois se procurer à lui-même?
« Nommez-moi un atrabilaire assez
« courageux pour cacher sa mau-
« vaise humeur, pour la supporter
« seul, au point de ne pas troubler
« la joie qui l'environne. N'est-ce
« pas plutôt un dépit intérieur de
« notre propre insuffisance, un mé-
« contentement de nous-mêmes,
« auquel se joint toujours un peu
« d'envie excitée par une sotte va-
« nité? Nous voyons des heureux,
« dont nous ne faisons pas le bon-
« heur; et cela est insupportable. »

Lolotte me regarda, en riant de la chaleur avec laquelle je parlais; et une larme que j'aperçus dans l'œil de Frédérique, m'aiguillonna à poursuivre. « Malheur, dis-je, à « ceux qui abusent du pouvoir qu'ils « ont sur un cœur, pour lui déro- « ber les plaisirs simples qui ger- « ment en lui-même! Tous les dons, « toutes les complaisances possibles « ne nous dédommagent point d'un « instant de plaisir dont nous au- « rions joui en nous-mêmes, et où « l'envie et la conduite maussade « de notre tyran ont versé l'amer- « tume. » Tout mon cœur était plein dans ce moment; mille souvenirs se pressaient en foule dans mon ame, et les larmes me vinrent aux yeux.

« Celui, m'écriai-je, qui se dirait

« seulement chaque jour : Tu n'as
« d'autre pouvoir sur tes amis que
« de leur laisser leur joie, et d'aug-
« menter leur bonheur en le par-
« tageant avec eux. Peux-tu, quand
« leur ame est bourrelée de quelque
« passion affligeante, tourmentée
« par la douleur, peux-tu leur pro-
« curer le moindre soulagement ?
« Et quand la dernière, l'effrayante
« maladie accable cette créature que
« tu as minée au milieu de ses beaux
« jours; quand elle est couchée dans
« le plus triste abattement, que son
« œil privé de sentiment regarde
« vers le ciel, que la sueur de la
« mort paraît et disparaît alterna-
« tivement sur son front, et que,
« debout auprès de son lit comme
« un désespéré, tu sens avec dou-

« leur que tu ne peux rien avec tout « ton pouvoir ; que ton ame serrée « est à la torture ; que tu donnerais « tout pour faire passer dans cette « créature qui touche à sa destruc- « tion, le plus petit restaurant, une « étincelle de courage. . . . »

A ces mots, le souvenir d'une scène semblable, à laquelle j'ai été présent, vint m'assaillir dans toute sa force. Je mis mon mouchoir devant mes yeux, et quittai la compagnie ; et je ne revins à moi qu'à la voix de Lolotte, qui me dit qu'il fallait partir. Comme elle me querella en chemin sur le trop vif intérêt que je prenais à tout ! que j'en serais victime ; que je devais me ménager. O ange du ciel ! il faut que je vive pour toi !

LETTRE XV.

le 6 juillet.

Elle est toujours auprès de son amie mourante, toujours la même, toujours cette créature affable et bienfaisante dont les regards, partout où ils se portent, adoucissent la douleur et font des heureux. Elle alla hier soir à la promenade avec Marianne et la petite Amélie. Je le savais: je les rencontrai, et nous allâmes ensemble. Après avoir marché pendant une heure et demie, nous retournâmes vers la ville, à cette source qui m'est si chère, et qui me le devint bien davantage lorsque Lolotte s'assit sur le petit mur. Je

regardais autour de moi, hélas ! et je me rappelai ce temps où mon cœur était isolé. « Chère fontaine, « dis-je, il y a longtemps que je ne « me repose plus à ta fraîcheur, et « que passant en hâte auprès de tes « bords, il m'arrive souvent de ne « point te regarder. » Je jetai les yeux en bas, et j'aperçus Amélie qui montait avec beaucoup d'empressement tenant un verre d'eau. Je regardais Lolotte, et je sentis tout ce que je possédais en elle. Cependant Amélie parut avec son verre. Marianne voulait le lui prendre. « Non, s'écria cette enfant avec « la plus douce expression, ma « chère Lolotte, il faut que tu boives « la première. » Je fus si transporté de la vivacité, de la bonté de cette

exclamation, que je ne trouvai d'autre moyen d'exprimer mon ravissement, que de prendre l'enfant dans mes bras et de la baiser avec tant de vivacité, qu'elle se mit à crier et à pleurer. « C'est fort mal fait, » me dit Lolotte. J'étais saisi. « Viens, » continua-t-elle en la prenant par la main, et lui faisant descendre les degrés; « lave-toi vîte dans cette « eau fraîche, vîte, et il ne t'en ar- « rivera rien. » Avec quelle attention je regardais la pauvre enfant se frotter les joues avec ses petites mains mouillées, dans la ferme croyance que cette source miraculeuse lavait toute souillure, et lui sauvait l'affront de se voir pousser une vilaine barbe! Comme Lolotte lui disait « En voilà assez! » et comme elle

continuait de se laver avec empressement, comme s'il eût mieux valu le faire plus que moins ! Te le dirai-je, Guillaume ? jamais je n'assitai à un baptême avec plus de respect; et lorsque Lolotte remonta, je me serais volontiers prosterné devant elle, comme devant un prophète qui vient d'expier les iniquités d'un peuple.

Le soir je ne pus, dans la joie de mon cœur, m'empêcher de raconter cette petite aventure à quelqu'un à qui je supposais le sens commun, parcequ'il a de l'esprit; mais que j'étais loin de compte ! Il me dit que Lolotte avait eu grand tort; qu'on ne devait rien faire accroire aux enfants; que cela donnait lieu à une infinité d'erreurs et de superstitions;

qu'on devait de bonne heure tenir les enfants en garde contre leurs prestiges. Alors je me rappelai qu'il n'y avait que huit jours qu'il en avait fait baptiser un des siens, c'est pourquoi je n'insistai pas davantage; et dans le fond de mon cœur je demeurai fidèle à cette vérité: Nous devons en agir avec les enfants comme Dieu en agit avec nous : il fait notre plus grand bonheur de nous laisser errer chancelants dans des opinions flatteuses.

LETTRE XVI.

le 8 juillet.

Qu'on est enfant ! Pourquoi donc soupirer avec tant d'ardeur après un regard ? Qu'on est enfant ! Nous étions allés à Wahlheim : les dames sortirent en voiture ; et pendant notre promenade, je crus voir dans les yeux noirs de Lolotte.... Je suis un fou : pardonne-le moi. Il fallait les voir ces yeux ! Que je sois bref, car mes paupières tombent de sommeil. Voilà donc que les femmes montèrent en voiture, autour de laquelle nous étions W..... Selstad, Audran et moi. L'on causa par la portière avec ces messieurs, qui sont

assez légers et étourdis. Je cherchais les yeux de Lolotte : ils se portaient tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Mais moi, moi qui étais entièrement, uniquement occupé d'elle, ils ne tombaient point sur moi ! Mon cœur lui disait mille adieux, et elle ne me voyait point ! La voiture passa, et je sentis une larme prête à couler. Je la suivais de l'œil : je vis la coiffure de Lolotte sortir de la portière ; et elle se retourna pour regarder, hélas ! dirai-je moi ? Mon ami, je flotte dans cette incertitude. Cela me console. Peut-être s'est-elle retournée pour me voir. Peut-être.... Bonne nuit. Oh ! que je suis enfant !

LETTRE XVII.

le 10 juillet.

Je voudrais que tu visses la sotte figure que je fais lorsqu'on vient à parler d'elle dans la société, surtout quand on me demande si elle me plaît.... Plaît ! ce mot me déplaît à la mort. Quel homme ce doit être que celui à qui Lolotte plaît, dont elle ne remplit pas tous les sens, toutes les facultés ! Plaît ! Quelqu'un me demandait dernièrement si Ossian me plaisait.

LETTRE XVIII.

le 11 juillet.

MADAME M.... est très-mal. Je prie pour sa vie, parce que je souffre avec Lolotte. Je la vois rarement chez mon amie; et elle m'a conté aujourd'hui une aventure surprenante. Monsieur M.... est un vieux ladre qui a bien tourmenté sa femme, à qui il a rogné les ailes de fort près. Cependant celle-ci a toujours trouvé le moyen de se soutenir. Il y a quelques jours que le médecin lui ayant déclaré qu'elle ne pouvait pas en revenir, elle fit appeler son mari, et lui parla ainsi en présence de Lolotte : « Il faut

« que je te confesse une chose qui « pourrait être après ma mort une « source de trouble et de chagrin. « J'ai conduit le ménage jusqu'ici « avec autant d'ordre et d'économie « qu'il m'a été possible ; mais, par- « donne le moi, je t'ai trompé de- « puis trente ans. Tu ne fixas, au « commencement de ton mariage, « qu'une somme très-modique pour « la table et les autres dépenses de « la maison. A mesure que notre mé- « nage est devenu plus considérable, « je n'ai pu gagner sur toi que tu « augmentasses la somme que tu me « donnais pour chaque semaine, et « que, dans le temps de nos plus « fortes dépenses, tu exigeas qui ne « passât pas un florin par jour. Je « l'acceptai sans réplique, et pris

« chaque semaine l'excédent de ma « dépense dans le coffre à la mon- « naie, bien assurée qu'on ne soup- « çonnerait jamais une femme de « voler la caisse de son mari. Je n'ai « rien prodigué, et je serais même « passée sans aucun remords à l'é- « ternité. Si je te fais cet aveu, c'est « donc afin que celle qui doit con- « duire la maison après moi, ne pou- « vant se soutenir avec le peu que tu « lui donneras, tu ne sois pas dans « la nécessité de lui objecter sans « cesse que ta première s'en est con- « tentée. »

J'ai réfléchi avec Lolotte sur cet incroyable aveuglement de l'humanité, qui fait qu'un homme ne soupçonne aucun manége dans une femme qui fait face à tout avec six flo-

rins, quand il voit peut-être pour trois fois plus de dépense. Au reste, j'ai connu des gens qui vous auraient soutenu, sans étonnement, qu'ils possédaient l'inépuisable cruche d'huile du prophète.

LETTRE XIX.

le 13 juillet.

NON, je ne me trompe point! Je lis dans ses yeux l'intérêt qu'elle prend à ma personne et à mon sort. Oui, je sens, et en cela je dois m'en fier à mon cœur, qu'elle..... Oserai-je proférer ce mot qui est pour moi le bonheur du ciel? Je sens qu'elle m'aime.

Est-ce témérité, ou bien le senti-

ment intime de la réalité? Je ne connais point d'homme dont je pusse craindre quelque chose dans le cœur de Lolotte ; et cependant, lorsqu'elle parle de son prétendu avec toute la chaleur, tout l'amour possible, je me trouve dans la situation d'un homme que l'on dégrade de noblesse, que l'on dépouille de ses charges, et que l'on force à rendre son épée.

LETTRE XX.

le 16 juillet.

OH ! quel sentiment passe dans toutes mes veines, lorsque par hasard mon doigt vient à toucher le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table ! Je les retire comme du feu, et une force secrète m'en rapproche malgré moi, tant est grand le délire qui s'empare de tous mes sens ! Hélas ! son innocence, la liberté de son ame, ne lui permettent pas de sentir les tourments que ces petites privautés me font souffrir, surtout lorsque dans la conversation elle pose sa main sur la mienne, et que, dans l'intérêt

qu'elle prend à l'entretien, elle s'approche assez de moi pour que le souffle céleste de sa bouche puisse atteindre mes lèvres. Il me semble que je vais en être anéanti, comme un homme frappé de la foudre. Et, Guillaume, cette félicité céleste, cette confiance, si jamais je m'avise.... Tu m'entends. Non, mon cœur n'est pas si corrompu. Il est faible! assez faible! ... Mais n'est-ce pas là la corruption?

Elle est sacrée pour moi. Tout desir s'évanouit en sa présence. Je ne sais jamais dans quel état je me trouve quand je suis auprès d'elle; c'est comme si l'ame se renversait dans tous mes nerfs. Elle a un air qu'elle joue sur le clavecin avec toute l'énergie d'un ange: il est si simple,

si plein d'expression ! C'est son air favori ; et il dissipe toutes mes peines, mes troubles, mes chagrins, lorsqu'elle en joue seulement la première note.

Je suis tellement affecté de ce chant tout simple, que rien de ce qu'on nous dit de la magie de la musique des anciens ne me paraît choquer la vraisemblance. Comme elle sait l'amener dans des moments où je serais homme à me casser volontiers la tête ! Alors le trouble, les ténèbres de mon ame se dissipent, et je respire avec plus de liberté.

LETTRE XXI.

le 18 juillet.

GUILLAUME, qu'est-ce que le monde pour notre cœur, sans l'amour? ce qu'est une lanterne magique sans lumière. A peine y introduisez-vous la bougie, que votre mur se peint d'abord des images bigarrées qu'elle représente. Et quand il n'y aurait pas autre chose que ces fantômes passagers, encore font-ils notre bonheur, quand nous nous tenons là comme de jeunes éveillés, et que nous nous sentons ravis, transportés à la vue de ces apparitions merveilleuses. Je n'ai pu aller aujourd'hui chez Lolotte; une com-

pagnie que je n'ai pu éviter, m'en a empêché. Que faire? J'y ai envoyé mon garçon, seulement pour avoir avec moi quelqu'un qui eût été aujourd'hui près d'elle. Avec quelle impatience je l'ai attendu! avec quelle joie je l'ai revu! Je l'aurais volontiers pris par la tête et baisé, si une mauvaise honte ne m'avait retenu.

On dit de la pierre bononique, que quand on l'expose au soleil, elle en attire les rayons et peut éclairer une partie de la nuit; il en était ainsi pour moi du jeune homme: l'idée que les yeux de Lolotte s'étaient reposés sur son visage, sur ses joues, sur les boutons et le collet de son surtout, me rendait tout cela si sacré, si précieux, que dans le mo-

ment je n'aurais pas donné le petit drôle pour mille écus. J'étais si aise d'être avec lui ! ..... Dieu te préserve d'en rire ! Guillaume peut appeler cela chimères, quand nous sentons tant de joie ?

LETTRE XXII.

le 19 juillet.

Je la verrai ! m'écrié-je le matin, lorsque, m'éveillant dans toute la sérénité de l'ame, je portai mes regards vers le soleil ; je la verrai ! et il ne me reste plus d'autre souhait pour le reste de la journée. Tout s'absorbe dans cette perspective.

LETTRE XXIII.

le 20 juillet.

VOTRE idée que je devrais partir avec l'ambassadeur de ***, ne sera pas encore la mienne. Je n'aime pas autrement la dépendance, et nous savons tous que cet homme est d'ailleurs fort rebutant. Ma mère, dis-tu, voudrait me voir occupé; cela me fait rire. Ne suis-je pas déja actif? et dans le fond, n'est-il pas indifférent que je compte des pois ou des lentilles? Tout dans ce monde se termine à des misères; et celui qui pour les autres, et sans y être porté par sa propre passion, se tracasse pour de l'argent, pour de

l'honneur ou pour tout ce qu'il vous plaira, est toujours un fou.

LETTRE XXIV.

le 24 juillet.

PUISQUE tu t'intéresses si fort à ce que je ne néglige pas mon dessin, je ferais mieux de ne t'en point parler du tout, que de te dire que depuis longtemps je fais très-peu de chose.

Jamais je ne fus plus heureux; jamais je ne fus plus intimement, plus fortement pénétré du sentiment de la nature, jusqu'au caillou, jusqu'à un brin d'herbe : et cependant.... Je ne sais comment m'exprimer : mon imagination est si af-

faiblie ! Tout nage et chancelle devant mon ame, au point que je ne puis saisir un contour ; il me semble pourtant que, si j'avais de l'argile ou de la cire, je modélerais bien ce que je sens. Si cela dure, je prendrai de la terre, et je pétrirai, dussé-je ne faire que des lampions. J'ai commencé trois fois le portrait de Lolotte, et trois fois j'ai eu l'affront de le manquer ; ce qui me fâche d'autant plus, qu'il n'y a pas bien longtemps que j'attrappais très-heureusement la ressemblance ; en conséquence j'ai fait son portrait à la silhouette, et cela me suffira.

LETTRE XXV.

le 26 juillet.

Je me suis déja promis bien des fois de ne la pas voir si souvent ; mais qui pourrait tenir cette promesse ? Chaque jour je succombe à la tentation, en me promettant inviolablement de n'y point aller le lendemain ; et lorsque le lendemain arrive, je trouve encore une raison irrésistible ; et avant que j'y pense, je me trouve chez elle. Ou elle m'aura dit le soir, On vous verra demain ? ou bien le jour est trop beau : je vais à Wahlheim ; et puis, quand je suis là, il n'y a plus qu'une demi-lieue jusqu'à son

logis ! Je suis trop avancé dans son atmosphère ; zest ! je m'y trouve. Ma grand'-mère avait un certain conte de la montagne d'aimant : les vaisseaux qui s'en approchaient de trop près se trouvaient tout-à-coup dégarnis de leurs ferrures ; les clous volaient vers la montagne, et les malheureux matelots s'abymaient entre les planches écroulées les unes sur les autres (1).

(1) Ce conte se trouve dans les mille et une nuits. (*Note du Traducteur.*)

LETTRE XXVI.

le 30 juillet.

ALBERT est arrivé; je m'en irai. Fût-il le plus excellent, le plus noble de tous les hommes, quand je conviendrais même que je lui serais inférieur à tous égards, il me serait impossible de le voir posséder devant moi tant de perfections. Posséder! ... Il suffit, Guillaume, le prétendu est arrivé. C'est un bon et honnête garçon, qu'on ne saurait haïr. Heureusement je ne fus pas présent à sa réception! elle m'eût déchiré le cœur. D'ailleurs, il est si honnête, qu'il n'a pas encore une seule fois embrassé Lolotte en ma

présence. Dieu le lui rende ! Que je lui sais bon gré du respect qu'il a pour elle ! Il me veut du bien, et je présume que c'est l'ouvrage de Lolotte, plutôt que l'effet de sa propre inclination ; car les femmes sont toujours délicates en cela, et elles ont raison. Quand elles peuvent entretenir deux hommes en bonne intelligence, quelque rare que cela soit, le profit en est toujours pour elles.

Du reste, je ne puis refuser mon estime à Albert : son extérieur tranquille contraste si parfaitement bien avec mon caractère turbulent, qu'il m'est impossible de le cacher. Il est fort sensible, et il sait ce qu'il possède en Lolotte. Il paraît fort peu sujet à la mauvaise humeur ; et tu

sais que c'est le péché que je hais dans un homme plus que tous les autres.

Il me regarde comme un homme de bon sens; et mon attachement pour Lolotte, le vif intérêt que je prends à toutes ses actions, augmentent son triomphe : il ne l'en aime que davantage. Je n'examine point si, dans le particulier, il ne la tourmente pas par quelques petits mouvements de jalousie; à sa place je ne serais pas trop rassuré, et je craindrais bien que le diable ne me jouât quelque tour.

Quoi qu'il en soit, la joie que j'avais à me trouver auprès de Lolotte a disparu. Dirai-je que c'est folie, ou aveuglement? Qu'importe le nom! La chose s'explique d'elle-

même. Je savais, avant l'arrivée d'Albert, tout ce que je sais aujourd'hui; je n'ignorais pas que je ne devais former sur elle aucune prétention, et je n'en avais aucune... s'entend, s'il est possible de ne sentir aucun desir auprès de tant de charmes. A peine l'autre paraît-il effectivement, et enlève-t-il la belle, que voilà le nigaud resté avec de grands yeux et un air stupide.

Je grince les dents de dépit de ma misère; et je me dépiterais bien autrement contre qui me dirait que je dois prendre mon parti, et que la chose ne pouvant être autrement.... Au diable les raisonneurs! Je rode dans les bois; et quand je m'approche de Lolotte, que je vois Albert assis auprès d'elle

sous le berceau du petit jardin, et que je ne puis aller plus loin; il me prend une joie qui tient de la folie, et je leur fais mille tours et mille singeries. « Au nom de Dieu, « m'a-t-elle dit aujourd'hui, plus « de scènes comme celle d'hier soir! « vous êtes effrayant quand vous « êtes si gai. » Entre nous, j'épie le temps qu'il a affaire; je ne fais qu'un saut jusque chez elle, et je suis toujours content lorsque je la trouve seule.

LETTRE XXVII.

le 8 août.

De grace, cher Guillaume, crois que je ne t'avais point en vue lorsque j'écrivais. *Au diable les raisonneurs !* Je ne pensais pas alors que tu dusses être du même sentiment. Au fond, tu as raison. Un mot seulement. Mon ami, dans ce monde rarement se tire-t-on d'affaire par des dilemmes. Il y a autant de nuances entre les sentiments et les façons d'agir, que de gradations entre un nez plat et un nez aquilin.

Tu ne trouveras pas mauvais si, en te concédant ton argument tout

entier, je tâche aussi de me sauver à travers les alternatives.

Ou tu as quelques espérances sur Lolotte, me dis-tu, ou tu n'en as aucune. Bon ! Dans le premier cas, cherche à les remplir, cherche à embrasser tout ce qui peut tendre à l'accomplissement de tes desirs. Dans le second cas, ranime ton courage, et cherche à te délivrer d'un sentiment funeste, qui ne peut que consumer tes forces. — Mon cher ami, cela est bien dit, et... bientôt dit.

Peux-tu exiger d'un malheureux qui, en proie à une maladie de langueur, voit sa vie se consumer insensiblement; peux-tu exiger de lui qu'il termine tout de suite son tourment par un coup de poignard?

et le mal qui détruit ses forces, ne lui ôte-t-il pas en même temps le courage de s'en délivrer ?

Il est vrai que tu pourrais me répondre par une comparaison analogue à ce que je dis : Quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux se laisser couper le bras, si en balançant à le faire il mettait sa vie en danger ? Je ne sais ; mais nous ne voulons pas nous piquer par des comparaisons. Bref. Oui, Guillaume, j'ai quelquefois de ces moments où il me prend des élans de courage pour secouer mes maux ; et si je savais où aller, j'irais bien volontiers.

LETTRE XXVIII.

le 10 août.

Je pourrais mener la vie la plus douce et la plus heureuse, si je n'étais pas un fou. Il n'est pas aisé de trouver, pour réjouir le cœur d'un homme, le concours de circonstances aussi favorables que celles où je me trouve actuellement. Tant il est vrai, hélas! que notre cœur fait seul son bonheur. Être un des membres de cette aimable famille, aimé des parents comme un fils, des petits enfants comme un père, de Lolotte.... Et cet honnête Albert, qui ne trouble mon bonheur par aucune boutade; qui m'em-

brasse avec l'amitié la plus cordiale, et pour qui je suis, après Lolotte, ce qu'il a de plus cher au monde... Guillaume, c'est un plaisir de nous entendre, lorsque nous allons à la promenade, et que nous nous entretenons de Lolotte : on n'a jamais rien imaginé dans le monde de si plaisant que notre situation ; et cependant elle me fait souvent venir les larmes aux yeux.

Quand il me parle comme cela de sa digne mère, et qu'il me conte comme étant au lit de la mort, elle remit sa maison et ses enfants à Lolotte ; comme elle la lui recommanda à lui-même ; comme depuis ce temps-là elle est animée d'un tout autre esprit ; comme elle a pris

à cœur le soin du ménage, et s'est rendue une véritable mère ; comme tous ses instants sont marqués par quelques preuves de son amitié ou quelques productions de son travail ; et comme, malgré tout cela, elle a su conserver toute sa vivacité et son enjouement : je marche à son côté ; je cueille des fleurs qui se rencontrent sur mon passage ; je les assemble avec beaucoup de soin, en forme de bouquet, puis.... je les jette dans la rivière qui coule aux environs, et je m'arrête à les voir s'enfoncer insensiblement.

Je ne sais si je t'ai écrit qu'Albert restera ici, et qu'il va obtenir de la cour, où il est fort aimé, un emploi d'un joli revenu. J'ai vu peu de personnes qu'on puisse lui com-

parer pour l'ordre et l'application dans les affaires.

LETTRE XXIX.

le 12 août.

En vérité, Albert est le meilleur homme qui soit sous le ciel. J'eus hier une scène singulière avec lui. J'étais allé chez lui pour prendre congé; car il m'avait pris envie, pour changer, de me promener à cheval sur la montagne d'où je t'écris même aujourd'hui. Comme j'allais et venais dans sa chambre, j'aperçus ses pistolets : « Prête-moi, lui dis-je, ces « pistolets pour mon voyage. — De « tout mon cœur, si tu veux bien

« prendre la peine de les charger,
« car je les ai seulement pendus ici
« *pro formâ.* » J'en pris un. Albert continua : « Depuis le mauvais tour
« que m'a joué ma prévoyance, je ne
« veux plus avoir rien à démêler a-
« vec cette arme. » Je fus curieux de savoir cette histoire. » J'ai bien res-
« té, me dit-il, l'espace de six mois
« à la campagne chez un de mes amis.
« J'avais une paire de pistolets non
« chargés, et je dormais sans inquié-
« tude. Je ne sais pourquoi une a-
« près-dînée qu'il faisait mauvais
« temps, et que j'étais assez désœu-
« vré, il me vint dans l'esprit que
« nous pourrions.... Mais tu con-
« nais cela. Je les donnai au domes-
« tique, et lui dis de les nettoyer et
« de les charger. Il badine et veut

« faire peur à la fille. Je ne sais par « quel accident le pistolet part, « lance la baguette qui était dans « le canon, dans la main de la ser- « vante, et lui casse le pouce. J'en « fus pour les doléances, et de plus « pour les frais du chirurgien. De- « puis ce temps-là, je laisse toutes « mes armes déchargées. — Mon a- « mi, qu'est-ce que la prévoyance ? « Le danger ne se laisse point ap- « profondir. Cependant . . . . . » Tu dois savoir comme j'aime cet homme jusqu'à ses *cependant*. En effet, cela ne s'entend-il pas de soi-même, que toute règle générale a ses exceptions ? Mais il est si juste, si loyal, que quand il croit avoir dit une chose hasardée, trop générale ou douteuse, il ne cesse de limiter,

modifier, ajouter et retrancher, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus rien de la thèse en question. L'occasion était belle : il s'enfonça fort avant dans le même texte, au point que je ne l'écoutai plus : je tombai dans une espèce de rêverie ; puis me levant comme en sautant, j'appuyai le bout du pistolet sur mon front au dessus de l'œil droit. « Fi donc ! » dit Albert en me retirant le pistolet, « qu'est-ce que cela veut dire ? « — Il n'est point chargé. — Qu'im- « porte ? qu'est-ce que cela veut « dire ? » répliqua-t-il d'un ton d'impatience. « Je ne puis me figurer « comment un homme peut être as- « sez fou pour se casser la tête. La « seule pensée m'en fait horreur. »

« Hommes que vous êtes, m'é-

« criai-je, ne pouvez-vous donc par-
« ler de rien, sans dire d'abord, Ceci
« est fou, cela est sage; ceci est bon,
« cela est mauvais? Qu'est-ce que
« tout cela signifie? Avez-vous pour
« cela examiné les motifs secrets
« d'une action? Savez-vous démêler
« avec précision les causes pour les-
« quelles elle s'est faite, et pourquoi
« elle devait se faire? Si vous les sa-
« viez, vous seriez moins précipités
« dans vos jugemens. »

« Tu m'accorderas, dit Albert,
« qu'il y a certaines actions qui sont
« toujours vicieuses, quels qu'en
« soient les motifs. » J'en convins en haussant les épaules. « Cepen-
« dant, mon ami, continuai-je, cette
« règle a aussi quelques exceptions.
« Il est vrai que le vol est un vice;

« mais un homme qui, pour se sauver
« lui et les siens de l'horreur de mou-
« rir de faim, sort pour marauder,
« est-il digne de pitié ou de puni-
« tion? Qui osera lever la première
« pierre contre l'époux qui, dans le
« transport d'une juste colère, im-
« mole une femme infidèle et son
« infâme séducteur? contre la jeune
« fille qui, dans l'instant d'un volup-
« tueux délire, se perd dans les plai-
« sirs fougueux de l'amour? Nos lois
« mêmes, ces froids pédants, se
« laissent toucher, et suspendent
« le glaive de la justice. »

« C'est toute autre chose, répli-
« qua Albert, puisqu'un homme que
« ses passions entraînent perd ab-
« solument l'usage de sa raison, et
« qu'on le regarde comme un homme

« ivre ou frénétique. — O hommes « raisonnables ! m'écriai-je en sou- « pirant, passion, ivresse, frénésie, « vous voyez tout cela avec indiffé- « rence, sans aucun intérêt. Gens de « bonnes mœurs, vous blâmez l'ivro- « gne, vous regardez l'insensé avec « horreur, vous passez outre comme « le prêtre, et vous remerciez Dieu, « comme le pharisien, de ce qu'il ne « vous a pas fait comme un de ces « gens-là. Je me suis vu ivre plus « d'une fois, et mes passions n'ont « jamais été fort éloignées de la fré- « nésie; mais je ne m'en repens pas, « puisque j'ai appris, dans ma « sphère, à concevoir pourquoi l'on « a toujours décrié comme ivre et « frénétique, tout homme extraor- « dinaire qui opérait quelque chose

« de grand, ou qui semblait impos-
« sible.

« Et même dans la vie commune,
« il est insupportable d'entendre
« dire d'un homme qui fait une ac-
« tion tant soit peu honnête, noble
« ou inattendue, Cet homme est
« ivre ou fou. O hommes qui n'êtes
« ivres ni fous, rougissez ! — Voilà
« encore de tes extravagances, dit
« Albert : tu outres tout. Et du
« moins est-il sûr que tu as tort ici
« de comparer aux grandes actions
« le suicide dont nous parlons, et
« qu'on ne peut regarder que comme
« une faiblesse; car enfin il est plus
« aisé de mourir, que de supporter
« avec constance une vie remplie de
« tourmens. »

Peu s'en fallut que je ne rompisse

la conversation; car rien ne me met hors de moi-même, comme de voir un homme m'opposer un lieu commun qui ne signifie rien, lorsque je parle de l'abondance du cœur. Je me contins cependant; car ce n'était pas la première fois que j'avais entendu raisonner de la sorte, et que j'en avais été indigné. « Peux-tu « bien traiter cela de faiblesse? » lui repartis-je avec un peu de vivacité. « Eh! ne te laisse point séduire « par l'apparence. Qu'un peuple gémisse sous le joug insupportable « d'un tyran, peux-tu, si les esprits « fermentent, et qu'il se soulève et « brise ses chaînes, peux-tu appeler « cela une faiblesse? Un homme qui « dans l'effroi que lui cause le feu « qui vient de prendre à sa maison,

« sent toutes ses forces tendues, et « emporte sans peine des fardeaux « que peut-être il n'aurait pu remuer « dans le calme de ses sens; celui « qui, furieux de se voir insulter, « attaque six adversaires et vient à « bout de les vaincre, peuvent-ils « être accusés de faiblesse? Si celui « qui peut bander un arc est fort, « pourquoi celui qui le rompt méri- « tera-t-il le nom contraire? » Albert me regarda fixement, et me dit: « Avec ta permission, il me semble « que les exemples que tu apportes « ne conviennent point ici. — Cela « peut être: on m'a déja reproché « plus d'une fois que ma logique « approche souvent du radotage. « Voyons si nous ne pourrons pas « d'une autre manière nous repré-

« senter quel doit être le sentiment « d'un homme qui se détermine à « jeter là le fardeau de la vie, en « toute autre occasion si agréable à « porter; car ce n'est qu'autant que « nous sentons la chose même, que « nous pouvons en raisonner perti- « nemment... La nature humaine, « poursuivis-je, a ses bornes; elle « peut supporter la joie, la douleur, « la tristesse jusqu'à certain degré; « si elle le passe, elle succombe.

« La question n'est donc pas ici « de savoir si un homme est fort ou « faible; mais s'il peut supporter la « mesure de ses maux: il est indiffé- « rent que ce soit moral ou physique; « et il me paraît aussi étonnant de « dire que cet homme est un lâche « qui se prive de la vie, qu'il serait

« déraisonnable de donner ce nom
« à celui qui meurt d'une fièvre ma-
« ligne.

« Paradoxe ! très-paradoxe ! s'é-
« cria Albert. — Pas autant que tu
« te l'imagines. Tu conviendras que
« nous appelons mortelle toute ma-
« ladie dont la nature est tellement
« saisie, que, toutes ses forces épui-
« sées, et n'ayant plus elle-même
« aucune activité, elle se trouve
« hors d'état de s'aider, et d'opérer
« aucune heureuse révolution pour
« rétablir le cours ordinaire de la
« vie.

« Eh bien, mon cher, faisons la
« même application à l'esprit. Vois
« cet homme dans ses bornes étroi-
« tes, comme les impressions agis-
« sent sur lui, comme les idées se

« fixent dans son esprit, jusqu'à ce « ce qu'il s'élève dans son cœur une « passion dont les progrès le privent « de la saine raison, et finissent par « l'altérer.

« C'est en vain qu'un homme rai- « sonnable et de sang-froid contem- « ple la situation du malheureux, « c'est en vain qu'il tâche de lui « inspirer du courage; semblable à « l'homme en santé qui se tient au- « près du lit d'un malade, et qui ne « saurait lui faire passer la plus pe- « tite partie de ses forces. »

Albert trouva que je généralisais trop mes idées. Je lui rappelai une jeune fille qu'on avait depuis peu trouvée morte dans l'eau, et je lui contai son histoire. « Une jeune et « innocente créature, qui n'avait

« en vue d'autre plaisir que de se
« parer quelquefois le dimanche des
« habits qu'elle se donnait de ses
« épargnes, pour se promener avec
« ses compagnes autour de la ville,
« peut-être de danser une fois toutes
« les bonnes fêtes, et qui du reste
« passait quelques heures à caqueter
« avec une voisine sur le sujet d'une
« dispute ou d'une médisance; à qui
« un tempérament vif fait enfin sen-
« tir des besoins plus pressants, que
« les flatteries des hommes augmen-
« tent, trouve insensiblement tous
« ses premiers plaisirs insipides :
« bientôt elle rencontre un homme
« vers lequel un sentiment inconnu
« l'entraîne malgré elle; elle oublie
« tout le monde; elle n'entend rien,
« ne voit rien que lui, n'aspire qu'à

« lui seul. Non corrompue par les « vains plaisirs de l'inconstance, ses « desirs tendent droit au but; elle « veut devenir son épouse; elle pré- « tend trouver dans une union éter- « nelle le bonheur qui lui manque; « elle veut y goûter l'assemblage de « tous les plaisirs qu'elle souhaite « avec ardeur. Promesses réitérées, « qui semblent mettre le sceau à ses « espérances, caresses hardies qui « augmentent l'ardeur de ses feux, « assiégent toutes les avenues de son « ame; elle nage, pour ainsi dire, « dans le sentiment anticipé de tous « les plaisirs; le trouble de ses sens « est au comble, et elle étend enfin « les bras pour recevoir l'objet de « tous ses desirs. Son amant l'aban- « donne. Transie, éperdue, elle se

« trouve sur le bord d'un précipice ;
« tout ce qui l'environne n'est que
« ténèbres ; nulle perspective, nulle
« consolation, nul pressentiment :
« elle est abandonnée du seul être
« qui lui faisait sentir son existence.
« Elle ne voit point le vaste univers
« qui est devant ses yeux : elle ne
« voit point mille personnes qui
« pourraient la dédommager de ce
« qu'elle a perdu. Elle ne sent qu'elle
« seule, qu'elle seule délaissée de
« tout le monde. Aveuglée, accablée
« de l'état horrible de son cœur, elle
« se précipite, pour étouffer ses
« tourments, dans le sein de la mort.
« Tu vois, Albert, dans ce tableau,
« l'histoire de plus d'un malheureux.
« Eh bien ! n'est-ce pas là le cas de
« la maladie ? La nature ne trouve

« aucune issue pour se tirer du laby-
« rinthe des forces multipliées qui
« agissent contre elle, et il faut que
« l'homme meure.

« Malheur à qui dirait en la voyant :
« L'insensée ! si elle eût attendu, si
« elle eût laissé agir le temps, son
« désespoir se serait appaisé, et
« bientôt elle eût trouvé un conso-
« lateur.

« C'est comme si l'on disait : L'in-
« sensé ! il meurt d'une fièvre ! S'il
« eût attendu que ses forces se fus-
« sent rétablies, que ses humeurs
« se fussent corrigées, et que le tu-
« multe de son sang se fût appaisé,
« tout aurait bien été, et il vivrait
« encore aujourd'hui. »

Albert, qui ne trouva pas que la justesse de la comparaison sautât

aux yeux, allégua encore plusieurs choses, entre autres, que je n'avais parlé que d'une simple jeune fille, mais qu'il ne concevait pas comment on pouvait excuser un homme d'esprit qui était moins borné, et qui découvrait d'un coup-d'œil plus de rapports.

« Mon ami ! m'écriai-je, l'homme « est homme, et l'on ne peut guère « compter sur le peu d'esprit qu'on « a quand une passion fait les plus « grands ravages, et qu'on se trouve « serré dans les bornes étroites de « l'humanité. Bien plus. . . » — Nous parlerons de cela une autre fois, lui dis-je en prenant mon chapeau. Mon cœur, hélas ! était si plein ! Nous nous quittâmes sans nous être entendus l'un l'autre, comme dans

ce monde il arrive bien rarement qu'on s'entende.

LETTRE XXX.

le 15 août.

Il est pourtant vrai que rien ne rend les hommes nécessaires les uns aux autres comme l'amour. Je sens en Lolotte qu'elle me perdrait avec peine; et les enfans n'ont d'autre idée, sinon que je viendrai toujours le lendemain. J'y étais allé aujourd'hui pour accorder le clavecin de Lolotte, mais je n'ai pu en venir à bout : les enfans m'ont persécuté pour avoir un conte de fée; et Lolotte a voulu elle-même que je les

contentasse. Je leur ai coupé leur goûter, qu'ils reçoivent actuellement de moi aussi volontiers que de Lolotte; et je leur ai conté le premier chapitre de la *Princesse servie par des mains*. J'apprends beaucoup, je t'assure, dans ces narrations, et je suis surpris de l'impression qu'elles font sur eux. Quand il faut que je me rappelle quelque incident que j'oublie à la seconde fois, ils me disent : « Ce n'était pas « l'autre fois la même chose; » si bien que je m'habitue à présent à réciter mes histoires d'une manière invariable, en affectant certaines chûtes cadencées et suivies. J'ai vu par là comment un auteur qui donne une seconde édition de son histoire avec des changements, fût-elle poé-

tiquement meilleure, fait nécessairement du tort à son livre. Nous nous prêtons volontiers à la première impression, et l'homme est fait de manière qu'on peut lui persuader les choses les plus extraordinaires ; et elles s'attachent si fortement dans son esprit, que malheur à quiconque voudrait les détruire ou les effacer !

LETTRE XXXI.

le 18 août.

FALLAIT-IL donc que cela fût ainsi? que ce qui constitue le bonheur de l'homme pût devenir la source de sa misère? Cette sensibilité si vive, si expansive de mon cœur pour la nature animée, qui m'inondait comme d'un torrent de volupté, et qui créait du monde un paradis autour de moi, s'est changée en un bourreau cruel, en un esprit qui me tourmente et me poursuit par tout.

Lorsqu'autrefois, du haut du rocher, je portais mes regards au delà

de la rivière, pour contempler la vallée fertile et les collines; que je voyais tout germer et sourdre autour de moi; toutes les montagnes couvertes, depuis leur pied jusqu'à leur cîme, d'arbres hauts et touffus, toutes les vallés ombragées dans leurs enfoncemens inégaux, de forêts riantes, tandis que la rivière coulait tranquillement et avec un doux murmure à travers les roseaux, et réfléchissait dans son cristal les nuages bigarrés qu'un doux zéphir amenait et balançait dans l'air; lorsque j'entendais les oiseaux animer la forêt de leur chant, tandis que des milliers de moucherons dansaient à l'envi dans ce trait de lumière purpurine que produisent les derniers rayons du soleil, et qu'à

son dernier aspect, le hanneton que sa présence avait tenu caché sous l'herbe, prenait l'essor et s'élevait en bourdonnant; lors, dis-je, que cette végétation universelle fixait mon attention sur le sol, et que la mousse qui arrachait sa nourriture à la dureté du roc, les chardons et autres herbes que le sable aride produisait le long de la colline, me découvraient cette source sacrée, cet ardent foyer de vie caché dans le sein de la nature : avec quel transport mon cœur embrassait, saisissait tous ces objets ! Je me perdais dans leur multiplicité infinie, et les formes majestueuses de cet immense univers semblaient vivre et se mouvoir dans mon ame. Des montagnes effrayantes m'envi-

ronnaient; j'avais devant moi des abymes où je voyais des torrents se précipiter; les rivières coulaient sous mes pieds, et j'entendais les monts et les forêts retentir; je voyais toutes ces forces impénétrables agir les unes sur les autres, et former tout dans les profondeurs de la terre. Sur cette terre et sous le ciel fourmillent toutes les races des créatures, et tout, tout se multiplie sous mille formes différentes. Et les hommes ! Ils s'enferment dans de petites maisons, ils s'y accommodent, et règnent dans leur imagination sur tout l'univers. Pauvre insensé que tu es, de mesurer tout à ta propre petitesse ! Depuis la montagne inaccessible, jusqu'au désert que nul pied n'a foulé, jus-

qu'au dernier rivage de l'ocean inconnu, l'esprit de celui qui crée de toute éternité, anime tout de son haleine, et voit avec plaisir chaque grain de poussière, qui le conçoit et vit. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas desiré avec ardeur de traverser sur les ailes de la grue qui volait sur ma tête, l'immensité de l'espace, pour boire à la coupe écumante de l'éternel ce nectar toujours renaissant de la vie, et savourer un seul moment, autant que les forces limitées de mon cœur pourraient me le permettre, une goutte de la félicité de cet être qui produit tout en lui et par lui !

Mon cher, le seul souvenir de ces heures me fait plaisir ; la joie que je sens à me rappeler ces élans

de l'imagination, ces sensations indicibles, à t'en parler, élève mon ame au dessus d'elle-même, et me fait sentir doublement l'angoisse de l'état où je suis.

Il s'est levé comme un voile de devant mon ame, et le spectacle de l'éternité s'offre et disparaît alternativement à mes yeux dans l'abyme toujours ouvert du tombeau. Peux-tu dire, Cela est, quand tout passe et roule aussi rapidement que la foudre, et que chaque être arrive si rarement au bout de la carrière que ses forces semblaient lui permettre de fournir, entraîné, hélas ! par le courant, submergé et brisé contre l'écueil ? Il n'y a pas un seul instant qui ne te consume, toi et les tiens ; pas un seul instant

où tu ne sois, où tu ne doives être un destructeur. Ta moindre promenade coûte la vie à des milliers d'insectes; un pas détruit les cellules qui coûtent tant de peines aux malheureuses fourmis, et écrase un petit monde qu'il plonge indignement dans le tombeau. Ah! ce ne sont pas les grandes et rares révolutions de l'univers, ces tremblements de terre qui engloutissent vos villes, qui balayent vos villages; ce n'est point tout cela qui me touche: ce qui mine mon cœur, c'est cette force de consomption cachée dans le grand tout de la nature; qui n'a rien formé qui ne se detruise soi-même, et ce qui l'avoisine. C'est ainsi que je chancelle au milieu de mes inquiétudes. Ciel, terre, forces

diverses qui se meuvent autour de moi, je n'y vois rien qu'un monstre éternellement occupé à engloutir et à ruminer!

LETTRE XXXII.

le 20 août.

C'est en vain qu'à l'aube du jour, lorsque je commence à m'éveiller après des rêves sinistres, j'étends les bras vers elle; c'est en vain que je la cherche la nuit dans mon lit, lorsque, trompé par un songe heureux et innocent, je crois être assis auprès d'elle sur le pré, tenir sa main, et la couvrir de mille baisers. Hélas! lorsque encore à demi

étourdi du sommeil je tâtonne pour la saisir, et que je m'éveille..... Hélas ! l'oppression de mon cœur fait couler de mes yeux un torrent de larmes, et je gémis désespéré d'un avenir qui ne m'offre que ténèbres.

LETTRE XXXIII.

le 22 août.

C'EST une fatalité, Guillaume ! Toutes mes facultés actives sont destinées à une inquiète oisiveté ; je ne saurais rester désœuvré, et il m'est impossible de rien faire. Je n'ai nulle imagination, nulle sensibilité pour la nature, et tous les livres me causent du dégoût. Quand

nous manquons à nous-mêmes, tout nous manque. Je te le jure, mille fois je souhaiterais être un journalier, pour avoir le matin quand je m'éveille une perspective, un attrait, une espérance pour le jour suivant. J'envie souvent le sort d'Albert, que je vois enterré dans les actes jusqu'aux oreilles, et je m'imagine que je serais heureux à sa place. Je suis même si frappé de cette idée, que plus d'une fois il m'a pris envie de t'écrire, ainsi qu'au ministre, pour demander cette place à l'ambassade, qui, comme tu l'assures, ne me serait pas refusée. Je crois moi-même que le ministre a depuis longtemps de l'amitié pour moi : il y a longtemps qu'il m'a dit que je devrais m'employer, et il est

des instants où je le ferais avec plaisir; mais ensuite, quand j'y réfléchis, et que je viens à me rappeler la fable du cheval qui, impatient de sa liberté, se laisse seller, brider et surmener.... je ne sais ce que je dois faire. — Eh mon ami! ne serait-ce pas en moi ce mouvement intérieur qui me porte à changer de situation, une impatience insupportable qui me poursuivra partout?

LETTRE XXXIV.

le 28 août.

J'AVOUE que si quelque chose pouvait guérir ma maladie, ces gens-ci le feraient. C'est aujourd'hui le jour de ma naissance, et j'ai reçu de grand matin un petit paquet de la part d'Albert. La première chose qui a frappé mes yeux à l'ouverture, ç'a été un des nœuds couleur de rose que portait Lolotte lorsque je fis sa connaissance, et que je lui avais depuis demandé plusieurs fois. Il y avait deux petits livres in-12; le petit Homère de l'édition de Wetstein, que j'avais tant de fois souhaité, pour n'être pas chargé

de celui d'Ernesti quand je vais à la promenade. Tu vois ! c'est ainsi qu'ils vont au devant de mes souhaits, et qu'ils cherchent à me témoigner ces petites complaisances de l'amitié, mille fois plus précieuses que ces présents magnifiques, par lesquels la vanité de celui qui les fait nous humilie. Je baise mille fois ce nœud ; et à chaque trait de respiration, j'avale le souvenir de cette béatitude dont m'ont comblé ce peu de jours, ces jours fortunés, ces jours qui ne peuvent revenir. Guillaume, c'est une verité, et je n'en murmure point : les fleurs de la vie ne sont que de vaines apparitions : combien se passent sans laisser après elles la moindre trace ! combien peu produisent des fruits !

et combien peu de ces fruits parviennent à la maturité ! Et cependant il en est encore assez, et.... O mon frère ! pouvons-nous négliger des fruits mûrs, les dédaigner, n'en pas jouir, les laisser se flétrir et se corrompre ?

Adieu. L'été est magnifique : je me perche quelquefois sur les arbres fruitiers dans le jardin de Lolotte, le cueilloir à la main ; j'abats les poires les plus hautes ; elle se tient dessous, et les reçoit à mesure que je les lui descends.

LETTRE XXXV.

le 30 août.

MALHEUREUX ! n'es-tu pas un fou ? ne te trompes-tu pas toi-même ? Où te conduira cette passion fougueuse et sans fin ? Je n'adresse plus de prières qu'à elle ; aucune forme ne frappe plus mon imagination que la sienne ; et tout ce qui m'environne dans le monde, je ne le vois plus qu'en liaison avec elle. Et cela me procure quelques heures de bonheur. Jusqu'à l'instant où il faut que je m'arrache de sa présence, ah Guillaume ! où m'emporte souvent mon cœur ! Lorsque je suis resté assis, deux, trois heures au-

près d'elle à repaître mes yeux et mes oreilles de ses graces, de son maintien, et de l'expression céleste de ses paroles; que mes sens se tendent insensiblement, que ma vue s'obscurcit, que je n'entends plus qu'à peine, que ma gorge se serre comme si j'étais saisi par quelque assassin; alors mon cœur bat d'une étrange manière pour donner de l'air à mes sens suffoqués, et ne fait qu'en augmenter le désordre. Guillaume, bien souvent je ne sais plus si je suis au monde; et à moins que je ne me trouve accablé tout-à-fait, et que Lolotte ne m'accorde la triste consolation de soulager mon cœur oppressé en arrosant sa main de mes larmes, il faut que je sorte! il faut que je

m'éloigne ! et je cours comme un vagabond dans les champs. Alors c'est un plaisir pour moi de gravir une montagne escarpée, de m'ouvrir un chemin à travers une forêt impénétrable, à travers les haies qui me blessent, à travers les épines qui me déchirent. Alors je me trouve un peu mieux, un peu ! et lorsque, succombant à la lassitude et à la soif, je reste en chemin, quelquefois dans la nuit profonde, lorsque la pleine lune brille sur ma tête, qu'au milieu d'une forêt solitaire je me perche sur un arbre tortueux, pour procurer au moins quelque soulagement à la plante de mes pieds écorchés, et que dans un repos inquiet je sommeille à la lueur du crépuscule..... O Guillaume !

la demeure solitaire d'une cellule, un vêtement de bure et un cilice, sont des consolations auxquelles mon ame aspire. Adieu. Je ne vois à toutes ces misères d'autre fin que le tombeau.

LETTRE XXXVI.

le 3 septembre.

Il faut que je parte. Je te remercie, Guillaume, d'avoir fixé mes incertitudes. Voilà déja quinze jours que je médite le projet de la quitter. Il le faut. Elle est encore une fois à la ville chez son amie. Et Albert! ..... Et ..... Il faut que je parte.

LETTRE XXXVII.

le 18 septembre.

QUELLE nuit! Guillaume, à présent je puis tout surmonter. Je ne la verrai plus. Eh! que ne puis-je voler à ton cou, mon bon ami, et t'exprimer avec transport, et en versant un torrent de larmes, tous les sentimens dont mon cœur est assailli! Je suis assis ici la bouche ouverte pour saisir l'air; je cherche à me tranquilliser; j'attends le jour, et les chevaux doivent être prêts au lever du soleil.

Hélas! elle dort d'un sommeil tranquille, et ne pense pas qu'elle ne me verra jamais. Je m'en suis ar-

raché; et pendant un entretien de deux heures, j'ai eu assez de forces pour n'avoir point trahi mon projet. Eh dieu! quel entretien!

Albert m'avait promis de se trouver au jardin avec Lolotte, aussitôt après le souper. J'étais debout sur la terrasse au milieu des hauts marronniers, et je regardais le soleil, que je voyais pour la dernière fois se coucher au-delà de la riante vallée et du fleuve qui coulait tranquillement. Je m'y étais si souvent trouvé avec elle! nous avions tant de fois contemplé ensemble ce magnifique spectacle! et.... j'allais et venais dans cette allée que j'aimais tant! Un attrait sympathique et secret m'y avait si souvent retenu, avant même que je connusse Lo-

lotte ! Et quel plaisir, lorsqu'au commencement de notre liaison, nous nous découvrîmes réciproquement notre inclination pour ce réduit, qui est vraiment une des productions de l'art la plus enchantée que j'ai jamais vue !

Vous découvrez d'abord à travers les maronniers la vaste perspective.... Ah ! je m'en souviens; je t'en ai, je pense, déja beaucoup écrit, comme des hêtres élevés forment une allée qui s'obscurcit insensiblement à mesure qu'on approche d'un bosquet où elle aboutit, jusqu'à ce que le tout se termine à une petite enceinte, où l'on éprouve tout le sentiment de la solitude. Je sens encore l'espèce de saisissement que j'éprouvai, lorsque, le soleil

étant au plus haut de son cours, j'y entrai pour la première fois. J'eus un pressentiment vague et confus de la félicité et de la douleur dont ce lieu devait être pour moi le théâtre.

Il y avait une demi-heure que je m'entretenais de ces douces et cruelles pensées des adieux, du revoir, lorsque je les entendis monter sur la terrasse. Je courus au devant d'eux; je lui pris la main avec un saisissement, et je la lui baisai. Nous étions en haut, lorsque la lune parut derrière les buissons qui couvrent les collines. Nous parlions de diverses choses, et nous approchions insensiblement du cabinet obscur. Lolotte y entra, et s'assit. Albert se plaça auprès d'elle, et moi aussi;

mais mon inquiétude ne me permit pas de rester long temps en place. Je me levai; j'allai devant elle, fis quelques tours, et me rassis: j'étais dans un état violent. Elle nous fit remarquer le bel effet de la lune, qui au bout des hêtres éclairait toute la terrasse : coup-d'œil superbe, et d'autant plus frappant, que nous étions environnés d'une obscurité profonde. Nous gardâmes quelque temps le silence; elle le rompit par ces mots: « Jamais, non « jamais je ne me promène au clair « de la lune, que je ne me rappelle « mes parents qui sont décédés, que « je ne sois frappée du sentiment « de la mort, et de l'avenir. Nous « serons... » continua-t-elle d'une voix qui exprimait la plus vive sen-

sation : « mais, Werther, nous re-
« trouverons-nous ? nous reconnaî-
« trons-nous ? Qu'en pensez-vous ?
« que dites-vous ? » — Lolotte, lui dis-je en lui tendant la main, et sentant mes larmes prêtes à couler, « nous nous reverrons ! En cette vie « et en l'autre, nous nous rever-
« rons !.... » Je ne pus en dire davantage.... Guillaume, fallait-il qu'elle me fit une semblable question, dans le temps que j'avais le cœur plein de l'idée de cette séparation cruelle ?

« Ces chers amis que nous avons « perdus, continua-t-elle, savent-
« ils quelque chose de nous ? ont-ils « le sentiment du plaisir que nous « éprouvons, quand, pénétrés d'a-
« mour pour eux, nous nous rappe-

« lons leur mémoire? Hélas ! l'image
« de ma mère est toujours présente
« à mes yeux. Lorsque le soir je suis
« assise tranquillement au milieu de
« ses enfants, au milieu de mes en-
« fants, et qu'ils sont assemblés au-
« tour de moi comme ils l'étaient
« autour d'elle; lorsque je lève vers
« le ciel mes yeux mouillés des lar-
« mes du desir, et que je souhaite-
« rais qu'elle pût de là regarder un
« instant comme je lui tiens la pa-
« role que je lui donnai à sa dernière
« heure, d'être la mère de ses en-
« fants; je m'écrie cent et cent fois:
« Pardonne, chère mère, si je ne
« suis pas pour eux ce que tu fus toi-
« même. Hélas ! je fais tout ce que
« je puis : ils sont vêtus, nourris;
« et, ce qui est au dessus de tout

« cela, ils sont choyés, chéris. Ame « chère et bienheureuse, que ne « peux-tu voir notre union ! Tu ren- « drais les plus vives actions de gra- « ces à Dieu, à qui tu demandas, en « versant les larmes les plus amères, « le bien-être de tes enfants. » Elle dit cela, ô Guillaume ! Qui peut répéter ce qu'elle dit ? Comment des caractères froids et inanimés pourraient-ils rendre ces traits célestes, ces fleurs de l'esprit ? Albert l'interrompit avec douceur : « Cela vous « affecte trop, chère Lolotte ; je « vois que votre ame est fort attachée à ces idées : mais je vous « prie .... O Albert ! interrompit- « elle, je sais que tu n'as pas ou- « blié ces soirées où nous étions assis « ensemble autour de la petite table

« ronde, lorsque le papa était en « campagne, et que nous avions en- « voyé les enfants se coucher. Tu « avais souvent un bon livre, mais « rarement t'arrivait-il de nous en « lire quelque chose: l'entretien de « cette belle ame n'était-il pas pré- « férable à tout? Quelle femme ! « belle, douce, vive, et toujours oc- « cupée ! Dieu sait les larmes que je « versais souvent dans mon lit en « m'humiliant devant lui et le priant « de me rendre semblable à elle. »

« Lolotte ! » m'écriai-je en me jetant à ses pieds, et lui prenant la main que je baignai de mes larmes, « Lolotte, la bénédiction du « ciel repose sur toi, ainsi que l'es- « prit de ta mère. — Si vous l'aviez « connue ! » me dit-elle en me ser-

rant la main. « Elle était digne d'être « connue de vous. » Je crus que j'allais m'anéantir; jamais mot plus grand, plus glorieux n'a été prononcé sur mon compte. Elle poursuivit : « Et cette femme a vu la « mort l'enlever à la fleur de son « âge, lorsque le dernier de ses fils « n'avait pas encore six mois. Sa « maladie ne fut pas longue : elle « était calme, résignée; ses enfants « seuls lui faisaient de la peine, et « sur tout le petit. Dans ses der- « niers moments, elle me dit : « Amène-les-moi. Je les conduisis « dans sa chambre. Les plus jeunes « ne connaissaient pas encore la « perte qu'ils allaient faire; les au- « tres étaient privés de tout senti- « ment. Je les vois encore autour

« de son lit : comme elle leva les « mains et pria sur eux ! comme elle « les baisa les uns après les autres, « les renvoya, et me dit, Sois leur « mère ! Je le lui promis. Tu me « promets beaucoup, ma fille, me « dit-elle : le cœur d'une mère ! l'œil « d'une mère ! Tu en sens toute l'ex- « cellence ; et les larmes de la re- « connaissance que je t'ai vu verser « tant de fois, m'en assurent. Aie « l'un et l'autre pour tes frères et « sœurs, et pour ton père la foi et « l'obéissance d'une épouse. Tu se- « ras sa consolation. Elle le deman- « da ; il était sorti, pour nous cacher « la douleur insupportable qu'il sen- « tait : le pauvre homme était dé- « chiré !

« Albert, tu étais dans la cham-

« bre ! Elle entendit quelqu'un mar-
« cher ; elle demanda qui c'était, et
« te fit approcher. Comme elle nous
« fixa l'un et l'autre, dans la conso-
« lante pensée que nous serions heu-
« reux, heureux ensemble ! » Albert se jeta à son cou, et l'embrassa en s'écriant : « Nous le sommes ! nous le « serons ! » Le phlegmatique Albert était tout hors de lui, et je ne me connaissais plus.

« Werther, reprit-elle, cette « femme n'est plus. Dieu ! quand je « pense comme on se laisse enlever « ce qu'on a de plus cher dans la « vie ! Et personne ne le sent aussi « vivement que les enfants, qui, « longtemps encore après, se plai-
« gnaient *que les hommes noirs* « *avaient emporté maman.* »

Elle se leva. Je me sentais ému, troublé; je restais assis, et je tenais sa main. « Il faut rentrer, « dit-elle, il est temps. » Elle voulait retirer sa main; je la retins avec plus de force. « Nous nous « reverrons! m'écriai-je, nous nous « trouverons ! sous quelque forme « que ce puisse être, nous nous re- « connaîtrons! ... Je vous laisse, « continuai-je, je vous laisse vo- « lontiers; mais si je croyais que ce « fût pour toujours, je ne pourrais « supporter cette idée. Adieu, Lo- « lotte; adieu, Albert. Nous nous « reverrons. » — Demain, je pense, dit-elle en plaisantant. Je sentis ce demain! Hélas! elle ne savait pas, lorsqu'elle retirait sa main de la mienne..... Ils descendirent

l'allée ; je me levai, les suivis de l'œil au clair de la lune, me jetai à terre, et achevai de laisser couler mes larmes. Je me relevai, je courus sur la terrasse ; je regardais en bas, et je vis encore vers la porte du jardin sa robe blanche briller dans l'ombre des hauts tilleuls ; j'étendis les bras, et elle disparut.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ERTHER,

VVERTHER,

PARTIE II.

l'allée ; je me levai, les suivi

WERTHER,

TRADUCTION DE L'ALLEMAND

DE GOETE

PAR C. AUBRY.

Nouvelle Edition, revue et corrigée par le Traducteur.

Avec Figures en taille-douce.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVII.

1797

WERTHER.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXXVIII.

le 20 octobre.

Nous arrivâmes hier : l'ambassadeur est indisposé, ensorte qu'il s'arrêtera ici quelques jours : s'il était seulement plus liant, tout irait bien. Je le vois, je le vois, le sort m'a préparé de rudes épreuves ! Mais, courage ! Un esprit facile supporte tout. Je ris de voir ce mot venir au bout de ma plume. Hélas ! un peu plus de légéreté dans mon sang me rendrait l'homme

le plus heureux de la terre. Quoi! là où d'autres, avec très peu de force et de savoir, se pavanent devant moi pleins d'une douce complaisance pour eux-mêmes, je desespère de mes forces et de mes talents! Dieu, de qui je tiens tous ces dons, que n'en as-tu retenu une partie, pour me donner en place la confiance et le contentement de moi-même!

Patience, patience, cela ira mieux; car je te le dis, mon ami, tu as raison: depuis que je suis tous les jours poussé dans la foule, et que je vois ce que sont les autres et de quelle manière ils se conduisent, je suis plus content de moi-même. Certes, puisque nous sommes ainsi faits, que nous comparons tout

à nous-mêmes et nous-mêmes à tout, il suit de là que le bonheur ou la misère gît dans les objets auxquels nous nous lions ; et dès lors il n'y a rien de plus dangereux que la solitude. Notre imagination portée de sa nature à s'exalter, et nourrie des images fantastiques de la poésie, crée un ordre de choses où nous occupons le degré le plus bas : tout ce qui est hors de nous, nous semble magnifique ; tout autre nous paraît plus parfait que nous-mêmes. Et cela est tout naturel : nous sentons si souvent qu'il nous manque tant de choses ! Et ce qui nous manque, souvent un autre semble le posséder ! Nous lui donnons alors tout ce que nous avons nous-mêmes, et par dessus tout

cela, un certain stoïcisme idéal. Ainsi cet heureux est parfaitement accompli, il est notre propre ouvrage. Au contraire, lorsque avec toute notre faiblesse et notre assiduité nous continuons notre travail sans nous distraire, nous remarquons souvent que nous allons plus loin en louvoyant, que d'autres en faisant force de voiles et de rames. Et.... c'est pourtant avoir un vrai sentiment de soi-même, que de marcher l'égal des autres, ou même de les devancer.

LETTRE XXXIX.

le 10 novembre.

Je commence à me trouver assez bien ici à certains égards; le meilleur, c'est que l'ouvrage ne manque pas, et que ce grand nombre de personnes et de nouveaux visages de toute espèce, offre à mon ame un spectacle bigarré. J'ai fait la connaissance du comte de C..... pour qui je sens mon respect s'accroître de jour en jour. C'est un homme d'un rare génie, et qui n'est pas froid, puisqu'il embrasse un grand nombre d'objets d'un coup d'œil. Son commerce me fait voir combien il est sensible aux charmes de l'a-

mitié et de l'amour. Il prit intérêt à moi, lorsque m'acquittant d'une commission dont j'étais chargé auprès de lui, il remarqua, dès les premiers mots, que nous nous entendions, et qu'il pouvait parler avec moi comme il n'aurait pas fait avec tout le monde. Aussi je ne puis assez me louer de la manière ouverte dont il en use avec moi. Il n'est point de joie plus vraie, plus sensible dans le monde, que de voir une grande ame s'ouvrir à vous.

LETTRE XL.

le 24 décembre.

L'AMBASSADEUR me chagrine beaucoup ; je l'avais prévu. C'est le sot le plus pointilleux qu'on puisse voir. Pas à pas, et minutieux comme une tante ; c'est un homme qui n'est jamais content de lui-même, et que par conséquent personne ne saurait satisfaire. Je travaille assez couramment, et ne retouche pas volontiers ce qui est une fois écrit. Aussi il sera homme à me remettre un mémoire, et à me dire : « Il est « bien, mais revoyez-le ; on trouve « toujours un meilleur mot, une « particule plus propre. » Alors je

me donnerais de bon cœur au diable. Pas un *et*, pas la moindre conjonction ne peut être omise, et il est ennemi déclaré de toute inversion qui m'échappe quelquefois. Si une période ne ronfle pas, et n'est pas cadencée selon l'usage, il n'y entend rien. C'est un martyre que d'avoir affaire à un homme comme celui-là.

La confiance du comte de C.... est la seule chose qui me dédommage. Il n'y a pas longtemps qu'il me dit franchement combien il était mécontent de la lenteur et de la scrupuleuse circonspection de mon ambassadeur. Ces gens-là sont insupportables à eux-mêmes et aux autres. « Et cependant, dit-il, il « faut prendre son parti, comme « un voyageur qui est obligé de

« passer une montagne. Sans doute « si la montagne n'était pas là, le « chemin serait bien plus facile et « plus court ; mais elle y est, et il « faut passer. »

Mon vieux s'aperçoit bien de la préférence que le comte me donne sur lui, ce qui l'aigrit encore ; il saisit toutes les occasions de parler mal du comte devant moi. Je prends son parti, comme de raison, et les choses n'en vont que plus mal. Hier il me mit tout-à-fait hors des gonds, car il tirait en même temps sur moi. « Le comte, dit-il, connaît assez « bien les affaires du monde, il a « de la facilité pour le travail, il « écrit fort bien ; mais quant à la « profonde érudition, il lui manque « ce qui manque à tous les littéra-

« teurs. » Je l'aurais de bon cœur battu, car il n'y a pas autre chose à dire à ces gens-là; mais cela n'étant pas possible, je lui répondis avec assez de vivacité, que le comte était un homme qui méritait d'être considéré, tant du côté de son caractère, que de ses connaissances. « Je ne sache personne, dis-je, qui « ait mieux réussi que lui à étendre « la sphère de son esprit, à l'appli- « quer à un nombre infini d'objets, « et à conserver en même temps « toute l'activité requise pour la « vie commune. « Tout cela n'était pour lui que châteaux en Espagne. Je lui tirai ma révérence, pour ne pas m'aigrir davantage.

Et c'est à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez fourré

là, à vous qui m'avez tant prôné l'activité. Activité ! Je veux, si celui qui plante des pommes de terre et va vendre son grain à la ville ne fait pas plus que moi, je veux me harasser encore pendant dix ans sur cette galère où je suis enchaîné !

Et cette brillante misère, cet ennui qui règne parmi ce peuple maussade qui se voit ici ! Cette manie des rangs, qui fait qu'ils se surveillent et s'épient les uns les autres, pour tâcher de se devancer d'un pas ; passions malheureuses et pitoyables, qui ne sont pas même masquées !... Par exemple, il y a ici une femme qui entretient tout le monde de sa noblesse et de sa terre ; ensorte qu'il n'est pas un étranger qui ne doive dire en lui-

même : « Voilà une sotte qui se fi-
« gure des merveilles de son peu
« de noblesse et de la renommée de
« son pays.... » Mais ce n'est pas là le pire ; cette même femme n'est que la fille d'un secrétaire du bailliage des environs. Vois-tu, je ne puis concevoir le genre humain, qui est assez dépourvu de bon sens pour se prostituer aussi platement.

Je remarque chaque jour de plus en plus, combien l'on est sot de se mesurer sur les autres ; et parce que j'ai tant à faire avec moi-même, et parce que mon cœur, mon imagination sont si orageux.... Hélas ! je laisse bien volontiers chacun aller son chemin, s'il voulait me laisser aller de même.

Ce qui me vexe le plus, ce sont

ces gradations désagréables parmi les bourgeois. Je sais aussi bien qu'un autre combien la distinction des états est nécessaire, combien d'avantages elle me procure à moi-même ; mais je ne voudrais pas qu'elle me barrât le chemin qui me peut mener à quelque plaisir, et me faire jouir d'une lueur de félicité. J'ai fait dernièrement connaissance, à la promenade, avec une demoiselle de B.... aimable créature, qui, au milieu des airs empesés des gens avec qui elle vit, a conservé beaucoup de naturel. Nous nous plûmes dans notre conversation ; et lorsque nous nous séparâmes, je lui demandai la permission de la voir chez elle. Elle me l'accorda avec tant de franchise,

que je pouvais à peine attendre l'heure convenable pour l'aller voir. Elle n'est point d'ici, et elle demeure chez une tante. La physionomie de la vieille ne me plut point. Je lui marquai de grands égards : je lui adressai presque toujours la parole; et en moins d'une demi-heure j'eus deviné ce que la nièce m'a depuis avoué: que sa chère tante, à son âge considérée soit du côté de l'aisance ou de l'esprit, n'a d'autre soutien que le rang de ses ancêtres, d'autre rempart que l'état dans lequel elle s'est retranchée, ni d'autre récréation que de morguer de son premier étage les bourgeois. Elle doit avoir été belle dans sa jeunesse. Elle a passé sa vie à des bagatelles, a fait d'abord le tourment

de plusieurs jeunes gens par ses caprices ; et dans un âge plus mûr, elle a courbé humblement la tête sous le joug d'un vieux officier, qui à ce prix, et au moyen d'un revenu honnête, passa avec elle le siècle d'airain, et mourut : maintenant elle se voit seule au siècle de fer, et ne serait pas même regardée, si sa nièce n'était pas aussi aimable qu'elle l'est.

LETTRE XLI.

le 8 janvier 1771.

QUELS hommes que ceux dont l'ame toute entière repose sur le cérémonial, qui passent toute l'année à imaginer, à controuver les moyens de pouvoir se glisser à table à une place plus haute d'un siége ! Ce n'est pas qu'ils manquent d'ailleurs d'occupations ; tout au contraire, l'ouvrage se multiplie, parce que ces petites mortifications les empêchent de terminer les affaires d'importance. C'est ce qui arriva la semaine dernière à la promenade des traîneaux ; toute la fête fut troublée.

Les insensés ! qui ne voient pas que la place ne fait proprement rien, et que celui qui occupe la première, joue si rarement le premier rôle ! Combien de rois qui sont conduits par leurs ministres, et combien de ministres qui sont guidés par leurs secrétaires ! Et qui donc est le premier ? C'est celui-là, je pense, qui a plus de lumières que les autres, et assez de pouvoir ou d'adresse pour faire servir leurs forces et leurs passions à l'exécution de ses plans.

LETTRE XLII.

le 20 janvier.

Il faut que je vous écrive, ma chère Lolotte, ici, dans la chambre d'une auberge rustique, où je me suis réfugié contre un orage terrible. Tant que j'ai été dans ce triste repaire de D.... au milieu de gens étrangers, oui très-étrangers à mon cœur, je n'ai trouvé aucun instant, aucun, où ce cœur m'ait ordonné de vous écrire. Mais à peine dans cette cabane, dans cette étroite solitude, où la neige et la grêle se déchaînent contre ma petite fenêtre, vous avez été ma première pensée. Dès que j'y suis

entré, l'idée de votre personne, ô Lolotte ! cette idée si sainte, si vive, s'est d'abord présentée à moi. Grand Dieu ! voilà le premier retour d'un heureux moment !

Si vous me voyiez, ma chère, au milieu du torrent des distractions ! comme tous mes sens deviennent arides ! pas un instant de l'abondance du cœur, pas une heure à donner à ces larmes si délicieuses. Rien ! rien ! Je me tiens debout comme devant une curiosité ; je vois de petits hommes et de petits chevaux passer et repasser devant moi ; et souvent je me demande si ce n'est point une illusion d'optique. Je joue avec les autres, ou plutôt on me fait jouer comme une marionnette : souvent

je prends mon voisin par sa main de bois, et je recule d'horreur.

Je n'ai trouvé ici qu'une seule créature féminine, mademoiselle de B..... Elle vous ressemble, chère Lolotte, si l'on peut vous resembler. « Oh ! dites-vous, il se « mêle de faire des compliments. » Cela n'est pas tout-à-fait faux. Depuis quelque temps je suis fort gentil, parce que je ne puis pas encore être autre chose ; j'ai beaucoup d'esprit, et les femmes disent que personne ne saurait louer plus joliment que moi. (Ni mentir, ajoutez-vous ; car l'un ne va pas sans l'autre.) Je voulais vous parler de mademoiselle de B.... Elle a beaucoup d'ame, et cette ame perce toute entière à travers ses

yeux bleux. Son état lui est à charge, parce qu'il ne contente aucun des desirs de son cœur. Elle aspire à se voir hors du tumulte ; et nous passons quelquefois des heures entières à nous figurer un bonheur sans mélange dans des scènes champêtres. Vous n'y êtes point oubliée. Ah ! combien de fois n'est-elle pas obligée de vous rendre hommage ! Que dis-je, obligée ! elle le fait volontiers ; elle a tant de plaisir à entendre parler de vous ! Elle vous aime.

Oh ! que ne suis-je assis à vos pieds dans cette chambre si agréable, tandis que nos petits amis tourneraient autour de moi ! Quand vous trouveriez qu'ils feraient trop de bruit, je les rassemblerais tran-

quilles auprès de moi en leur contant quelque effrayant conte de ma mère-l'oie. Le soleil se couche majestueusement, et quitte cette contrée toute brillante de neige. La tempête s'est appaisée. Et moi... il faut que je rentre dans ma cage. Adieu! Albert est-il auprès de vous? et comment? Dieu me pardonne cette question!

LETTRE XLIII.

le 17 février.

JE crains bien que l'ambassadeur et moi nous ne soyons pas longtemps d'intelligence. Cet homme est absolument insupportable: sa manière de travailler et de conduire les affai-

res est si ridicule, que je ne puis m'empêcher de le contrarier, et de faire souvent à ma tête et à ma manière, des choses que naturellement il ne trouve jamais bien. Il s'en est plaint dernièrement à la cour, et le ministre m'a fait une réprimande : douce à la vérité, mais enfin c'était une réprimande ; et j'étais sur le point de demander mon congé, lorsque j'ai reçu une lettre particulière de lui, une lettre devant laquelle je me suis mis à genou, pour adorer le sentiment élevé, noble et sage avec lequel il rectifie ma sensibilité excessive ; et tout en louant mes idées outrées de l'activité, de l'influence sur les autres, de la pénétration dans les affaires, comme dérivant d'un courage qui convient à un jeune

homme, il tâche pourtant, non de les détruire tout-à-fait, mais de les modérer, et de les diriger vers le point où elles peuvent avoir leur vrai jeu et opérer leurs effets. Aussi me voilà encouragé pour huit jours, et réconcilié avec moi-même. Le repos de l'ame est une superbe chose, mon ami : et la joie même, si cette chose n'était pas aussi fragile, qu'elle est belle et précieuse !

LETTRE XLIV.

le 20 février.

QUE Dieu vous bénisse, mes chers amis, et vous donne tous les bons jours qu'il m'enlève !

Je te remercie, Albert, de m'avoir trompé. J'attendais l'avis qui devait m'apprendre le jour de votre mariage; et je m'étais promis de détacher, ce même jour, avec solennité, le portrait de Lolotte de la muraille, et de l'enterrer parmi d'autres papiers. Vous voilà unis, et son portrait est encore ici ! Il y restera ! Et pourquoi non ? Je sais que je suis aussi chez vous. Je suis, sans te faire de tort, dans le cœur

de Lolotte. J'y tiens, oui, j'y tiens la seconde place après toi; et je veux, je dois la conserver. Oh! je serais furieux, si elle pouvait oublier!.... Albert, l'enfer n'a rien de plus affreux que cette idée. Albert, adieu. Adieu, ange du ciel; adieu, Lolotte.

LETTRE XLV.

le 15 mars.

J'AI éprouvé une mortification qui me chassera d'ici; je grince les dents. Diable! c'est une chose faite; et c'est encore à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez aiguillonné, instigué, tourmenté

pour me faire entrer dans un poste qui ne cadrait pas à ma façon de penser. J'y suis, vous en êtes venus à bout. Et afin que tu ne dises pas encore que mes idées outrées gâtent tout, je vais, mon cher, t'exposer le fait avec toute la précision et la netteté d'un chroniqueur.

Le comte de C.... m'aime, me distingue, on le sait; je te l'ai dit cent fois. Je restai à dîner chez lui hier, jour où une société de personnes de qualité des deux sexes s'assemble le soir chez lui : société à laquelle je n'ai jamais pensé ; et d'ailleurs il ne m'était jamais venu dans l'esprit que nous autres subalternes nous ne sommes pas là à notre place. Bon. Je dîne chez le comte, et après le dîner, nous allons et venons dans

la grand'salle. Je cause avec lui et le colonel B.... qui survient; et insensiblement l'heure de l'assemblée arrive. Dieu sait si je pense à rien ! Alors, entre très-gracieuse dame de S.... avec M. son mari, et leur oison de fille avec sa gorge plate, et son corps effilé et tiré en cordeau. Ils me font en passant la petite grimace usitée des grands seigneurs. Comme je déteste cordialement cette race, je voulais tirer ma révérence, et j'attendais seulement que le comte fût délivré de leur babil maussade, lorsque mademoiselle B.... entra aussi; et comme je sens toujours mon cœur s'épanouir un peu quand je la vois, je demeurai, me plaçai derrière sa chaise, et ne m'aperçus qu'au bout de quelque

temps, qu'elle me parlait d'un air moins ouvert que de coutume, et avec une sorte de contrainte. J'en fus surpris. « Est-elle aussi comme « tout ce monde-là, dis-je en moi-« même? Que le diable l'emporte! » J'étais piqué; je voulais me retirer; et cependant je restai, curieux de m'en éclaircir davantage. Cependant la société se remplit. Le baron F.... couvert de toute la garde-robe du temps du couronnement de François I, le conseiller R..... qualifié ici de monseigneur de R... avec sa femme qui est sourde, etc. sans oublier le ridicule J.... sur l'habillement de qui l'on voyait les restes de l'ancienne mode gothique contraster avec la plus nouvelle: tout cela vient, et je jase avec quel-

ques personnes de ma connaissance, que je trouve fort laconiques. Je pensais.... et je ne faisais attention qu'à B.... Je ne m'apercevais pas que les femmes se parlaient à l'oreille au bout de la salle ; que cela circulait parmi les hommes ; que M. de F.... parlait avec le comte (mademoiselle B.... m'a dit tout cela depuis) jusqu'à ce qu'enfin le comte vint à moi, et me conduisit vers une fenêtre. « Vous connaissez, me dit-« il, nos usages singuliers. Je re-« marque que la compagnie est cho-« quée de vous voir ici : je ne vou-« drais pas pour tout.... — Monsei-« gneur, lui dis-je en l'interrom-« pant, je vous demande mille ex-« cuses ; j'aurais dû y songer plus tôt. « J'espère que vous me pardonnerez

« cette inconséquence. J'avais déja « pensé à me retirer. Un mauvais « génie m'a retenu, » ajoutai-je en riant, et en lui faisant ma révérence. Le comte me serra la main avec un sentiment qui disait tout. Je saluai la sublime compagnie, sortis, montai dans un cabriolet, et me rendis à M.... pour y voir, de dessus la montagne, le soleil se coucher, et lire en même temps ce superbe morceau d'Homère où il raconte comme Ulysse fut hébergé par le digne porcher. Tout cela était bien.

Je revins le soir au souper. Il n'y avait encore que quelques personnes qui jouaient aux dés sur le coin de la table : on avait relevé un bout de la nappe. Je vis entrer l'honnête

A.... Il posa son chapeau en me regardant, vint à moi, et me dit tout bas : « Tu as du chagrin ? — Moi ? — « Le comte t'a fait entendre qu'il « fallait que tu sortisses de la com- « pagnie. — Que le diable l'emporte ! « J'étais bien aise de prendre l'air. — « Tu fais bien de prendre la chose « du bon côté ; ce qui me fâche, « c'est qu'elle est déja divulguée. » Ce fut alors que je me sentis piqué. Tous ceux qui venaient se mettre à table, et qui me fixaient, je croyais qu'ils pensaient à mon aventure, ce qui commença à me mettre de mauvaise humeur.

Et lorsque aujourd'hui l'on me plaint partout où je vais, lorsque j'apprends que tous mes rivaux triomphent, et disent qu'on voit

par-là ce qui arrive à ces présomptueux qui s'éblouissent de leurs talents, et qui croient pouvoir se mettre au dessus de toutes considérations, et autres sottises semblables; alors on se donnerait volontiers d'un couteau dans le cœur. Qu'on dise ce qu'on voudra de la modération : je voudrais voir celui qui peut souffrir que des gredins glosent sur son compte, lorsqu'ils ont sur lui quelque prise. Quand leurs propos sont sans fondement, ah ! l'on peut alors ne pas s'en mettre en peine.

LETTRE XLVI.

le 16 mars.

TOUT conspire contre moi. J'ai rencontré aujourd'hui mademoiselle B.... dans l'allée. Je n'ai pu me retenir de lui parler ; et dès que nous nous sommes trouvés un peu éloignés de la compagnie, de lui témoigner combien j'étais sensible à la conduite extraordinaire qu'elle avait tenue l'autre jour avec moi, « O Werther ! m'a-t-elle dit d'un « ton pénétré, avez-vous pu, con- « naissant mon cœur, interpréter « ainsi mon trouble ? Que n'ai-je « pas souffert pour vous, depuis « l'instant que j'entrai dans le sal-

« lon? Je prévis tout: cent fois j'eus « la bouche ouverte pour vous le « dire. Je savais que la de S.... et « la de T.... rompraient plutôt a- « vec leurs maris, que de rester en « compagnie avec vous : je savais « que le comte n'ose pas se brouiller « avec elles ; et puis tout ce train ! « —Comment, mademoiselle » ! lui ai-je dit en cachant ma frayeur ; car ce qu'Adelin m'avait dit avant-hier me courait dans ce moment par toutes les veines comme une eau bouillante. — « Combien cela m'a « déja coûté ! » a dit cette douce créature les larmes aux yeux. Je n'étais plus maître de moi, et j'étais sur le point de me jeter à ses pieds. « Expliquez-vous, » me suis-je écrié. Ses larmes ont coulé le long de ses

joues ; j'étais hors de moi. Elle les a essuyées sans vouloir les cacher. « Ma tante, vous la connaissez, a-« t-elle dit : elle était présente, et « elle a vu, ah ! de quel œil elle a « vu cette scène ! Werther, j'ai es-« suyé hier soir et ce matin un ser-« mon sur ma liaison avec vous ; et « il m'a fallu vous entendre ravaler, « humilier, sans pouvoir, sans oser « vous défendre qu'à demi. »

Chaque mot qu'elle proférait était un coup de poignard pour mon cœur. Elle ne sentait pas quel acte de pitié c'eût été de me taire tout cela. Elle ajoutait de plus tout ce qu'on en dirait encore, et quel triomphe ce serait pour les gens les plus dignes de mépris ; comme on chanterait partout que mon orgueil

et le peu de cas que je faisais des autres, et qu'ils me reprochaient depuis longtemps, étaient enfin punis et abaissés.

Entendre tout cela de sa bouche, Guillaume, prononcé d'une voix si compatissante! J'étais atterré, et j'en ai encore la rage dans le cœur. Je voudrais que quelqu'un s'avisât de m'en parler, pour que je pusse lui passer mon épée au travers du corps! Si je voyais du sang, je serais plus tranquille. Hélas! j'ai déja cent fois saisi un couteau pour faire cesser l'oppression de mon cœur. On parle d'une noble race de chevaux qui, quand ils sont échauffés et surmenés, s'ouvrent eux-mêmes par instinct une veine pour se faciliter la respiration. Je me trouve souvent

dans le même cas ; je voudrais m'ouvrir une veine qui me procurât la liberté éternelle.

LETTRE XLVII.

le 24 mars.

J'AI demandé ma démission à la cour, et j'espère que je l'obtiendrai ; et vous me pardonnerez si je ne vous ai pas préalablement demandé votre permission. Tôt ou tard il fallait que je partisse, et je sais tout ce que vous auriez pu dire pour me persuader de rester : ainsi .... tâche de faire avaler cette pilule à ma mère. Je ne saurais m'aider moi-même ; elle ne doit donc pas murmurer si je ne puis l'aider. Cela doit sans doute

lui faire de la peine. Voir son fils s'arrêter tout-à-coup dans la carrière brillante qui le menait droit aux grades de conseiller d'état et d'ambassadeur, et retourner honteusement sur ses pas ! Faites tout ce que vous voudrez, combinez tous les cas possibles où j'aurais dû rester; il suffit que je m'en vais. Et afin que vous sachiez où, il y a ici le prince.... qui se plaît beaucoup à ma société : dès qu'il a eu entendu parler de mon dessein, il m'a prié de l'accompagner dans ses terres, et d'y passer la belle saison du printemps. J'aurai liberté entière de disposer de moi ; il me l'a promis : et comme nous nous entendons ensemble, jusqu'à certain point, je veux en courir les risques, et partir avec lui.

APOSTILLE.

du 29 avril.

Je te remercie de tes deux lettres. Je n'y ai point fait de réponse parce que j'ai différé d'envoyer celle-ci, jusqu'à ce que j'eusse obtenu mon congé de la cour, dans la crainte que ma mère ne s'adressât au ministre, et ne me contrecarrât dans mon projet. Mais c'est une affaire faite; le congé est arrivé. Il est inutile de vous dire avec quelle répugnance on me l'a donné, et ce que m'a écrit le ministre : vous recommenceriez de nouvelles doléances. Le prince héréditaire m'a donné une gratification de vingt-cinq du-

cats, qu'il a accompagnée d'un mot dont j'ai été touché jusqu'aux larmes. Ainsi il est inutile que ma mère m'envoie l'argent que je lui demandais dans ma dernière.

LETTRE XLVIII.

le 15 mai.

Je pars demain d'ici ; et comme le lieu de ma naissance n'est éloigné de ma route que de six milles, je veux le revoir, m'y rappeler ces anciens jours de bonheur, ces jours qui ne sont qu'une suite continuelle de songes. J'y veux même entrer par cette porte par laquelle ma mère sortir en voiture avec moi, lorsqu'après la mort de mon père elle quitta

ce lieu solitaire, ce séjour tranquille pour se renfermer dans son insupportable ville. Adieu, Guillaume: tu entendras parler de ma caravane.

LETTRE XLIX.

le 16 mai.

J'AI fait mon pélerinage à mon pays natal avec toute la dévotion d'un vrai pélerin, et j'ai été saisi de mille sentimens inattendus. A ce grand tilleul qu'on trouve à une demi-lieue en-deçà de la ville après S.... je fis arrêter, descendis de voiture, et dis au postillon d'aller en avant pour cheminer moi-même à pied, et goûter dans toute la sensibilité de mon cœur, toute la nou-

veauté, toute la vivacité de chaque réminiscence. Je m'arrêtai là, sous ce tilleul, qui, dans mon enfance, avait été le but et le terme de mes promenades. Quelle différence ! Alors dans une heureuse ignorance je m'élançais, par le desir, dans ce monde qui m'était inconnu, où j'espérais trouver pour mon cœur tout l'aliment, toute la jouissance dont je sentais si souvent la privation. Maintenant je revenais de ce monde .... O mon ami ! que d'espérances déçues, que de plans renversés !.... J'avais devant les yeux cette chaîne de montagnes qui si souvent avait été l'objet de mes desirs. Je pouvais alors rester là assis des heures entières; je me transportais au-delà en idée; toute mon ame

se perdait dans ces forêts, dans ces vallées dont l'aspect riant s'offrait à mes yeux dans la vapeur du lointain.... Mais lorsqu'il fallait que je me retirasse à l'heure marquée, avec quelle répugnance ne quittais-je pas ce lieu charmant !

Je m'approchai davantage de la ville, je saluai les jardins et les petites maisons que je reconnaissais. Les nouvelles ne me plurent point, non plus que tous les changements projetés pour les autres. J'arrivai à la porte, et je me retrouvai encore tout entier. Mon ami, je n'entrerai dans aucun détail: quelque charme qu'eût pour moi tout ce que je vis, il ne paraîtrait qu'uniforme dans un récit.

J'avais résolu de prendre mon logement sur la place, justement au-

près de notre ancienne maison. En y allant, je remarquai que l'école où une honnête vieille nous rassemblait dans notre enfance, avait été changée en une boutique. Je me rappelai l'inquiétude, les larmes, la mélancolie et les serrements de cœur que j'avais essuyés dans ce trou. Je ne faisais pas un pas qui ne fût remarquable; un pélerin de la terre sainte trouve moins d'endroits de religieuse mémoire, et son ame n'est peut-être pas aussi remplie de saintes affections.... En un mot, je descendis la rivière jusqu'à une certaine métairie où j'allais aussi fort souvent autrefois, petit endroit où nous autres enfants faisions des ricochets à qui mieux mieux. Je me rappelle si bien comme

je m'arrêtais quelquefois à regarder couler l'eau; avec quelles singulières conjectures j'en suivais le cours; les idées merveilleuses que je me faisais des régions où elle parvenait; comme mon imagination se trouvait bientôt arrêtée, quoique je conçusse bien que cette eau devait aller plus loin, puis plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin je me perdais dans la contemplation d'un éloignement inaccessible à la vue! Vois-tu, mon ami, ce sentiment est celui des superbes anciens. Quand Ulysse parle de la mer immense, de la terre infinie, cela n'est-il pas plus vrai, plus proportionné à l'homme, plus sensible, que quand un écolier se croit aujourd'hui un prodige de science, s'il peut répéter qu'elle est ronde?

Je suis actuellement à la maison de chasse du prince. Encore peut-on vivre avec cet homme-ci; c'est la vérité, la simplicité même. Ce qui me fait de la peine quelquefois, c'est qu'il parle souvent de choses qu'il ne sait que par ouï-dire ou pour les avoir lues, et cela dans le même point de vue qu'on les lui a présentées.

Une chose encore, c'est qu'il fait plus de cas de mon esprit, de mes talents, que de ce cœur dont seul je fais vanité, et qui est seul la source de tout, de toute ma force, de tout mon bonheur et de toute ma misère. Hélas! ce que je sais, chacun peut le savoir.... mon cœur, je l'ai seul.

LETTRE L.

le 25 mai.

J'AVAIS quelque chose en tête, dont je ne voulais vous parler qu'après coup ; mais puisqu'il n'en sera rien, je puis à présent vous le dire. Je voulais aller à la guerre. Ce projet m'a tenu longtemps au cœur. Ç'a été le principal motif qui m'a engagé à suivre ici le prince, qui est général dans les armées de *****. Je lui ai découvert mon dessein dans une promenade : il m'en a détourné; et il y aurait eu à moi plus de passion que de caprice à ne pas me rendre à ses raisons.

LETTRE LI.

le 11 juin.

Dis ce que tu voudras, je ne puis demeurer plus longtemps. Que faire ici ? je m'ennuie. Le prince me regarde comme son égal. Fort bien ! mais je ne suis point dans mon assiette. Et dans le fond, nous n'avons rien de commun ensemble. C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit tout-à-fait ordinaire ; sa conversation ne m'amuse pas plus qu'un livre bien écrit. Je resterai encore une huitaine de jours, puis je recommencerai mes courses vagabondes. Ce que j'ai fait de mieux ici, ça été de dessiner.

Le prince sent; et il sentirait encore davantage, s'il se renfermait moins dans la *terminologie*. Maintes fois je serre les dents de dépit, lorsqu'avec une imagination échauffée je le promène dans les champs de la nature et de l'art, et qu'il croit faire des merveilles s'il peut mal à propos fourrer dans la conversation quelque terme technique.

LETTRE LII.

le 18 juin.

Où je prétends aller? Je te le dirai en confidence. Il faut que je passe encore quinze jours ici. Je me suis dit que je voulais ensuite aller visiter les mines de ***; mais dans le fond il n'en est rien : je ne veux que me rapprocher de Lolotte, et voilà tout. Je ris de mon propre cœur.... et je fais ce qu'il veut.

LETTRE LIII.

Le 29 juillet.

NON! c'est bien! tout est bien! Moi son époux! O Dieu qui m'as donné le jour, si tu m'avais préparé cette félicité, toute ma vie n'eût été qu'une adoration continuelle! Je ne veux point plaider. Pardonne-moi ces larmes, pardonne-moi mes inutiles desirs.... Elle! mon épouse! Si j'avais serré dans mes bras la plus aimable créature qui soit sous le ciel.... Un frisson court par tout mon corps, Guillaume, lorsque Albert embrasse sa taille svelte et élégante.

Et cependant, te le dirai-je? Pour-

quoi non ? Guillaume, elle eût été plus heureuse avec moi qu'avec lui ! Oh ! ce n'est point là l'homme capable de remplir tous les vœux de ce cœur ; un certain défaut de sentiment, un défaut . . . . Prends-le comme tu voudras, son cœur ne sympathise pas.... oh ! .... avec un passage d'un livre charmant, où mon cœur et celui de Lolotte sont d'intelligence. En mille autres occasions, lorsqu'il arrive que le sentiment élève sa voix dans nos cœurs sur l'action d'un tiers, ô Guillaume !.... Il est vrai qu'il l'aime de toute son ame, et un pareil amour que ne mérite-t-il pas ?

Un fâcheux m'a interrompu. Mes larmes sont séchées : je suis dissipé. Adieu, cher ami.

LETTRE LIV.

le 4 août.

Je ne suis pas le seul à plaindre. Tous les hommes sont frustrés de leurs espérances, trompés dans leur attente. J'ai visité ma bonne femme aux tilleuls. Son aîné accourut au devant de moi; un cri de joie qu'il poussa, attira la mère qui me parut fort abattue. Ses premiers mots furent : « Mon bon monsieur ! « hélas ! mon Jean est mort. » C'était le plus jeune de ses garçons. Je gardais le silence. « Mon homme, « dit-elle, est revenu de la Suisse, « et n'a rien rapporté ; et sans quel-

« ques bonnes ames, il aurait été « obligé d'aller mendier. La fièvre « l'avoit pris en chemin. » Je ne pus rien lui dire : je donnai quelque chose au petit : elle me pria d'accepter quelques pommes, je le fis, et quittai ce lieu de triste mémoire.

LETTRE LV.

le 19 août.

En un tour de main tout change avec moi. Quelquefois un rayon de vie vient m'offrir sa faible et consolante lumière, hélas ! pour un seul instant ! Quand je m'égare comme cela dans des songes, je ne puis me défendre de cette pensée : Quoi ! si Albert venait à mourir, tu pour-

rais.... oui, elle pourrait.... Je cours après ce fantôme, jusqu'à ce qu'il me conduit à des abymes sur le bord desquels je m'arrête, et recule en tremblant.

Quand je sors par cette porte sur la route que je fis pour la première fois en voiture, pour conduire Lolotte au bal, quelle différence ! tout, tout a passé. Pas un trait dans la nature, pas un seul battement d'artère qui me rappelle le sentiment que j'éprouvai alors. Il en est de moi comme d'un esprit qui, revenant dans le château qu'il bâtit autrefois lorsqu'il était un prince florissant, qu'il décora de tous les ornements de la magnificence, et qu'il laissa en mourant à un fils plein d'espérance, le trouverait brûlé et démoli.

LETTRE LVI.

le 3 septembre.

QUELQUEFOIS je ne puis comprendre comment un autre peut l'aimer, ose l'aimer, quand je l'aime si uniquement, si parfaitement; quand je ne connais rien, ne possède rien qu'elle.

LETTRE LVII.

le 6 septembre.

J'AI eu bien de la peine à me résoudre à quitter le petit frac bleu que j'avais lorsque je dansai pour la première fois avec Lolotte; mais il était déja tout passé: aussi m'en suis-je fait faire un autre tout pareil au premier, collet et parments; la veste jaune de même, ainsi que le haut-de-chausse.

Cela ne me dédommagera pas tout-à-fait. Je ne sais.... Je crois qu'avec le temps il me deviendra aussi plus cher.

LETTRE LVIII.

le 15 septembre.

On se donnerait au diable, Guillaume, quand on voit les chiens que Dieu souffre sur la terre, et qui n'ont aucune sensibilité pour le peu qu'il y a encore qui vaille quelque chose. Tu connais ces noyers sous lesquels je me suis assis avec Lolotte chez le curé de S***; ces superbes noyers qui remplissaient mon ame du plus sensible plaisir. Quel charme ils donnaient à la cour du presbytère ! Que les rameaux en étaient frais et magnifiques ! Et jusqu'au souvenir des bonnes gens de curés qui les avaient plantés depuis tant d'an-

nées. Le maître d'école nous a dit bien souvent le nom de l'un d'eux, qu'il tenait de son grand-père. Ce doit avoir été un galant homme, et sa mémoire m'était toujours sacrée lorsque j'étais sous ces arbres. Oui, le maître d'école avait hier les larmes aux yeux, lorsque nous parlions ensemble sur ce qu'ils ont été abattus.... Abattus!.... J'enrage; et je crois que j'assassinerais le chien qui a donné le premier coup de hache.... Moi qui serais homme à prendre le deuil, si, ayant comme cela deux arbres dans ma cour, j'en voyais un mourir de vieillesse; faut-il que je sois témoin de cela? Mon cher ami, il y a encore une chose! Qu'est-ce que l'humanité? Tout le village murmure, et j'espère que la

femme du curé verra à son beurre, à ses œufs, et à la confiance, la plaie qu'elle a faite à l'endroit. Car c'est elle, la femme du nouveau curé, (notre vieillard est aussi décédé.) Un squelette toujours malade, et qui a grande raison de ne prendre aucun intérêt au monde, car personne n'en prend à elle. Une sotte qui veut se donner pour savante, qui se mêle d'examiner les canons, qui travaille à la nouvelle réformation morale et critique du christianisme, et à qui les rêveries de Lavater font hausser les épaules; dont la santé est dérangée, et qui n'a en conséquence aucune joie sur la terre. Aussi n'y avait-il qu'une pareille créature qui pût faire abattre mes arbres. Vois-tu, je n'en puis

pas revenir ! Imagine-toi un peu, les feuilles en tombant salissent sa cour, et la rendent humide ; les arbres lui interceptent le jour; et quand les noix sont mûres, les enfants y jettent des pierres pour les abattre ; et cela affecte ses nerfs et la trouble dans ses profondes méditations, lorsqu'elle pèse et compare ensemble Kennikot, Semler et Michaëlis. Lorsque je vis les gens du village, et surtout les anciens si mécontens, je leur dis : « Pourquoi l'avez-vous souffert? » Ils me répondirent : « Quand le maire veut « ici, que faire ? » Mais une chose me fait plaisir, le maire, et le curé qui voulait aussi tirer quelque profit des caprices de sa femme, qui ne lui rendent pas sa soupe plus

grasse, étaient convenus de partager entr'eux, lorsque la chambre des domaines intervint, leur dit, Doucement! et vendit les arbres à l'enchère. Ils sont à bas! Oh! si j'étais prince! je ferais à la femme du curé, au maire et à la chambre.... Prince!.... oui, si j'étais prince, que me feraient les arbres de mon pays?

LETTRE LIX.

le 10 octobre.

QUAND je vois seulement ses yeux noirs, je suis content! Hélas! ce qui me chagrine, c'est qu'Albert ne paraît pas aussi heureux qu'il.... l'espérait... que je....croyais....

Si....—Je ne coupe pas volontiers mes phrases ; mais ici je ne saurais m'exprimer autrement.... et il me semble que je parle assez clair.

LETTRE LX.

le 12 octobre.

OSSIAN a pris le dessus dans mon cœur sur Homère. Quel monde que celui où cet auteur sublime me conduit ! Errer dans les plaines retentissantes de toutes parts du bruit des vents orageux, qui amènent sur des nuages les esprits de ses pères à la faible lueur de la lune ! Entendre de la montagne les débiles gémissements que poussent les esprits du fond de leurs cavernes, et qui se

mêlent au rugissement du torrent ; et les lamentations que la jeune fille, morte dans les angoisses, fait auprès des quatre pierres couvertes de mousse, et à demi-cachées sous l'herbe, monument de la chûte glorieuse de son bien-aimé ! Lorsque je trouve ce barde blanchi par les années, errant, cherchant sur la vaste étendue de la plaine les traces de ses pères, et rencontrant, hélas ! les pierres qui couvrent leurs tombeaux ; lorsqu'il tourne, en gémissant, ses yeux vers l'étoile du soir, qui se cache dans les flots roulants de la mer, et que l'ame de ce héros sent revivre l'idée de ces temps où son rayon propice éclairait les périls des vaillants, et où la lune prêtait sa lumière à leur vaisseau décoré des

palmes de la victoire : lorsque je lis sur son front sa profonde douleur ; que je vois ce héros, le dernier de sa race, chanceler dans le plus triste abattement sur la tombe ; comme la faible présence des ombres de ses pères est pour lui une source où il puise sans cesse la joie la plus douloureuse et la plus ravissante ! comme il fixe la terre froide et l'herbe qui la couvre, et s'écrie : « Le voya-« geur qui m'a connu dans ma beau-« té, viendra, il viendra, et de-« mandera où est le chantre, digne « fils de Fingal ! Son pied foule en « passant ma sépulture, et il me de-« mande en vain sur la terre. » O mon ami ! je serais homme à arracher l'épée de quelque noble guerrier, à délivrer tout d'un coup mon

prince du tourment d'une vie qui n'est qu'une mort lente, et à envoyer mon ame après ce demi-dieu mis en liberté.

LETTRE LXI.

le 19 octobre.

HÉLAS ! ce vide, ce vide affreux que je sens dans mon sein ! je pense souvent....! Si tu pouvais une fois, une seule fois la presser contre ton cœur ! tout ce vide serait rempli.

LETTRE LXII.

le 26 octobre.

OUI, mon ami, je me confirme de plus en plus dans l'idée que c'est peu de chose, bien peu de chose que l'existence d'une créature. Une amie de Lolotte est venue la voir : je suis entré dans la chambre prochaine pour prendre un livre ; et ne pouvant pas lire, j'ai pris la plume. J'ai entendu qu'elles parlaient bas : elles se contaient l'une à l'autre des choses assez indifférentes, des nouvelles de la ville ; comme celle-ci était mariée, celle-là malade, fort malade. « Elle « a une toux sèche, disait l'une, les « joues enfoncées, et il lui prend des

« faiblesses ; je ne donnerais pas un « sou de sa vie. — Monsieur N. N. « n'est pas en meilleur état, » disait Lolotte. — « Il est enflé, » reprenait l'autre. Et mon imagination vive me plaçait d'abord au pied du lit de ces malheureux ; je voyais avec quelle répugnance ils tournaient le dos à la vie, comme ils.... Guillaume, mes petites femmes parlaient de cela comme on parle d'ordinaire de la mort d'un étranger... Quand je regarde autour de moi, que j'examine la chambre, et que je vois partout les hardes de Lolotte, ici ses boucles d'oreilles sur la table, là les écritures d'Albert, et ces meubles avec lesquels je suis à présent aussi familiarisé qu'avec ce cornet, et que je me dis en moi-

même : « Vois ce que tu es à cette « maison ! Tout en tout. Honoré « de tes amis, tu fais souvent leur « joie, et il semble à ton cœur qu'il « ne pourrait exister sans eux ; ce- « pendant .... si tu partais, si tu « t'éloignais de ce cercle, senti- « raient-ils le vide que ta perte cau- « serait dans leur destinée ? Com- « bien de temps ? ..... » Hélas ! l'homme est si périssable, que là même où proprement il a la certitude de son existence, là où il peut laisser la seule impression vraie de sa présence, dans la mémoire, dans l'ame de ses amis, il doit s'effacer et disparaître ; et cela.... sitôt.

LETTRE LXIII.

le 27 octobre.

Je me déchirerais le sein, je me brûlerais la cervelle, quand je vois combien les hommes trouvent peu de ressources les uns dans les autres. Hélas! un autre ne me donnera jamais l'amour, la joie, la chaleur, la volupté que je n'ai pas par moi-même; et avec un cœur comblé de félicité, je ne rendrais pas heureux un mortel froid et privé de toute consolation.

LETTRE LXIV.

le 30 octobre.

Si je n'ai pas été cent fois sur le point de lui sauter au cou! ..... Dieu sait ce qu'il en coûte de voir tant de charmes passer et repasser devant vous, sans que vous osiez y porter la main! Et cependant le penchant naturel de l'humanité nous porte à prendre. Les enfants ne tâchent-ils pas de saisir tout ce qu'ils aperçoivent? Et moi! ....

LETTRE LXV.

le 3 novembre.

DIEU sait combien de fois je me mets au lit avec le desir, que dis-je ? dans l'espérance de ne plus me réveiller ; et le matin j'ouvre les yeux, je revois le soleil, et je suis misérable. Oh ! que ne puis-je être lunatique ! que ne puis-je m'en prendre au temps, à un tiers, à une entreprise manquée ! Alors l'accablant fardeau de mon chagrin ne porterait sur moi qu'à demi. Malheureux que je suis ! je ne sens que trop que toute la faute en est à moi seul. — Non pas la faute ! Il suffit que je porte cachée dans mon sein

la source de toutes mes misères, comme j'y portais autrefois la source de toutes les félicités. Ne suis-je donc plus ce même homme qui nageait jadis dans toute la plénitude du sentiment, qui voyait naître un paradis à chaque pas, et qui possédait un cœur capable d'embrasser dans son amour un monde entier? Et maintenant ce cœur est mort; il n'en naît plus aucun ravissement; mes yeux sont secs; et mes sens, qui ne sont plus réjouis par des larmes rafraîchissantes, sillonnent mon front des rides de la douleur. Je souffre beaucoup, car j'ai perdu tout ce qui seul faisait la joie, le bonheur de ma vie, cette force divine et vivifiante avec laquelle je créais des mondes autour de moi.

Elle est passée.... Lorsque de ma fenêtre je regarde au loin la colline; que je vois comme le soleil perçant le brouillard, la dore de ses rayons et éclaire les tranquilles plaines, tandis que la rivière coule vers moi en serpentant à travers les saules dépouillés de leurs feuilles; lorsque je vois cette nature superbe ne m'offrir qu'une image froide et grossière; que toute mon imagination ne peut plus puiser dans mon cœur une seule goutte de félicité: l'homme tout entier repose devant Dieu comme une source tarie et desséchée. Combien de fois ne me suis-je pas prosterné à terre, pour demander à Dieu des larmes, comme un laboureur demande de la pluie, quand il voit sur sa tête un

ciel d'airain, et que la terre se consume de soif autour de lui!

Mais, hélas! je le sens, Dieu n'accorde point la pluie et le beau temps à nos prières importunes. Et ces temps dont le souvenir me tourmente, pourquoi étaient-ils si fortunés, sinon parce que j'attendais son esprit avec patience, et que la joie qu'il versait sur moi, je la recevais avec un cœur pénétré de la plus vive reconnaissance?

LETTRE LXVI.

le 8 novembre.

Elle m'a reproché mes excès, hélas! d'un ton si doux! mes excès, en ce que d'un verre de vin, je me laisse quelquefois entraîner à boire la bouteille. « Evitez cela, me dit-« elle; pensez à Lolotte! — Penser! « Avez-vous besoin de me l'ordon-« ner? Je pense! je ne pense point! « Vous êtes toujours présente à mon « ame. Aujourd'hui j'étais assis à « l'endroit même où vous descen-« dîtes dernièrement de voiture. » Elle s'est mise à parler d'autre chose, pour m'empêcher de m'en-

foncer trop avant dans cette matière. Je ne suis plus mon maître, cher ami! Elle fait de moi tout ce qu'elle veut.

LETTRE LXVII.

le 15 novembre.

Je te remercie, Guillaume, du tendre intérêt que tu prends à moi, de la bonne intention qui perce dans ton conseil, et je te prie de rester tranquille. Laisse-moi supporter toute la crise : malgré l'abattement où je suis, j'ai encore assez de force pour aller jusqu'au bout. Je respecte la religion, tu le sais; je sens que c'est un bâton pour celui

qui tombe de lassitude, un rafraîchissement pour celui que la soif consume. Seulement.... peut-elle, doit-elle être la même pour tous ? Considère ce vaste univers : tu vois des milliers d'hommes pour qui elle ne l'a pas été, d'autres pour qui elle ne le sera jamais, soit qu'elle leur ait été annoncée, ou non ; faut-il donc qu'elle le soit pour moi ? Le fils de Dieu ne dit-il pas lui-même : Ceux que mon père m'a donnés seront avec moi ! Si donc je ne lui ai pas été donné ; si le père veut me réserver pour lui, comme mon cœur me le dit ! De grace, ne vas pas donner à cela une fausse interprétation, ni trouver un sens ironique dans ces mots innocents ; c'est mon ame toute en-

tière que j'expose devant toi. Autrement j'eusse aimé mieux me taire, n'aimant point à parler en l'air sur tout sujet dont personne n'est mieux instruit qne moi. Et n'est-ce pas le sort de l'homme, de fournir la carrière de ses maux, et de boire sa coupe toute entière? Mais si, lorsque le Dieu du ciel porta le calice à ses lèvres, il le trouva trop amer, pourquoi voudrais-je affecter plus de courage, et feindre de le trouver doux? Et pourquoi aurais-je honte, à l'instant terrible où tout mon être frémit entre l'existence et le néant; où le passé brille comme un éclair sur le sombre abyme de l'avenir; où tout ce qui m'environne s'écroule; où le monde périt avec

moi? N'est-ce pas là la voix de la créature accablée, défaillante, s'abymant sans ressources au milieu des vains efforts qu'elle fait pour exprimer son désespoir? .... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Pourrais-je rougir de cette expression? Pourrais-je redouter ce moment, quand celui dont la main fait rouler les cieux n'a pu l'éviter?

LETTLE LXVIII.

le 21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare le poison qui nous fera périr tous les deux; et j'avale avec la plus parfaite volupté la coupe où elle me présente la mort! Que veut dire cet air de bonté avec lequel elle me regarde souvent? (souvent! non, mais quelquefois); cette indulgence avec laquelle elle reçoit une expression produite par un sentiment dont je ne suis pas le maître; cette compassion à mes souffrances, qui se peint sur son front?

Comme je me retirais hier, elle me tendit la main, et me dit : « Adieu, cher Werther. » Cher Werther ! C'est la première fois qu'elle m'ait donné le nom de cher; et la joie que j'en ressentis a pénétré jusque dans mes os. Je me le répétai cent fois ; et le soir, lorsque je voulus me mettre au lit, en babillant tout seul, je me dis tout-à-coup : « Bonne nuit, cher « Werther. » Et je ne pus m'empêcher de rire de moi-même.

LETTRE LXIX.

le 24 novembre.

Elle sent ce que je souffre. Son regard m'a pénétré aujourd'hui jusqu'au fond du cœur. Je l'ai trouvée seule. Je ne disais rien, et elle me regardait fixement. Je ne voyais plus en elle cette beauté touchante, ces éclairs de génie; tout cela était évanoui à mes yeux. Un regard plus puissant agissait sur moi, regard plein de l'expression du plus tendre intérêt, de la plus douce pitié. Pourquoi n'ai-je pas osé me jeter à ses pieds? Pourquoi n'ai-je pas osé l'embrasser, et lui répondre par

mille baisers? Elle a eu recours à son clavecin, et s'est accompagné des airs harmonieux qu'elle a chantés à demi-voix, mais d'une voix si douce ! Jamais ses lèvres ne m'ont paru si ravissantes : on eût dit qu'elles s'ouvraient pour recevoir les sons mélodieux à mesure qu'ils naissaient de l'instrument, et que sa bouche charmante n'en était que l'écho. Ah ! si je pouvais te dire cela comme je le sentais ! Je n'ai pu y tenir plus longtemps ; je me suis incliné, et j'ai dit avec serment : « Jamais je ne me hasarderai à vous imprimer un baiser, « ô lèvres sur lesquelles planent les « esprits du ciel ! . . . » Et cependant. . . . je veux. . . . Hélas ! c'est comme un mur de séparation qui

s'est élevé devant mon ame..... Cette béatitude.... Et puis quand on est mort, expier ses péchés!.... Péchés?

LETTRE LXX.

le 30 novembre.

Non, jamais, jamais je ne puis revenir à moi : partout où je vais, je rencontre quelque apparition qui me met hors de moi-même. Aujourd'hui! ô destin! ô humanité!

Je vais sur les bords de l'eau à l'heure de midi; je n'avais aucune envie de manger. Tout était désert; un vent d'ouest, froid et humide, soufflait de la montagne, et des

nuages gris et pluvieux couvraient la vallée. J'aperçois de loin un homme vêtu d'un méchant juste-au-corps vert, qui marchait courbé entre les rochers, et paraissait chercher des simples. Je me suis approché de lui ; et le bruit que j'ai fait en arrivant l'ayant engagé à se retourner, j'ai vu une physionomie tout-à-fait intéressante, dont une morne tristesse faisait le principal trait, mais qui pourtant n'annonçait qu'une ame droite et honnête. Ses cheveux étaient relevés en deux boucles avec des épingles, et ceux de derrière formaient une tresse fort épaisse qui lui descendait sur le dos. Comme son accoutrement annonçait un homme du commun, j'ai cru qu'il ne prendrait

pas mal que je fisse attention à ce qu'il faisait, et en conséquence je lui ai demandé ce qu'il cherchait. « Je cherche des fleurs, a-t-« il répondu avec un profond sou-« pir, et je n'en trouve point. — « Aussi n'est-ce pas la saison, » lui ai-je dit en riant. « Il y a tant de « fleurs ! » a-t-il reparti en descendant vers moi. « Il y a dans mon jar-« din des roses et des chèvrefeuilles « de deux espèces. L'une m'a été « donnée par mon père : il poussait « comme de l'ivraie ; voilà déja « deux jours que je les cherche, « sans pouvoir les trouver. Et même « ici dehors il y a toujours des fleurs, « des jaunes, des bleues, des rouges ; « et la centaurée a aussi une jolie « petite fleur. Je n'en puis trouver

« aucune. » J'ai remarqué dans son air quelque chose de hagard ; et prenant un détour, je lui ai demandé ce qu'il voulait faire de ces fleurs ? Un souris singulier et convulsif a contracté les traits de son visage. « Si vous voulez ne point « me trahir, » a-t-il dit en appuyant un doigt sur la bouche, « je vous dirai que j'ai promis un « bouquet à ma belle. — C'est fort « bien. — Ah ! elle a bien d'autres « choses ! Elle est riche. — Et pour- « tant elle fait grand cas de votre « bouquet ? — Oh ! elle a des joyaux « et une couronne. — Comment donc « l'appelez-vous ? — Si les Etats- « généraux voulaient me payer, « je serais un autre homme ! Oui, « il fut un temps où j'étais si con-

« tent ! Aujourd'hui c'en est fait « pour moi, je suis .... » Un regard humide qu'il a lancé vers le ciel, a tout exprimé. « Vous étiez « donc heureux ? — Ah ! je vou- « drais bien l'être encore de même ! « J'étais content, gai et gaillard « comme le poisson dans l'eau. — « Henri ! » a crié une vieille femme qui venait sur le chemin ; « Henri ! « où t'es-tu fourré ? Nous t'avons « cherché partout. Viens dîner. — « Est-ce là votre fils, » lui ai-je demandé en m'approchant d'elle ? « Oui, c'est mon pauvre fils, » a-t-elle répondu. « Dieu m'a donné « une croix bien lourde. — Com- « bien y a-t-il qu'il est dans cet « état ? — Ce n'est que depuis six « mois qu'il est ainsi tranquille.

« Je rends grace à Dieu que cela « n'ait pas été plus loin. Auparavant, il a été dans une frénésie « qui a duré une année entière ; « et pour lors il était à la chaîne « dans l'hôpital des fous. A présent, il ne fait rien à personne. « Seulement il est toujours occupé « de rois et d'empereurs. C'était « un homme doux et tranquille, « qui m'aidait à me nourrir, et qui « avait une fort belle main pour « l'écriture. Tout d'un coup il devint rêveur, tomba malade d'une « fièvre chaude, de là dans le délire ; et maintenant il est dans « l'état où vous le voyez. S'il fallait « vous raconter, monsieur.... »

J'ai arrêté là le torrent de sa narration, en lui demandant quel était

ce temps dont il faisait si grand récit, et pendant lequel il se trouvait si heureux et si content. « Le « pauvre insensé ! » m'a-t-elle dit avec un sourire de pitié, « veut par- « ler du temps où il était hors de « lui : il ne cesse d'en faire l'éloge. « C'est le temps qu'il a passé aux « petites maisons, et qu'il n'avait « aucune connaissance de lui-mê- « me. » Cela a fait sur moi l'effet d'un coup de tonnerre; je lui ai mis une pièce d'argent dans la main, et me suis éloigné d'elle à grands pas.

« Où tu étais heureux ! » me suis-je écrié, en marchant vîte vers la ville, « où tu étais content comme « un poisson dans l'eau ! Dieu du « ciel ! as-tu donc ordonné la des-

« tinée des hommes de manière
« qu'ils ne soient heureux qu'avant
« d'arriver à l'age de la raison, et
« après qu'ils l'ont perdue? Miséra-
« ble! Et pendant que je porte envie
« à la folie, à ce désordre de tes
« sens dans lequel tu te consumes,
« tu sors plein d'espérance, pour
« cueillir des fleurs à ta reine!...
« au milieu de l'hiver!... et tu
« t'affliges de n'en point trouver!
« et tu ne conçois pas pourquoi tu
« n'en trouves point! Et moi.... et
« moi, je sors sans espérance, sans
« aucun but, et je rentre au logis
« comme j'en suis sorti.... Tu te
« figures quel homme tu serais, si
« les Etats-généraux voulaient te
« payer! Heureuse créature, qui
« peux attribuer la privation du

« bonheur à un obstacle terrestre ! « Tu ne sens pas ! tu ne sens pas « que c'est dans le trouble de ton « cœur, dans ton cerveau détraqué « que gît la misère, dont tous les « rois de la terre ne sauraient te « délivrer. »

Puisse-t-il mourir dans le désespoir, celui qui se rit d'un malade qui fait un long voyage pour aller chercher des eaux minérales éloignées, dont l'effet sera d'augmenter sa maladie, et de rendre la fin de sa vie plus douloureuse ! qui s'élève au dessus de cet homme dont le cœur est serré par des remords, et qui, pour s'en délivrer et mettre fin aux souffrances de son ame, entreprend le voyage du S. Sépulcre ! Chaque pas que son

pied trace sur le chemin raboteux, est un trait de consolation pour son ame oppressée, et à chaque jour de marche, il se couche le cœur soulagé d'une partie du fardeau qui l'accable..... Et vous appelez cela rêveries, vous autres bavards, qui couchez mollement sur des coussins! Rêveries! ..... O Dieu! tu vois mes larmes.... Fallait-il, après avoir formé l'homme si pauvre, lui donner des frères qui le pillent encore dans sa pauvreté, et lui dérobent ce peu de confiance qu'il a en toi, en toi qui chéris toutes les créatures? En effet, sa confiance en une racine salutaire, dans les pleurs de la vigne, qu'est-ce, sinon la confiance en toi, qui as mis dans tout ce qui nous

environne, la guérison et le soulagement dont nous avons besoin à toute heure? O père que je ne connais pas, père qui remplissais autrefois toute mon ame, et qui depuis as détourné ta face de dessus moi! appelle-moi vers toi! ne garde pas plus longtemps le silence; mon ame altérée ne pourra te soutenir.... Et un homme, un père pourrait-il s'irriter de voir son fils, qu'il n'attendait pas, lui sauter au cou, en s'écriant: « Me « voici revenu, mon père; ne vous « fâchez point si j'interromps un « voyage que je devais supporter « plus longtemps pour vous obéir. « Le monde est le même partout; « partout peine et travail, et ré- « compense et plaisir : mais que

« me fait tout cela ? Je ne suis bien « qu'où vous êtes ; je veux souffrir « et jouir en votre présence.... » Et toi, cher père céleste, pourrais-tu repousser ton fils ?

LETTRE LXXI.

le 1er décembre.

GUILLAUME, cet homme dont je t'ai écrit, cet heureux infortuné était commis chez le père de Lolotte ; et une malheureuse passion qu'il conçut pour elle, qu'il nourrit en secret, qu'il lui découvrit enfin, et qui le fit renvoyer de sa place, l'a rendu fou. Sens, si tu peux, sens par ces mots pleins de

sécheresse, quelle fureur a excitée en moi cette histoire, lorsqu'Albert me l'a contée avec autant de sang-froid que tu la lis peut-être.

LETTRE LXXII.

le 4 décembre.

Je te prie.... vois-tu, c'est fait de moi.... Je ne saurais supporter cela plus longtemps. J'étais assis; elle jouait différents airs sur son clavecin, avec toute l'expression! tout, tout! .... que dirai-je? Sa petite sœur parait sa poupée sur mon genou. Les larmes me sont venues aux yeux. Je me suis baissé, et j'ai aperçu son anneau de ma-

riage : mes pleurs ont coulé.... Et tout-à-coup elle a passé à cet air ancien, dont la douceur a quelque chose de céleste, tout de suite ; et j'ai senti mon ame pénétrée d'un sentiment de consolation, et du souvenir de tout le passé, de tous les moments où j'avais entendu cet air, de tous les tristes intervalles remplis par la douleur, de toutes mes espérances trompées; et alors.... J'allais et venais par la chambre ; tout était un fardeau sous lequel mon cœur était étouffé. « Au nom « de Dieu, » lui ai-je dit avec l'expression la plus vive, « au nom « de Dieu, finissez. » Elle a cessé, et m'a regardé attentivement. « Werther, m'a t-elle dit avec un souris qui a pénétré mon ame,

« Werther, vous êtes bien malade ;
« vos mets favoris vous répugnent.
« Allez, de grace, calmez-vous. »
Je me suis arraché d'elle, et....
Dieu ! tu vois ma misère, et tu y mettras fin.

LETTRE LXXIII.

le 6 décembre.

Comme cette image me poursuit ! soit que je veille, ou que je rêve, elle remplit toute mon ame. Là, quand je ferme les yeux ; là, dans mon front où se réunit la force visuelle, je trouve ses yeux noirs ; là.... je ne puis te l'exprimer. Je n'ai qu'à fermer les yeux, les siens

sont là; ils reposent comme une mer, comme un abyme devant moi, en moi; ils remplissent toutes les facultés de mon cerveau.

Qu'est-ce que l'homme, ce demi-dieu si vanté? Ses forces mêmes ne l'abandonnent-elles pas, lorsqu'il en a le plus grand besoin? Et lorsqu'il prend l'essor dans la joie, ou qu'il s'enfonce dans la tristesse, ne se sent-il pas arrêté dans ces extrêmes? Ne se voit-il pas rappeler au sentiment froid et émoussé de son existence, quand il desirerait se perdre dans l'océan de l'infini?

LETTRE LXXIV.

le 8 décembre.

CHER Guillaume ! je suis dans un état où devraient être ces malheureux qu'on croyait obsédés par un malin esprit. Cela me prend bien souvent. Ce n'est point une angoisse, ce n'est point un desir ; c'est une fureur inconnue qui m'agite intérieuremeut, qui menace de déchirer mon sein, qui me serre la gorge. Malheur à moi ! malheur à moi ! Je m'égare au milieu des scènes nocturnes et effrayantes qu'offre cette saison ennemie des hommes.

Hier la nuit il me fallut sortir. J'avais ouï dire le soir, que la ri-

vière et tous les ruisseaux s'étaient débordés, et que depuis Wahlheim toute ma chère vallée était inondée. Voir les ravines sablonneuses rouler au clair de la lune du haut du rocher, sur les champs, et les prés, et les haies, et tout; la vallée couverte, dans toute son étendue, d'une mer agitée par la bruyante haleine des vents; et quand la lune paraissait et reposait sur les noirs nuages, et que les torrents roulaient avec bruit en réfléchissant son image imposante et majestueuse, alors je me sentais saisi d'horreur; puis bientôt un desir..... Hélas! je me tenais debout, les bras étendus devant l'abyme, et je respirais en regardant en bas, en bas; et je me perdais dans la joie indi-

cible que j'aurais eue à me précipiter pour terminer mes tourments et mes souffrances, à m'élancer, à bruire comme les flots. Hélas, tu n'eus pas la force de lever le pied et de finir tous tes maux.... Mon sablier n'est pas encore à sa fin.... Je le sens ! ô Guillaume ! Que je me serais volontiers dépouillé de toute ma dignité d'homme, pour pouvoir, avec ce vent impétueux, déchirer les nuages et saisir toute la surface des ondes ! Hélas ! prisonniers que nous sommes, ce plaisir ne sera-t-il jamais notre partage ?

Et comme je regardais tristement en bas, vers un petit endroit où je m'étais reposé sous un saule avec Lolotte, après nous être pro-

menés par une grande chaleur, je vis qu'il était aussi inondé, et je reconnus à peine le saule. Guillaume, « Et ces prés, » disais-je en moi-même, « et tous les environs de « la maison de chasse, comme le « torrent doit avoir arraché, dé- « truit nos berceaux! » Le rayon du passé brilla dans mon ame.... Comme un prisonnier qui rêve de troupeaux, de prairies, de charges, j'étais.... Je ne me blâme point, car j'ai le courage de mourir.... J'aurais.... Je suis assis, semblable à une vieille femme qui ramasse du bois autour des haies, et qui demande son pain de porte en porte, pour prolonger encore un moment et alléger sa triste et défaillante existence.

LETTRE LXXV.

le 17 décembre.

QU'EST-CE, mon cher ami? Je suis effrayé de moi-même. L'amour que j'ai pour elle n'est-il pas l'amour le plus saint, le plus pur, le plus fraternel? Ai-je jamais senti dans mon ame un desir coupable?.... Je ne veux point jurer.... A présent.... Songes! Oh! qu'ils sentaient bien juste, ceux qui attribuaient ces effets opposés à des forces étrangères! Cette nuit.... je tremble de te le dire.... je la tenais dans mes bras, étroitement serrée contre mon sein, et je couvrais sa belle bouche, sa

bouche balbutiante, d'un million de baisers. Mon œil nageait dans l'ivresse du sien. Dieu ! serait-ce un crime que le bonheur que je goûte encore à me rappeler avec toute la sensibilité possible ces plaisirs vifs et brûlants ? Lolotte ! Lolotte ! ... C'est fait de moi ! ... mes sens se troublent, mes yeux sont remplis de larmes. Je ne suis bien nulle part, et je suis bien partout. Je ne souhaite rien, ne désire rien. Il vaudrait mieux que je partisse.

L'ÉDITEUR

AU LECTEUR.

POUR continuer l'histoire des derniers jours de notre ami, je me trouve obligé d'interrompre ses lettres par un récit dont je tiens les matériaux de la bouche même de Lolotte, d'Albert, de son domestique et d'autres témoins.

La passion de Werther avait peu à peu troublé la paix entre Albert et son épouse. Celui-ci l'aimait avec cette fidélité tranquille d'un honnête homme ; et le commerce de douceur et d'amitié dans lequel il vivait avec elle, devint insensiblement subordonné à ses affaires. A la

vérité, il ne voulait pas s'avouer la grande différence qu'il y avait entre les jours qu'il passait alors, et ceux qui avaient précédé son mariage; cependant il sentait en lui-même un certain mécontentement des attentions de Werther pour Lolotte : attentions qui devaient en effet lui paraître une entreprise sur ses droits, et une sorte de reproche tacite. Cela augmentait la mauvaise humeur que lui causait souvent la multiplicité, l'embarras de ses affaires, ainsi que le peu de fruit qu'il en retirait; et comme la situation de Werther en faisait un compagnon assez triste, depuis que les tourments de son cœur avaient consumé le reste des forces de son esprit, sa vivacité, sa pénétration, Lolotte ne pouvait

manquer d'être attaquée de la même maladie. Elle tomba dans une espèce de mélancolie dans laquelle Albert crut découvrir une passion naissante pour son amant, et Werther une profonde douleur du changement qu'elle remarquait dans la conduite de son mari. La défiance qui régnait entre les deux amis, leur rendait réciproquement leur présence à charge. Albert évitait d'entrer dans la chambre de sa femme lorsque Werther était avec elle; et celui-ci, qui s'en était aperçu, après des efforts inutiles pour s'absenter tout-à-fait, saisissait l'occasion de la voir aux heures où son mari était retenu par ses affaires. De là, nouveau sujet de mécontentement : les esprits s'aigrirent de

plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin Albert dit à sa femme, en termes assez secs, qu'elle devrait, au moins pour le monde, donner une autre tournure à son commerce avec Werther, et le prier de supprimer ses visites trop fréquentes.

A peu près dans le même temps, la résolution de sortir de ce monde s'était gravée plus profondément dans l'ame du malheureux jeune homme : c'était l'idée favorite dont il s'était toujours entretenu, surtout depuis qu'il s'était rapproché de Lolotte.

Mais ce ne devait pas être une action précipitée et inconsidérée : c'était un pas qu'il voulait faire avec la persuasion la plus intime, et dans la plus tranquille résolution.

Ses doutes, son combat avec lui-même, se voient dans un petit billet, qui est vraisemblablement le commencement d'une lettre à Guillaume, et qui a été trouvé, sans date, parmi ses papiers.

« Sa présence, sa destinée, l'in-« térêt qu'elle prend à la mienne, « expriment encore les dernières « larmes de mon cerveau.

« Lever le rideau, et passer der-« rière, voilà tout. Pourquoi donc « balancer? pourquoi trembler?... « Est-ce parce qu'on ignore ce qu'il « y a là derrière?... parce qu'on « n'en revient point?...et que c'est « le propre de notre esprit de se fi-« gurer le trouble et les ténèbres « dans un état dont nous ne savons « rien de certain? »

Il ne pouvait oublier la mortification qu'il avait essuyée dans l'ambassade. Il en parlait rarement ; mais quand cela lui arrivait, même de la manière la plus indirecte, on s'apercevait aisément qu'il la regardait comme une tache ineffaçable pour son honneur, et que cet accident lui avait inspiré de l'aversion pour toutes les affaires et les occupations politiques. De là, il se livra tout entier à cette singulière façon de sentir et de penser que nous voyons dans ses lettres, et à une passion sans fin, qui acheva de détruire ce qui lui restait de force et d'activité. Le commerce toujours uniforme, toujours triste, qu'il entretenait avec la créature aimable et aimée dont il troublait le repos,

l'agitation tumultueuse de ses facultés sans but, sans perspective, le poussèrent enfin à cette horrible action.

LETTRE LXXVI.

le 20 décembre.

« GRAND merci, Guillaume, à « ton amitié, qui t'a si bien fait « trouver le mot. Oui, tu as raison, « il vaudrait mieux pour moi que je « partisse. La proposition que tu « me fais de retourner vers vous, « n'est pas tout-à-fait de mon goût; « au moins je voudrais faire encore « un détour, surtout à cause de la « gelée continuelle et du beau che- « min que nous pouvons espérer. Je

« suis aussi très-content de ton des-
« sein de venir me chercher. Accor-
« de-moi encore quinze jours, et
« attends encore une lettre de moi
« avec les arrangements ultérieurs.
« Il ne faut pas cueillir le fruit avant
« qu'il soit mûr, et quinze jours
« de plus ou de moins font beau-
« coup. Quant à ma mère, dis-lui
« qu'elle prie pour son fils, et que
« je lui demande pardon de tous les
« chagrins que je lui ai causés. C'é-
« tait mon sort de faire le tourment
« des personnes dont je devais faire
« la joie. Adieu, mon cher ami.
« Que le ciel répande sur toi toutes
« ses bénédictions ! Adieu. »

Ce même jour, qui était le dimanche avant Noël, il alla voir Lolotte sur le soir, et il la trouva seule.

Elle était occupée à mettre en ordre quelques jouets qu'elle destinait à ses frères et sœurs, pour présent de Noël. Il parla du plaisir qu'auraient les enfants, et des temps où l'ouverture inattendue d'une porte (1), et l'apparition d'un arbre décoré de cierges, de sucreries et de pommes, causent les plus grands ravissements. « Vous aurez aussi votre pré« sent, » lui dit Lolotte en cachant son inquiétude sous un agréable sourire. « Vous aurez, si vous êtes

(1) C'est l'usage en Allemagne d'enfermer, la veille de Noël, un arbre chargé de petits cierges, de bonbons, etc. dans une fausse armoire, qu'on ouvre à l'instant où l'on s'y attend le moins, pour donner aux enfants le plaisir de la surprise. (*Note du Traducteur.*)

« sage, une bougie roulée, et en-
« core quelque chose. — Qu'enten-
« dez-vous par être sage? s'écria-t-il.
« comment faut-il que je sois?
« Comment dois-je être, aimable
« Lolotte? — C'est, dit-elle, jeudi
« soir la veille de Noël; les enfants
« viendront, ainsi que mon père, et
« chacun aura le sien. Vous viendrez
« aussi, mais pas plus tôt.» Werther fut saisi. « Je vous en prie, conti-
« nua-t-elle, c'est une chose réso-
« lue; je vous en prie au nom de mon
« repos: cela ne peut pas durer ain-
« si. » Il détourna les yeux, se mit à marcher par la chambre en murmurant entre ses dents : « Cela ne
« peut pas durer ainsi! » Lolotte qui sentait l'affreuse situation où ces mots l'avaient jeté, s'efforça, par

mille questions différentes, de faire diversion à ses idées. « Non, Lo-« lotte, s'écria-t-il, je ne vous ver-« rai plus! — Pourquoi cela, Wer-« ther? Vous pouvez nous revoir, « vous le devez même; modérez-« vous seulement. Oh! pourquoi « faut-il que vous soyez né avec « cette véhémence, avec cette pas-« sion qui vous attache invincible-« ment à tout ce dont vous vous êtes « une fois frappé? De grace, con-tinua-t-elle en lui prenant la main, « modérez-vous. Quelle source d'a-« musements divers ne vous offre « pas votre esprit, votre savoir, vos « talents! Soyez homme; défaites-« vous de ce funeste attachement « pour une créature qui ne peut rien « que vous plaindre. » Il grinça les

dents en la regardant d'un air sombre. Elle tenait sa main. « Un mo-
« ment de sang-froid, lui dit-elle,
« Werther. Ne sentez-vous pas que
« vous vous trompez, que vous vous
« perdez volontairement? Pourquoi
« donc moi, Werther? moi qu'un
« autre possède ! C'est justement
« cela. Je crains, je crains que ce
« ne soit cette impossibilité de me
« posséder, qui donne tant d'attrait
« à ce desir. » Il retira sa main de celle de Lolotte, en la regardant d'un air fixe et mécontent. « Sage,
« dit-il, très-sage. Albert aurait-il
« par hasard fait cette remarque?
« Politique ! fort politique ! —Cha-
« cun peut la faire, repondit-elle. Et
« n'y aurait-il pas dans le monde une
« personne capable de remplir les

« desirs de votre cœur ? Prenez cela
« sur vous, cherchez-la, et je vous
« jure que vous la trouverez. Et
« vraiment je suis fâchée pour vous
« de voir la solitude dans laquelle
« vous vous êtes relégué depuis quel-
« que temps. Gagnez cela sur vous ;
« un voyage vous dissipera, et il
« faut que vous le fassiez. Cherchez,
« trouvez un objet digne de toute
« votre tendresse, puis revenez ; et
« jouissons ensemble du bonheur
« d'une vraie amitié.

« L'on pourrait faire imprimer
« cela, dit-il en riant froidement,
« et le recommander à tout ce qu'il
« y a de pédagogues. Chère Lolotte !
« laissez-moi encore un peu de tran-
« quillité, tout cela se fera. — Ac-
« cordez-moi seulement une chose,

« Werther, c'est de ne point venir « avant la veille de Noel. » Il voulait répondre, lorsqu'Albert entra. Ils se souhaitèrent le bon soir avec un froid de glace, et se mirent à marcher l'un à côté de l'autre d'un air embarrassé. Werther commença un discours qui ne signifiait rien, et qu'il termina bientôt. Albert, de son côté, interrogea son épouse sur plusieurs choses dont il l'avait chargée ; et sur ce qu'il apprit qu'elles n'étaient pas encore faites, il lui lâcha quelques mots assez piquants, dont Werther se sentit percer le cœur. Il voulait sortir, et ne le put. Il balança ainsi jusqu'à huit heures ; et pendant tout ce temps-là, leur tristesse, et la mauvaise humeur où ils étaient l'un contre

l'autre, s'aigrirent de plus en plus. Enfin le couvert se trouva mis; alors Werther prit sa canne et son chapeau, et Albert le reconduisant lui demanda d'un ton sec s'il ne voulait pas rester à souper?

Il retourna chez lui, prit la lumière des mains de son garçon qui voulait l'éclairer, entra seul dans sa chambre, pleura, gémit, se parla à lui-même avec emportement, marcha quelque temps à grands pas, et finit par se jeter tout habillé sur son lit, où le trouva son domestique qui prit sur lui d'entrer sur les onze heures, pour lui demander s'il ne voulait pas qu'il lui tirât ses bottes. Il y consentit, et lui dit de ne point entrer dans sa chambre qu'il ne l'appelât.

Le lundi matin, vingt-un décembre, il écrivit à Lolotte la lettre suivante, qu'on trouva, après sa mort, toute cachetée sur son bureau, qu'on lui remit, et que je donnerai ici par paragraphes, selon l'ordre où les circonstances semblent indiquer qu'elle a été composée :

« C'est une chose résolue, Lo-
« lotte, je veux mourir ; et je te
« l'écris de sang-froid, sans être
« transporté d'une fureur romanes-
« que, le matin du jour où je te ver-
« rai pour la dernière fois. A l'ins-
« tant où tu liras ceci, ma chère,
« le froid tombeau recélera les restes
« engourdis du malheureux qui ne
« connaît pour ses derniers moments
« de plus grande douceur que de

« s'entretenir avec toi. O nuit af-
« freuse ! ô nuit bienfaisante que
« j'ai passée ! C'est cette nuit qui a
« fixé mon incertitude, qui m'a con-
« firmé dans ma résolution : je veux
« mourir. Lorsqu'hier je m'arrachai
« d'auprès de toi, comme mon cœur
« était serré ! comme je me sentis
« saisi d'un froid mortel dans l'idée
« des tristes moments que je passe
« auprès de toi sans espérances !
« J'eus à peine assez de force pour
« arriver jusqu'à ma chambre ; je me
« jetai à genoux tout hors de moi. O
« Dieu ! tu m'accordas pour dernière
« consolation les larmes les plus a-
« mères : mille desseins, mille pro-
« jets furieux s'entre-choquèrent
« dans mon ame, et se terminèrent
« enfin à cette seule et dernière pen-

« sée, Je veux mourir. Je me cou-
« chai ; et le matin, dans tout le
« calme du réveil, je trouvai encore
« dans mon cœur cette résolution
« ferme et inébranlable, Je veux
« mourir !... Ce n'est point dése-
« poir ; c'est la certitude que j'ai
« fini ma carrière, et que je me sa-
« crifie pour toi. Oui, Lolotte, pour-
« quoi te le cacher ? il faut que l'un
« de nous trois périsse, et je veux
« que ce soit moi. O ma chère ! une
« idée furieuse s'est insinuée dans
« mon cœur déchiré, souvent....
« de tuer ton époux !.... toi !....
« moi !... Ainsi soit-il donc !...
« Lorsque sur le soir d'un beau jour
« d'été tu graviras la montagne,
« pense alors à moi, et rappelle-toi
« combien de fois je parcourus cette

« vallée ; regarde de là vers le cime-
« tière, et que ton œil voie comme
« le vent berce l'herbe élevée qui
« environne ma tombe éclairée par
« les derniers rayons du soleil....
« J'étais calme en commençant, et
« maintenant ces images m'affectent
« avec tant de force, que je pleure
« comme un enfant. »

Sur les dix heures, Werther appela son domestique ; et comme il se faisait habiller, il lui dit qu'il allait faire un voyage de quelques jours ; qu'il n'avait qu'à nettoyer ses habits et préparer tout pour faire ses paquets. Il lui commanda aussi de chercher partout les mémoires, de rapporter quelques livres qu'il avait prêtés, et de payer deux mois d'avance à quelques pau-

vres auxquels il avait coutume de donner quelque chose toutes les semaines.

Il se fit apporter à manger dans sa chambre; et après qu'il eut dîné, il alla chez le bailli qu'il ne trouva pas à la maison. Il se promena dans le jardin d'un air pensif : il semblait qu'il voulût rassembler en foule tous les souvenirs capables d'augmenter sa tristesse.

Les enfants ne le laissèrent pas longtemps en repos. Ils coururent à lui en sautant, et lui dirent que quand demain, et encore demain, et puis encore un jour serait venu, ils recevraient de Lolotte leur présent de Noël; et là-dessus ils lui étalèrent toutes les merveilles que leur petite imagination leur pro-

mettait. « Demain ! s'écria-t-il, et « encore demain, et puis encore un « jour ! » Il les baisa tous tendrement, et se disposait à les quitter, lorsque le plus jeune voulut lui dire encore quelque chose à l'oreille. Il lui dit en confidence que ses grands frères avaient écrit de beaux compliments du jour de l'an; qu'ils étaient longs; qu'il y en avait un pour le papa, un pour Albert et Lolotte, et un aussi pour M. Werther; qu'ils voulaient les présenter le matin du jour de l'an.

Cela le transporta : il leur donna à tous quelque chose, monta à cheval, les chargea de faire ses compliments, et partit les larmes aux yeux.

Vers les cinq heures il retourna

au logis, recommanda à la servante d'avoir soin du feu, et de l'entretenir jusqu'à la nuit. Il dit au domestique de mettre au fond du coffre des livres et du linge blanc, et de coudre les habits. Alors il écrivit vraisemblablement le paragraphe qui suit de sa dernière lettre à Lolotte.

« Tu ne m'attends pas. Tu crois « que j'obéirai, et que je ne te ver- « rai que la veille de Noël. O Lo- « lotte ! aujourd'hui, ou jamais ! La « veille de Noel tu tiendras dans ta « main ce papier, tu frémiras, et tu « le mouilleras de tes larmes ; je le « veux, il le faut. Oh ! que je suis « content d'avoir pris mon parti ! »

Sur les six heures et demie il se rendit chez Albert, et trouva Lo-

lotte seule qui fut fort effrayée
sa visite. Tout en causant avec s
mari, elle lui avait dit que Wertl
ne viendrait point avant la veille
Noël: là-dessus il avait sur le chai
fait seller son cheval, et pris cor
d'elle, en lui disant qu'il allait cl
un intendant du voisinage, a
lequel il avait une affaire à termin
et il était parti en dépit du mauv
temps. Lolotte qui savait qu'il av
différé depuis longtemps cette
faire, parce qu'elle devait le re
nir une nuit absent, ne comprit
trop bien le motif de ce délai.
elle en fut affligée dans son cœ
Elle était assise dans sa solitu
son cœur s'attendrit. Elle regarc
le passé: elle sentait tout son r
rite, tout l'amour qu'elle avait p

son époux, qui au lieu du bonheur qu'il lui avait promis, commençait à faire le malheur de sa vie. Ses pensées se tournèrent sur Werther. Elle le blâmait, et ne pouvait le haïr. Un charme secret le lui avait de plus en plus rendu cher depuis le commencement de leur connaissance; et après aussi longtemps, après toutes les situations où ils avaient vécu ensemble, l'impression qu'il avait faite sur son cœur devait être ineffaçable. Enfin, son cœur oppressé se soulagea par des larmes, et passa à une tranquille mélancolie, dans laquelle elle se perdait de plus en plus. Mais comme son cœur battit lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier et la demander! Il n'était plus temps de faire dire

qu'elle n'était pas au logis, et elle ne put se remettre de son trouble qu'à demi lorsqu'il entra dans la chambre. « Vous n'avez point tenu « parole, lui dit-elle d'abord ! » Sa réponse fut qu'il n'avait rien promis. — « Vous auriez au moins dû « m'accorder ma demande ; je ne « l'avais faite que pour le repos de « l'un et de l'autre. » En lui disant cela, elle avait résolu en elle-même de faire prier quelques-unes de ses amies de la venir voir. Elles devaient être témoins de son entretien avec Werther, et elle espérait être le soir de bonne heure quitte de sa visite, puisqu'il serait obligé de les reconduire chez elles. Il lui rapportait quelques livres; elle lui en demanda d'autres. Elle tâchait de

soutenir la conversation sur un ton général jusqu'à l'arrivée de ses amies, lorsque la servante revint, et lui dit qu'elles s'excusaient toutes deux ; l'une, sur ce qu'elle avait une visite importante de parents ; et l'autre, sur ce qu'elle ne se souciait pas de s'habiller et de sortir par le mauvais temps.

Elle resta rêveuse pendant quelques minutes, jusqu'à ce que le sentiment de son innocence s'éleva avec un noble orgueil. Elle brava les soupçons d'Albert ; et la pureté de son cœur lui donna tant de confiance, qu'elle n'appela pas la servante, comme elle l'avait d'abord projeté ; mais, après avoir joué quelques menuets sur son clavecin pour se remettre, elle s'assit d'un

air tranquille sur le canapé, auprès de Werther. « — N'avez vous rien à « lire? lui dit-elle. — Rien. — J'ai « là dans un tiroir votre traduction « de quelques chants d'Ossian; je « ne l'ai pas encore lue, parce que « j'attendais toujours d'en entendre « la lecture de votre bouche; mais « depuis quelque temps vous n'êtes « plus bon à rien. » Il sourit, alla prendre ces chants, et sentit un frémissement en y portant la main. Ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'il ouvrit le cahier; il se r'assit, et lut (1).

(1) Il y a ici plusieurs morceaux d'Ossian, que je n'ai pas cru devoir traduire par respect pour cet auteur, et parce que d'ailleurs ils ne feraient qu'interrompre le fil de l'histoire. (*Note du Traducteur.*)

Un torrent de larmes qui coula des yeux de Lolotte, et qui soulagea son cœur oppressé, arrêta le chant de Werther; il jeta là le papier, lui prit une main, et versa les pleurs les plus amers. Lolotte était appuyée sur l'autre, et se couvrait les yeux de son mouchoir; leur agitation à l'un et à l'autre était effrayante. Ils sentaient leur propre misère dans la destinée de ces héros; ils la sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Les lèvres et les yeux de Werther se collèrent avec feu sur les bras de Lolotte. Elle en frémit : elle voulait s'éloigner; et l'excès de la douleur, le tendre intérêt qu'elle prenait à cette situation, l'accablaient comme un fardeau. Elle respira quelques

moments pour se remettre, et le pria en sanglotant de continuer; elle le pria d'une voix céleste. Werther tremblait; il semblait que son cœur voulût s'ouvrir un passage; il ramassa le cahier, et lut d'une voix entrecoupée:

« Pourquoi m'éveilles-tu, souffle « du printemps? Tu me caresses, « et dis, Je suis chargé de la rosée « du ciel. Mais le temps approche « où je dois me flétrir; l'orage qui « doit abattre mes feuilles n'est « pas loin. Demain viendra le voya- « geur, le voyageur qui m'a vu dans « ma beauté; son œil me cherchera « partout dans la campagne, et il « ne me trouvera point. »

Le malheureux se sentit accablé de toute la force de ces mots; il se

renversa devant Lolotte dans le dernier désespoir Il lui prit les mains qu'il pressa contre ses yeux, contre son front. Il sembla à Lolotte qu'il lui passait dans l'ame un pressentiment du projet affreux qu'il avait formé. Ses sens se troublèrent: elle lui serra les mains, les pressa contre son sein; elle se pencha vers lui avec attendrissement, et leurs joues brûlantes se touchèrent. L'univers s'anéantit pour eux: il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur, et couvrit ses lèvres tremblantes et balbutiantes de baisers furieux. « Werther! » cria-t-elle d'une voix étouffée, et en se retournant: « Werther! » et d'une main faible elle tâchait de l'écarter de son sein. « Werther! » lui dit-elle

de ce ton qui exprime le plus noble sentiment. Il ne put y tenir : il la laissa échapper de ses bras, et se jeta à terre devant elle comme un forcené. Elle s'arracha de lui ; et toute troublée, tremblante entre l'amour et la colère, elle lui dit : « Voilà la dernière fois, Werther ! « vous ne me verrez plus. » Puis jetant sur le malheureux un regard plein d'amour, elle courut dans la chambre prochaine, et s'y enferma. Werther lui tendait les bras, et n'eut pas la hardiesse de la retenir. Il était étendu par terre, la tête appuyée sur le canapé, et il demeura plus d'une demi-heure dans cette posture, jusqu'à ce qu'un bruit qu'il entendit le rappela à lui-même. C'était la fille qui venait mettre le

Berthon inv. & del. J. Duplessi Bertaux sculp

couvert. Il allait et venait dans la chambre ; et lorsqu'il se vit seul, il s'approcha de la porte du cabinet, et dit à voix basse : « Lolotte ! Lo-« lotte ! encore un mot seulement, « un adieu. » Il garda le silence ; il attendit, il pria, puis attendit encore ; enfin il s'arracha de là en criant : « Adieu, Lolotte ! adieu « pour jamais ! »

Il se rendit à la porte de la ville. La garde qui était accoutumée à le voir, le laissa passer sans lui rien dire. Il tombait de la neige fondue. Il ne rentra que vers les onze heures. Lorsqu'il revint à la maison, le domestique observa qu'il n'avait pas son chapeau : il n'osa l'en faire apercevoir. Il le déshabilla : tout était mouillé. On a depuis trouvé

son chapeau sur un rocher situé sur le penchant de la montagne, et qui commande la vallée. Il est incompréhensible comment il put, par une nuit obscure et humide, y monter sans se précipiter.

Il se coucha, et dormit longtemps. Le lendemain matin, son domestique qu'il appela, le trouva à écrire lorsqu'il lui apporta son café. Il écrivit ce qui suit de sa lettre à Lolotte :

« C'est donc pour la dernière fois, « pour la dernière fois que j'ouvre « ces yeux; ils ne doivent plus re- « voir la lumière : un jour sombre « et nébuleux les couvre. Sois donc « en deuil, ô nature ! Ton fils, ton « ami, ton bien-aimé s'approche « de sa fin. Lolotte, c'est un senti-

« ment qui n'a point de pareil, et « qui pourtant approche le plus du « vague, de la vapeur incertaine « d'un songe, que de se dire : Ce « matin est le dernier! le dernier, « Lolotte! Je n'ai aucune idée de « ce mot, le dernier! Ne suis-je pas « là dans toute ma force? et demain, « couché, étendu, endormi sur la « terre! Mourir! qu'est-ce que cela « signifie? Vois-tu, nous rêvons « quand nous parlons de la mort. « J'ai vu mourir plusieurs person- « nes; mais l'humanité est si bornée, « qu'elle n'a nul sentiment ni du « commencement ni de la fin de son « existence. Actuellement encore, « tout à moi, à toi! à toi, ma chère! « et un moment de plus.... sépa- « rés, désunis.... peut-être pour

« jamais ! Non, Lolotte, non ! Com-
« ment puis-je être anéanti ? Nous
« sommes, oui.... S'anéantir ! ...
« qu'est-ce que cela signifie ? C'est
« encore un mot, un vain son qui
« ne porte aucun sentiment à mon
« cœur.... Mort, Lolotte ! ense-
« veli dans un coin de terre froide,
« si étroit, si obscur ! J'eus une amie
« qui était tout pour moi dans l'a-
« bandon de ma jeunesse. Elle mou-
« rut : je suivis le convoi, et me tins
« auprès de la fosse. Comme ils des-
« cendirent le cercueil ! comme les
« cordes ronflaient à mesure qu'ils
« les laissaient couler, et qu'ils les
« retiraient ! Comme la première
« pelletée de terre tomba par mottes
« sur ce coffre funèbre qui rendit
« un bruit sourd, puis plus sourd,

« et plus sourd encore, jusqu'à ce « qu'enfin il se trouva entièrement « couvert ! Je tombai auprès de la « fosse, saisi, agité, oppressé, les « entrailles déchirées ; mais je ne « savais ce que j'étais, ce que je « serai. Mourir ! sépulcre ! je n'en- « tends point ces mots.

« Oh ! pardonne-moi, pardonne- « moi ! Hier !.... ce moment aurait « dû être le dernier de ma vie. O an- « ge ! ce fut pour la première fois, « oui, pour la première fois que ce « sentiment d'une joie sans bornes « pénétra tout entier, et sans aucun « mélange de doute, dans mon ame. « Elle m'aime ! elle m'aime ! Mes « lèvres sont encore brûlées de ce « feu sacré dont les tiennes les ont « inondées ; une nouvelle joie con-

« sume mon cœur. Pardonne-moi !
« pardonne-moi !

« Ah ! je le savais bien, que j'é-
« tais aimé ! Tes premiers regards,
« ces regards pleins d'ame, ton pre-
« mier serrement de main, me l'ap-
« prirent ; et cependant, lorsque je
« te quittais, ou que je voyais Al-
« bert à tes côtés, je retombais dans
« mes doutes rongeurs.

« Te souvient-il de ces fleurs que
« tu me donnas dans cette fatale as-
« semblée où tu ne pus me dire un
« seul mot, ni me présenter la main ?
« Hélas ! je restai la moitié de la
« nuit à genoux devant ces fleurs,
« et elles furent pour moi le sceau
« de ton amour. Mais, hélas ! ces
« impressions se sont effacées,
« comme on voit s'effacer insensi-

« blement dans le cœur du chrétien « le sentiment de la grace de son « Dieu, que le ciel lui offrit avec « profusion sous des signes sacrés et « manifestes.

« Tout cela est périssable; mais « l'éternité même ne pourra détruire « la vie brûlante dont je jouis hier « sur tes lèvres, et que je sens en « moi. Elle m'aime! ce bras l'a pres- « sée! Ces lèvres ont tremblé sur ses « lèvres! Cette bouche a balbutié « sur la sienne! Elle est à moi! Tu « es à moi! oui, Lolotte, pour ja- « mais!

« Qu'importe qu'Albert soit ton « mari? Mari!.... ce titre serait « seulement pour ce monde.... et « pour ce monde le péché que je « commets en t'aimant, en desirant

« de t'arracher, si je pouvais, de « ses bras dans les miens? Péché! « soit. Eh bien! je m'en punis. Je « l'ai savouré, ce péché, dans le « transport de la plus douce volup- « té; j'ai sucé le baume de la vie, « versé la force dans mon cœur. De « ce moment tu es à moi; à moi, ô « Lolotte! Je pars devant. Je vais « rejoindre mon père, ton père : je « me plaindrai devant lui; il me con- « solera jusqu'à ton arrivée : alors « je vole à ta rencontre, je te saisis, « et demeure uni à toi en présence « de l'Eternel, dans des embrasse- « ments qui ne finiront jamais.

« Je ne rêve point, je ne suis point « en délire. L'approche du tombeau « fut pour moi une nouvelle lumière. « Nous serons, nous nous reverrons!

« Nous verrons ta mère ! je la ver-
« rai, je la trouverai, hélas ! et je
« lui exposerai tout mon cœur. Ta
« mère.... ta parfaite image. »

Vers les onze heures, Werther demanda à son domestique si Albert n'était pas de retour. Il lui dit qu'oui, qu'il avait vu passer son cheval. Là-dessus Werther lui donna un petit billet tout cacheté qui contenait ces mots :

« Voudriez-vous bien me prêter
« vos pistolets pour un voyage que
« je médite ? Portez-vous bien. »

La chère femme avait peu dormi la nuit dernière ; son pouls était élevé, et mille sentiments divers agitaient son cœur. Elle sentait, malgré elle, au fond de son sein le feu des embrassements de Werther ;

et en même temps les jours de sa tranquille innocence, de cette confiance exempte de tous soins, se présentaient à elle avec plus de charmes. Il lui semblait voir d'avance les regards de son mari ; elle l'entendait l'interroger d'un ton demi-triste et demi-ironique, au moment où il apprendrait la visite de Werther. Elle n'avait jamais dissimulé, jamais menti ; et pour la première fois elle s'y voyait inévitablement contrainte. La répugnance, l'embarras qu'elle en ressentait, aggravaient sa faute à ses yeux ; et cependant elle ne pouvait ni haïr celui qui en était l'auteur, ni se promettre de ne le plus revoir. Elle pleura jusque vers le matin, qu'elle tomba de fatigue dans un faible assoupis-

sement. A peine s'était-elle éveillée et habillée, que son mari revint. Sa présence, pour la première fois, lui parut insupportable ; car la crainte qu'il ne découvrît dans ses yeux et à son air qu'elle avait veillé et pleuré toute la nuit, augmentait encore son trouble. Elle le reçut avec un embrassement empressé, qui exprimait plutôt son agitation et son repentir, qu'un transport de joie. Elle excita par-là l'attention d'Albert. Celui-ci, après avoir décacheté plusieurs lettres et ouvert quelques paquets, lui demanda du ton le plus sec s'il n'y avait pas autre chose, et s'il n'était venu personne. « Wer-« ther, lui répondit-elle en hésitant, « vint hier, et passa une heure ici. » —Il prend bien son temps! dit Al-

bert ; puis il se retira dans sa chambre. Lolotte était restée seule un quart d'heure. La présence d'un époux qu'elle aimait, et pour qui elle avait de l'estime, avait fait dans son cœur une nouvelle impression. Elle se rappelait toute sa bonté, la noblesse de ses sentiments, son amour ; et elle s'accusait de l'avoir si mal récompensé. Une voix secrette lui disait de le suivre. Elle prit son ouvrage, comme elle avait déja fait plusieurs fois, entra dans la chambre, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il lui répondit, Non ! se mit à son bureau pour écrire, et elle s'assit et se mit à tricoter. Ils passèrent ainsi une demi-heure ensemble. Comme Albert se levait de temps en temps

pour aller et venir par la chambre, et que, sans répondre que peu ou point du tout à ce que Lolotte pouvait lui dire, il se remettait à sa table, elle tomba dans une tristesse qui l'affectait d'autant plus, qu'elle tâchait de la cacher et de dévorer ses larmes.

L'apparition du domestique de Werther la jeta dans le plus grand embarras. Il présenta le billet à Albert, qui, se tournant froidement vers sa femme, lui dit : « Donne-« lui les pistolets.... Je lui souhaite « un bon voyage, » dit-il au garçon. Ces mots furent pour elle comme un coup de tonnerre. Elle se leva en chancelant, elle ne savait où elle était. Elle s'approcha lentement de la muraille, et les prit en tremblant :

elle en ôtait la poussière, hésitait à les donner, et aurait différé plus longtemps, si Albert ne l'eût pressée en lui disant d'un ton expressif: « Qu'attends-tu ? » Elle donna l'arme funeste au domestique, sans avoir la force de proférer un seul mot ; et dès qu'il fut sorti, elle reprit son ouvrage, et se retira dans un état de souffrance inexprimable. Son cœur lui présageait tout ce qu'il y a de plus affreux. Tantôt elle était sur le point de se jeter aux pieds de son mari, de lui découvrir tout, l'histoire du soir précédent, sa faute et son pressentiment. Bientôt après, elle ne voyait plus à quoi pouvait aboutir une pareille démarche. Elle pouvait au moins espérer de persuader à son mari d'al-

ler après Werther. On mit le couvert ; et une voisine qui n'était venue que pour demander quelque chose, et que Lolotte retint à dîner, rendit le repas moins insupportable. On se contraignit, on parla, on conta, on s'oublia.

Le domestique arriva chez Werther avec les pistolets. Il les prit avec transport lorsqu'on lui dit que c'était Lolotte qui les avait donnés. Il se fit apporter un pain et du vin, dit au laquais d'aller dîner, et se mit à écrire.

« Ils ont passé par tes mains, tu « en as ôté la poussière, je les baise « mille fois : tu les as touchés. Esprit « du ciel, tu favorises ma résolution ! « Et toi, Lolotte, tu me fournis l'ins- « trument, toi, des mains de qui je

« souhaitais recevoir la mort, et la « reçois en effet. Oh ! j'ai interrogé « mon domestique ; tu tremblais en « les lui présentant ; tu ne m'as fait « dire nul adieu.... Malheur ! mal- « heur !....Nul adieu !.... Pour- « rais-tu m'avoir fermé ton cœur, à « cause de ce moment qui m'a uni « à toi pour jamais ? Lolotte, c'est « une impression qu'un siècle de « siècles ne pourra effacer ! et, je le « sens, tu ne saurais haïr celui qui « brûle ainsi pour toi. »

Après dîner, il ordonna au domestique d'achever les paquets ; il déchira divers papiers, sortit, et mit encore quelques petites affaires en ordre. Il revint à la maison, sortit encore devant la porte, et alla, malgré la pluie, au jardin du comte.

Il erra dans les environs, rentra sur la brune, et écrivit :

« Guillaume, j'ai vu pour la der-
« nière fois les champs, la forêt et
« le ciel. Adieu, chère mère ! par-
« donne-moi. Console-la, Guillau-
« me. Que Dieu vous bénisse !....
« Toutes mes affaires sont en ordre.
« Adieu ! Nous nous verrons de nou-
« veau et plus joyeux.

« Je t'ai mal payé de retour, Al-
« bert, et tu me le pardonnes. J'ai
« troublé la paix de ton ménage ;
« j'ai porté la défiance parmi vous.
« Adieu ; je veux y mettre fin. Oh !
« puisse ma mort vous rendre heu-
« reux ! Albert, Albert ! fais que
« cet ange soit heureux ; et puisse
« ainsi la bénédiction du ciel repo-
« ser sur toi ! »

Il fit encore le soir plusieurs recherches dans ses papiers, en déchira beaucoup qu'il jeta dans le poêle, cacheta quelques paquets adressés à Guillaume : ils contenaient quelques petits mémoires, quelques pensées détachées que j'ai vues en partie ; et sur les dix heures, après avoir donné ordre qu'on mît du bois au poêle, et s'être fait apporter une demi-bouteille de vin, il envoya coucher son domestique dont la chambre, ainsi que celle où couchaient les gens de la maison, était fort éloignée sur le derrière. Le laquais se mit au lit tout habillé, pour être prêt de bonne heure ; car son maître lui avait dit que les chevaux de poste seraient devant la porte avant six heures.

LETTRE LXXVII.

A onze heures passées.

« TOUT est calme autour de moi, « et mon ame est si tranquille ! Je te « remercie, ô mon Dieu! de m'ac- « corder cette chaleur, cette force « dans ces derniers moments.

« Je m'approche de la fenêtre, « ma chère, et je vois encore quel- « ques étoiles dans ce ciel éternel, « briller isolées au travers des nua- « ges orageux qui fuient par dessus « ma tête. Non, vous ne tomberez « point ! l'Eternel vous porte, ainsi « que moi, dans son sein. J'ai vu « les étoiles qui forment le timon « du chariot, la plus belle des cons-

« tellations. Quand je te quittais la « nuit, quand je sortais de la porte, « il était là vis-à-vis ! Avec quelle « ivresse ne l'ai-je pas souvent con- « templé ! Combien de fois n'ai-je « pas élevé mes mains vers cette « constellation, et n'en ai-je pas « fait le signe, le monument sacré « de mon bonheur actuel ! et mê- « me.... O Lolotte ! qu'est-ce qui « ne me rappelle pas ton souvenir ? « Ne suis-je pas environné de toi ? « et n'ai-je pas, comme un enfant, « dérobé mille bagatelles inutiles de « toute espèce, que tes mains saintes « avaient touchées ?

« Cher portrait ! Lolotte, je t'en « fais un legs, et te conjure de l'ho- « norer. J'y ai imprimé mille et « mille baisers : mille fois mes yeux

« l'ont salué, lorsque je sortais ou « que je rentrais dans ma chambre.

« J'ai prié ton père, dans un bil- « let, d'avoir soin de mon corps. Il « y a au fond du cimetière, dans le « coin du côté des champs, deux « tilleuls; c'est là que je souhaite « reposer. Il fera cela pour son ami, « il le peut. Prie-le aussi. Je ne veux « point exiger des bons chrétiens « qu'ils déposent leurs corps à côté « d'un pauvre malheureux. Hélas! « je voudrais que vous m'enterras- « siez sur le chemin ou dans la val- « lée solitaire; que le prêtre, le lé- « vite, passassent et se signassent « en voyant la pierre qui indique- « rait le lieu de ma sépulture, et que « le samaritain y répandît quelques « larmes.

« O Lolotte ! je prends d'une main « ferme et sûre le calice froid et « effrayant où je dois boire le ver- « tige de la mort. Tu me le présen- « tes, et je le reçois sans trembler. « Tous mes vœux, toutes les espé- « rances de ma vie, sont remplis ! « Frapper avec ce sang-froid, avec « cet engourdissement, à la porte « d'airain du trépas ! Que n'ai-je « pu participer, Lolotte, au plaisir « de mourir pour toi ! je mourrais de « grand cœur, je mourrais joyeux, « si je pouvais te rendre le repos, « le bonheur de ta vie. Mais, hélas ! « il n'a été donné qu'à quelques hé- « ros de verser leur sang pour les « leurs, et de donner, par leur « mort, à leurs amis une vie nou- « velle et centuplée.

« Je veux, Lolotte, être enterré
« dans ces mêmes habits. Tu les as
« touchés, sanctifiés. Je l'ai aussi
« demandé à ton père. Mon ame
« plane sur le cercueil. On ne doit
« point chercher dans mes poches.
« Ce nœud de ruban couleur de rose,
« que tu avais la première fois que je
« te vis au milieu de tes enfants....
« Oh ! baise-les mille fois, et conte-
« leur la destinée de leur malheu-
« reux ami. Les chers enfants ! ils
« s'empressent autour de moi ! Ah !
« comme je m'étais attaché à toi !
« Depuis le premier moment, il me
« fut impossible de te quitter. Ce
« nœud de rubans, je veux qu'il soit
« enterré avec moi. Tu m'en fis pré-
« sent le jour de ma naissance. Com-
« me j'engloutissais tout cela !....

« Hélas ! je ne pensais guère que « cette route me conduirait où je « suis ! .... Sois tranquille, je t'en « conjure, sois tranquille....

« Ils sont chargés ..... Minuit « sonne.... Ainsi soit-il, donc.... « Lolotte ! Lolotte ! ..... adieu ! « adieu ! «

Un voisin vit la lumière de la poudre, et entendit l'explosion ; mais tout étant demeuré tranquille, il ne s'en mit pas plus en peine.

Le lendemain sur les six heures, le domestique entre dans la chambre avec de la lumière : il trouve son maître étendu par terre, le pistolet, le sang. Il l'appelle, le prend : point de réponse ; seulement il râlait encore. Il court chez le médecin, chez Albert. Lolotte entend

Berthon. inv. & del. J. Duplessis Bertaux Sculp

tirer la sonnette : un tremblement s'empare de tous ses membres : elle éveille son mari, ils se lèvent ; le domestique désolé leur apprend la nouvelle en bégayant : Lolotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva, il trouva le malheureux à terre dans un état désespéré : le pouls battait ; tous les membres étaient perclus. Il s'était tiré au dessus de l'œil droit ; la cervelle avait sauté. On le saigna du bras : le sang vint ; il respirait encore.

Au sang à l'accotoir de sa chaise, on pouvait juger qu'il avait fait le coup assis devant sa table à écrire : de là il avait glissé à terre, s'était roulé autour de sa chaise par un mouvement convulsif ; et lorsque

ses forces avaient été épuisées, il était resté auprès de la fenêtre. Il était tout habillé et tout botté, en frac bleu et en veste jaune.

La maison, le voisinage, la ville accourut en tumulte. Albert entra. On avait mis Werther sur le lit; il avait le front bandé; la mort était déja peinte sur son visage; il ne remuait aucun de ses membres; ses poumons râlaient encore d'une manière effrayante, tantôt doucement, tantôt plus fort; on n'attendait que sa fin.

Il n'avait bu qu'un verre de son vin. Emilie Galotti (1) était ouvert sur le bureau.

Souffrez que je passe sous silence

(1) Tragédie allemande de Lessing, fort estimée. (*Note du Traducteur.*)

le trouble d'Albert et la désolation de Lolotte.

Le vieux bailli n'eut pas plutôt appris la nouvelle, qu'il vint à toute bride, et baisa le mourant en pleurant à chaudes larmes. Les plus âgés de ses fils vinrent bientôt après lui à pied. Ils tombèrent auprès du lit dans l'expression de la plus vive douleur; ils lui baisaient les mains et la bouche; et le plus grand, qui avait toujours eu la première place dans son amitié, resta collé sur ses lèvres jusqu'à ce qu'il fût expiré, et il fallut employer la violence pour l'en arracher. Il mourut à midi. La présence et les ordres du bailli prévinrent le tumulte. Le soir, sur les onze heures, il le fit enterrer dans l'endroit qu'il s'était choisi. Le

vieillard, accompagné de ses fils, suivit le convoi : Albert n'en eut pas la force. On craignit pour la vie de Lolotte. Il fut porté par des ouvriers. Aucun ecclésiastique ne l'accompagna.

FIN.

LETTRE

DE M. LE C. D. S.

A. M. AUBRY,

Sur sa Traduction des Passions du jeune Werther.

A Paris, le 12 juillet 1776.

Vous me remerciez, Monsieur, des secours que je vous ai prêtés pour la traduction des *Passions du jeune Werther*, et vous me demandez quelques éclaircissements sur la littérature allemande que vous vous proposez de cultiver. Croyez, Monsieur, que cette traduction m'a procuré un double plaisir, celui de vous avoir été utile, et celui de montrer à la France un ouvrage allemand qui ne peut man-

quer de valoir à son auteur des applaudissements de la part d'une nation aussi éclairée, et aussi remplie de goût et de sentiment que la vôtre. J'ai regretté souvent de ne savoir pas moi-même assez de français, et j'ai vu avec peine que pas un Français, peut-être, ne sait assez d'allemand pour traduire les meilleurs morceaux de notre littérature, et nomément les *Passions du jeune Werther;* parce que ce serait un moyen de donner aux Français une plus haute idée de ma nation. En effet, si en général je suis jaloux pour nous des suffrages des étrangers, croyez que nous sommes assez instruits et assez versés dans votre littérature, pour aspirer de préférence à ceux d'un pays qui a produit des Corneille, des Racine, des Molière, des Voltaire, des Rousseau, et tant d'autres génies admirés de l'Europe entière.

Convenez-en, Monsieur, avant que d'avoir bien saisi l'histoire que vous venez de traduire, vous n'aviez pas cru que les Allemands eussent fait autant de progrès dans les lettres; et pardonnez si j'ose vous avouer que ce ne sera qu'après des peines longues et suivies, que vous saurez assez notre langue pour lire les chefs-d'œuvres de Klopstock et d'autres. Il ne m'appartient pas de décider si vous serez dédommagé de vos veilles par ces lectures: je souhaiterais pouvoir les mettre sur le champ sous les yeux des Français dans de bonnes traductions: j'oserais me flatter de leurs suffrages; et vous pouvez juger de là combien le manque de ces traductions, et la difficulté de trouver des traducteurs maîtres des deux langues, me chagrinent et m'affligent.

J'ai déja eu l'honneur de vous dire que le livre des *Passions du jeune*

Werther n'est rien moins qu'un roman. Le fils de l'abbé Jérusalem, célèbre théologien à Brunswick, est celui à qui une passion pour une dame de Wetzlar causa une fin si tragique. Goete, auteur de cette histoire, choisit toujours des sujets véritables, tant pour les romans que pour le théâtre; et ses ouvrages n'en sont que plus frappants et plus intéressants. C'est aujourd'hui une loi généralement reçue par nos bons littérateurs, et je pense qu'elle est sage. Quel est le pays dont l'histoire ne fournisse des sujets dignes d'être représentés souvent, et de passer à la postérité, soit pour instruire, ou pour effrayer? Mais revenons à votre traduction.

Elle était très-difficile; et quoique j'ose me flatter, Monsieur, de bien posséder l'allemand, et que j'aie fait tout ce qui était en moi pour vous découvrir tantôt la force, tantôt la fi-

nesse des expressions, je ne vous cache point que dans plus d'un endroit vous n'avez pas rendu toute l'idée de l'auteur, bien que j'aie employé le secours de plusieurs autres langues que vous savez, souvent de longues descriptions, et même la pantomime, pour vous mettre au fait. Mais je me persuade de jour en jour davantage, qu'il y a dans chaque langue des beautés originales, des expressions particulières, des tournures d'un simple ou d'une force inexprimable, qui font le charme du lecteur et l'écueil de celui qui traduit. C'est le sort de toute traduction en toute langue, en poésie et en langage sentimental. *La Henriade* ne sera jamais bien traduite; et quoique j'ai traduit moi-même l'ode sur la guerre, de M. Voltaire, l'amour-propre ne saurait me faire illusion. Les moins mauvaises traductions sont sans doute celles que deux hommes maîtres

de leur langue font ensemble : la vôtre est de cette nature, mais elle n'est pas pour cela parfaite; d'où je conclus que le principe est faux, qu'un livre n'est bon qu'autant qu'il ne perd pas dans la traduction. En poésie et en toute chose sentimentale, je hasarderai d'en établir un tout contraire : c'est qu'un livre est mauvais, qu'il n'a ni ce charme d'exprimer avec netteté tout ce qui se passe dans une ame agitée, ni cette chaleur de style qui caractérise le génie, s'il ne perd pas dans la traduction.

Notre langue est d'autant plus difficile à traduire, qu'elle est plus riche que presque toutes les autres; elle a adopté de ses voisins tous les mots qu'elle n'avait pas. On pourrait dire à cela que c'est le geai paré des plumes du paon; mais elle fait usage de ces plumes pour voler au Parnasse, et dès lors la comparaison tombe.

Les Allemands, entr'autres mots, n'en ont aucun pour exprimer Génie. De mauvais plaisants ont dit à cela que la nation n'avait que faire d'un nom dont elle n'avait pas la chose; mais Hermann, vainqueur de Varus, n'en eut pas moins que les Bardes du premier siècle, qui chantaient des odes pendant le combat. Et dans notre siècle je demande si Leibnitz, Wolf, Klopstock, Goete, etc. etc. n'en ont pas? et la simple adoption du mot n'en pouvait pas inspirer.

On a, Monsieur, une idée peu juste de notre littérature en France. J'ai lu plusieurs journaux qui en parlaient, j'ose le dire, très-peu pertinemment, et dont les auteurs m'ont bien surpris en me faisant la confidence qu'ils ne savaient point l'allemand.

Il y a en général trois causes qui empêchent que les étrangers ne puissent nous juger avec équité. La pre-

mière, est le peu de connaissance qu'ils ont généralement de notre langue ; la seconde, c'est que nos deux premiers génies, Klopstock et Goete, ont fait revivre d'anciens mots inconnus aux gens non lettrés, et qui ne sont que médiocrement occupés de l'étude de leur langue ; la troisième est celle qui subsiste entre toutes les nations, et qui résulte de la différence des mœurs, des lois et des usages.

Les Français, je l'avoue, ont assez de chef-d'œuvres pour pouvoir se passer de traductions ; et peu de nations, peut-être aucune, n'est dans ce cas : mais nous y perdons ; car les Français nous accorderaient bien des lauriers dont ils ne nous savent pas dignes. Et il ne serait même pas impossible que toute nation, quelqu'éclairée qu'elle soit, ne pût tirer parti de ses voisins.

Dans le siècle de Louis XIV, les armées nombreuses que ce prince met-

tait en campagne, attiraient quantité d'officiers allemands à son service; sa magnificence, les étrangers qui venaient l'admirer au milieu de sa cour brillante, et les grandes négociations que son règne a occasionnées, sont autant de raisons qui engageaient toutes les nations à apprendre le français. Les princes faisant élever des jeunes gens qu'ils destinaient aux ambassades, et plusieurs savants voulant participer aux progrès immenses que les lettres faisaient sous ce grand roi, il y eut d'abord quantité d'Allemands qui s'appliquèrent à votre langue, et qui parvinrent, sinon à la parler sans accent, du moins à bien l'entendre et à l'écrire correctement. La révocation de l'Edit de Nantes fit émigrer quantité de Français, ensorte que l'Allemagne fut tout-à-coup inondée de maîtres de langue; et voilà, je crois, ce qui a rendu la langue française si

commune en Allemagne. Le motif qui l'a soutenue, et qui en a fait depuis une partie essentielle de notre éducation, c'est la grande ressource qu'elle offre pour s'instruire, par la grande quantité d'excellents auteurs français. Ce n'est donc pas un titre de servitude ou d'avilissement pour les Teutons, mais plutôt une noble avarice d'acquérir le plus de connaissances possibles, qui les a engagés à cultiver avec grand soin les langues étrangères en général; car il est très-commun de voir des Allemands qui, outre le français, possèdent l'anglais et l'italien. Je vous demande, Monsieur, si une nation qui a l'avantage de pouvoir puiser dans les ouvrages de toutes les autres, ne doit pas faire des progrès rapides dans la littérature? C'est aussi ce que l'Allemagne peut se flatter d'avoir fait depuis un siècle.

On est assez généralement dans l'idée

que la première époque de notre littérature date de Gotsched, et c'est une erreur : les chants de nos Bardes valent bien nos meilleurs ouvrages modernes; et si Gotsched a quelque mérite envers notre littérature, c'est celui d'avoir donné la meilleure grammaire allemande, et de l'avoir modelée sur les latines quant au système. Au reste, cet homme si célèbre était un poète correct, mais froid et dur; un auteur dramatique sans génie, sans aucune connaissance de la scène, et si fort attaché aux règles, qu'il négligeait toutes les autres parties nécessaires pour plaire, telles que la diction, l'intrigue et la caractéristique. Hagedorn est un poète infiniment agréable; ses vers sont moins durs, moins monotones, et son épigramme a plus de sel que tous les ouvrages d'Opitz, Canitz, Amtor et d'autres. Neukirch, qui, entr'autres ouvrages, a traduit *Télé-*

maque, et que plusieurs de vos journalistes prisent infiniment, est tout-à-fait mauvais. Gellert a fait des fables en vers assez coulants, et a imité La Fontaine et Lamotte. Mais si d'un côté la fable en général me paraît un genre assez inutile, en ce qu'il oblige d'apprendre aux enfants que les bêtes ne parlent pas, et qu'il n'y a ni fées, ni silfes, ni gnômes; qu'il n'y a jamais eu un Télémaque, ni une Minerve, ni un Hercule, après leur avoir appris soigneusement que les bêtes se parlaient, et que ces êtres avaient existé; il me semble que Gellert, comme presque tous les fabulistes modernes, sont tombés dans le défaut de traduire Esope et Phèdre. Les autres ouvrages de Gellert sont mauvais, ses lettres insipides et puériles, ses pièces dramatiques insoutenables, son roman riche en événements, mais peu vraisemblable et nullement touchant; et

ses moralités ne sont, à l'instar d'une immense quantité d'autres ouvrages de ce genre, que des compilations et des redites. Mais l'Allemagne eut à cette époque Hagedorn, Dreyer et Lessing, qui réussirent parfaitement dans l'épigramme ; Gesner dans des pastorales d'autant plus charmantes, qu'elles réunissent la simplicité au plus grand intérêt, et que la nature était son seul modèle, tandis que d'autres avaient copié des tableaux. Zacharie et Dusch nous donnèrent des poèmes épiques d'une versification aisée et sonore ; Gerstenberg et Lessing des poésies agréables et légères ; et dès lors on ne pardonna plus en Allemagne ces vers cadencés avec un soin qui fatigue l'oreille, et qui font plus de peine que de plaisir ; dès lors la poésie cessa d'être un sujet d'écolier, et devint le partage des génies. Sur ces entrefaites Klopstock, le plus grand et

le plus sublime génie que l'Allemagne ait vu naître, donna son immortelle *Messiade*. Elle est du nombre de ces productions gigantesques qui ne peuvent être lues et saisies que par des génies mêmes; et cet homme extraordinaire fit époque dans notre littérature, en donnant un chef-d'œuvre qui surpasse peut-être tous les anciens, peut-être tous les modernes. On l'a traduit en français; mais je crois ce poème du nombre de ceux qui ne sauraient se traduire, parce qu'il exigerait, comme je l'ai déja dit, un homme qui fût maître des deux langues. Il n'y a pas de mot expressif, pas de phrase énergique, pas de diction élégante, que ce génie n'ait employés pour rendre ce qu'il sentait; et si l'on trouve des travaux d'Hercule dans son poème, s'il a, pour ainsi dire, pressé sa langue comme on presse le raisin pour en exprimer la liqueur, il n'y a

pourtant aucune de ces rudesses qui choquent l'oreille. Le même Klopstock donna peu après sa *Bataille d'Arminius*, drame peu conforme aux règles établies de la scène, mais si plein de feu, si plein de génie, qu'on se croit, en le lisant, au premier siècle, environné de Romains vaincus et de vieillards Teutons ensanglantés. Les aigles enlevées aux Romains, quelques prisonniers échappés au glaive d'une nation attaquée chez elle, et enchaînés au pied de l'autel de Wodan, le dieu de guerre des Teutons; cet autel même où les Bardes sacrifiaient pendant le combat, et ornaient la tête des vainqueurs de feuillages de chêne; cet autel, dis-je, où les Bardes chantaient des hymnes de guerre, pour exciter pendant la bataille le Teuton mourant à rassembler le reste de ses forces pour tuer un Romain dans l'instant même de la mort, plutôt que de faire

inutilement panser une plaie incurable, sont des objets toujours présents à l'imagination, par la manière sublime et simple, nerveuse et vraie dont l'auteur les dépeint. A cette époque, Lessing, Weisse et Gerstenberg donnèrent *Emilia Galotti*, *Romeo et Julia*, *Ougolino*, *Minna von Barnhelm*, et autres chefs-d'œuvres pour le théâtre. Brandes, Gesner et d'autres marchaient avec non moins de succès sur leurs traces. Wieland donna son *Musarion*, ouvrage précieux, où jamais la nature n'est sacrifiée au vers, ni le vers à la rime. Il fut si accueilli, qu'il écrivit trop, et sur des sujets qu'il n'entendait pas, ce qui lui valut une quantité de critiques amères; mais il n'en a pas moins donné un chef-d'œuvre dont la nation doit lui savoir gré éternellement. L'auteur du Journal Littéraire a tort lorsqu'il parle de l'inutilité de la préparation des chevaux

de course, dont la nécessité est démontrée tous les jours dans un pays où l'on en fait son principal amusement. Il n'a pas plus de raison de dire qu'un cheval normand le disputerait à un arabe pour la vîtesse ; et cela n'est pas surprenant, car il ne s'entend pas en chevaux. Cela n'empêche pas que cet auteur n'ait beaucoup de mérite ; et voilà le cas de Wieland, et de tous ceux qui ne se souviennent pas de la réponse d'Apelles : *Ne sutor ultra crepidam.*

Je lis avec une surprise extrême, page 35 de la *Journée de l'Amour*, ces lignes : « Ce serait ici l'occasion de « dire un mot de la supériorité des Al- « lemands sur tous les peuples de l'Eu- « rope, peut-être même sur les an- « ciens, dans ce genre de littérature « (l'Idylle). Inférieurs dans tous les « autres, ils sont peut-être inimitables « dans celui-là. Ils ont pris presque

« tous leurs sujets dans la Genèse, et la « plupart de leurs bergers existaient « avant le déluge. » J'ai demandé à l'auteur s'il savait l'allemand ; il m'a répondu que non. Il nous juge donc sur des traductions. Je lui ai demandé s'il connaissait, au moins par traduction, nos auteurs célèbres ; il m'a pareillement dit que non. Ose-t-on ainsi décider despotiquement et péremptoirement? Inférieurs dans tous les autres ! Je le demande à l'auteur même si cela est juste. Il est impossible qu'il n'avoue au moins qu'il a jugé d'après les autres ; et alors il fallait dire : Un tel les croit inférieurs ; et l'on aurait attaqué ce tel, qui pourrait fort bien se tromper, et savoir aussi peu l'allemand que lui. Je suis bien éloigné de citer ces exemples pour tâcher de dénigrer aux yeux du public le mérite de ce jeune Emile des muses : il est de bonne foi, il a du génie : je lui con-

nais d'ailleurs des principes et des mœurs qui me le rendent très-respectable ; je ne cherche ici qu'à défendre notre littérature, et cela ne doit être regardé que comme une opposition faite à son jugement. Je demande que celui qui nous juge si sévèrement, entre dans des détails, qu'il sache notre langue, et qu'il dise : C'est là que votre auteur a bien moins peint que le nôtre ; là il s'est écarté du vrai, du vraisemblable ; là il est moins éloquent ; là il est ampoulé et extravagant. S'il me disait : Les Allemands n'ont pas tant de bonnes pièces de théâtre que les Français ; ils n'ont jamais eu un génie universel, supérieur dans tous les genres, comme Voltaire ; point d'homme aussi profond, et en même temps aussi simple, éloquent et laconique que Rousseau ; point de Molière ; je ne balancerais pas un moment à lui donner gain de

cause. Mais je lui opposerai la *Messiade* de Klopstock, dont nulle nation ne pourra nous montrer la pareille; sa *Bataille d'Arminius*, qui n'est ni ne doit être une pièce de théâtre, mais qui est partagée en scènes qui servent de cadres aux différents tableaux; je lui opposerai le *Musarion* de Wieland, *Gotz von Berlichingen* de Goëte, les poésies lègères et badines de Lessing et de Gerstenberg, Hagedorn, et les romans intitulés: *Le Magister Sebaldus Notkanker*, et *Miss Sara Sampson*, originaux dans tous les points, et peignant la nature avec cette vérité qui fait rougir maint lecteur malgré son amour-propre.

Le pape Ganganelli, ou l'auteur de ses lettres, juge moins sévèrement de notre poésie, et je crois qu'il juge bien: au moins je pense que je ne risque rien d'avancer qu'il faut savoir une langue pour juger de la poésie d'une nation.

Un vers perd tant de charmes dans la traduction ! et si le hasard a quelquefois amené un beau vers parfaitement égal à celui qu'on a traduit, je croirai toujours que la règle n'en est pas moins vraie. Je n'ai jamais vu une traduction de l'ode lyrique d'Horace *ad Licinium*, aucune de *Zaïre*, de *Mahomet*, aucune de la *Messiade*, qui m'ait satisfait. Je crois que je n'en verrai jamais une de ce dernier chef-d'œuvre. Qu'on ne me reproche pas que je mets dans la même classe Voltaire, Horace et Klopstock. Que le juste respect qu'on a pour les anciens, ne nous aveugle pas au point de croire que nous n'avons pas leurs égaux parmi nous. Pourquoi sous Louis, dans un siècle éclairé, n'y aurait-il pas des génies, comme sous Auguste? Je crois Newton et Euler au dessus d'Archimède et de Pythagore; je crois Boerhaave au dessus d'Hippocrate; je crois

Pigal très-peu éloigné de Praxitèles ; et je crois le Corrège au moins l'égal d'Apelles. Loin de nous ce préjugé que les anciens sont au-dessus de nous, parce qu'ils sont anciens, et parce qu'ils sont nos maîtres ! Pigal, le Corrège, Michel-Ange, Corneille, Racine, Molière, n'ont-ils pas surpassé les leurs au point qu'on ne saurait plus dire qui l'a été ? Les génies supérieurs étendent leurs regards sans crainte et sans préjugés partout où ils voient la nature, les chefs-d'œuvre de l'art ; et, sans désespérer de peindre parfaitement l'une et de surpasser les autres, ils volent au Parnasse, et emportent le laurier.

Klopstock et Goete ont fait chacun une époque dans notre littérature : l'un a fait revivre d'anciens mots allemands nécessaires à son genre qui est l'héroïque ; l'autre, ceux qui, en usage dans le commerce de la vie,

lui sont devenus nécessaires à cause des scènes bourgeoises qu'il a données sur le théâtre et dans le roman. Notre langue s'est enrichie de l'héritage de nos ancêtres; elle a adopté des mots oubliés; et cette révolution est assez grande pour exiger de ceux qui voudraient connaître notre littérature, un maître de langue littérateur. Vous devez, Monsieur, en être convaincu par la traduction que vous venez de faire. Combien de mots et de phrases n'avez-vous pas cherchés en vain dans tous les dictionnaires, dont vous n'avez pu vous empêcher de louer la beauté, l'énergie et la vérité!

Quant à la différence que la religion, le climat et les mœurs doivent occasionner dans la littérature des diverses nations, je crois qu'elle ne paraîtra douteuse qu'à ceux qui ne se donnent pas la peine d'étudier la na-

ture des différents pays. Je demande si *Brutus* réussirait à la Chine, si le *Tartuffe* de Molière y serait supportable ? je vous demande si Shakespear l'est en France ; si Holberg qui peint des mœurs vicieuses, originales et propres à sa nation, suites des sociétés qui n'existent que chez lui, serait intelligible à Paris ? *Dom Quichotte* serait un roman inepte dans un pays où il n'y aurait jamais eu de chevalerie. Il y a sans contredit des peuples gais et des peuples sérieux ; il y en a qui ont l'imagination tout-à-fait sombre : en conséquence un badinage fin et léger réussira en France, ne sera pas estimé en Allemagne, et sera détesté en Angleterre. Le combat du taureau, qui fait les délices de l'Andalousie et de la Castille, cesse d'être tolérable de l'autre côté des Pyrénées ; et les gladiateurs, récemment abolis en Angleterre, auraient été chargés

de fers à Cang-Tong. Il n'y a que le chant pastoral, la moralité, quand elle ne tient pas de l'héroïsme, de la chevalerie et de l'amour de la gloire, mais seulement de l'humanité et de l'état naturel ; que la peinture des beautés de la nature, des astres qu'on voit partout, des mers qui environnent tous les continents, des vents qui soufflent dans tous les pays, qui sera admirée partout. Si une chose choque un préjugé de religion, une coutume, une loi, les mœurs d'un peuple, ce peuple la trouvera détestable ; et elle sera pourtant admirée dans le pays qui l'aura produite. Et s'il est vrai que ces mêmes causes rendent les peuples plus actifs ou plus indolents, plus cruels ou plus humains, plus tristes ou plus gais, plus simples ou plus composés ; il doit y avoir dans l'art qui peint la tristesse, la faiblesse, l'activité, la gaieté, l'héroïsme, des

gradations différentes, qui rendent la même chose bonne, c'est-à-dire, analogue au caractère d'une nation, et mauvaise ou opposée au caractère d'une autre. Il n'y a que les vérités mathématiques vraies dans tous les climats. Delà ces disputes éternelles sur les beautés d'une pièce de théâtre admirée ici, et sifflée ailleurs. Il y a des points de réunion qui gissent uniquement dans le bon sens. Telle chose sera universellement méprisée, et telle autre universellement admirée; mais il s'ensuit que si les Anglais admirent Shakespear, et que les Français le critiquent, il est bon en Angleterre et mauvais en France, et non pas qu'il est absolument mauvais. Il en est du goût moral comme du goût physique. Quand je vois les Portugais grincer les dents à la représentation de notre comédie intitulée *Les Juifs*, où les Allemands applaudissent, je crois

voir un Suisse nourri de lait et de fruits, faisant la grimace en mangeant un poivre d'Espagne ou un oignon d'Egypte ; et si je vois deux hommes manger d'un plat qu'un troisième a en horreur, je ne me permets pas de dire que ce troisième est de mauvais goût, je me borne à dire qu'il n'est pas de celui des deux autres. Partez de là, Monsieur, pour ne pas condamner nos pièces sans réserve, si elles ont plus ou moins d'actes que les vôtres, si elles ont ou n'ont pas les trois unités. Si le fond de la pièce est bien raisonnable, l'intérêt grand, le dénouement inattendu et naturel, et chaque caractère frappé au coin de la vérité, il s'ensuit, si elle ne conserve pas les unités, et qu'elle contienne des choses contraires à vos mœurs, qu'elle n'est pas représentable chez vous, mais non pas qu'elle est mauvaise. Le caractère des Allemands, plus conforme

à celui des Anglais, est la cause que *Shakespear* plaît à Berlin, et que le *Bourgeois Gentilhomme*, *le Glorieux* ou *le Joueur* n'y plaisent pas tant, parceque ces êtres sont chez nous dans un autre genre et un autre costume qu'ici. Si nos joueurs jurent et fument, il faut les mettre sur la scène tels qu'ils sont à Berlin, et non tels qu'ils sont à Paris: l'illusion cesserait, et le joueur ne se croirait pas joué. M. de Cailhava, qui marche peut-être plus qu'aucun autre rival de Molière sur les traces de ce célèbre auteur, faisait dire à l'égoïste principal de sa nouvelle pièce:

« A trente ans, à mon âge avoir et père et mère,
« N'être maître de rien! Qu'ils vivent, je l'espère.

Cela fut critiqué: on trouva le propos atroce: il l'a rayé. Je ne veux point ici analyser s'il est plus difficile d'entendre ce propos atroce dans la bouche d'un homme atroce, que de voir dans *Electre* le fils assassiner sa mère; je me

bornerai à vous dire que ce début de l'égoïste réussira en Allemagne, parce qu'il est dans la nature de la chose. J'ai entendu mille jeunes gens se plaindre de la longue vie de leurs parents. Ces égoïstes étaient des monstres, j'en conviens; mais nous jouons ces monstres pour corriger par la scène ceux que les lois ne peuvent corriger, ou qu'elles ont oubliés. En Chine, où un fils ne sort point de la tutèle des parents, et où c'est le tout de la religion, ce morceau serait insupportable; mais qu'en conclure? Tout au plus qu'à la Chine il n'y a point de monstres de l'espèce de ceux qui infectent l'Europe; mais le Chinois lui-même, en les voyant chez nous, conseillera de les couvrir d'opprobre et de ridicule. N'y aurait-il pas de ces monstres en France comme partout ailleurs? Je crois que Molière eût dit comme M. de Cailhava, s'il eût fait un égoïste. Et puis-

qu'une pièce peut être dans un pays la plus fidelle copie de la nature, et hors de nature dans un autre, je crois que le climat, les lois, les mœurs et la religion ont une influence marquée dans les belles-lettres.

Si je suis entré, Monsieur, dans ce long raisonnement, qui peut bien vous avoir ennuyé, mon but n'était pas de vous persuader que notre littérature eût aucune prééminence sur celle des autres nations; je n'ai voulu que vous prouver que nous en avons une, qu'elle a fait de grands progrès, et que le public ne la juge mal que parce qu'il ne la connaît pas. Si vous voulez vous accoutumer à notre poésie, lisez d'abord Lessings *Kleinigkeitein*, Gerstenbergs *Tandeleien*, les œuvres de Hagedorn, puis Wieland. Lisez, pour vous accoutumer par gradations au style sublime et héroïque de Klopstock, les œuvres du père

Denys; ensuite, lisez ce Klopstock lui-même, et servez-vous de moi comme d'un dictionnaire qui sera toujours à votre service. Je vous conseille de lire sa *Bataille d'Arminius* avant sa *Messiade :* sa prose vous initiera dans sa poésie. Goete qui débuta par un chef-d'œuvre intitulé *Gotz von Berlichingen*, vainement attaqué par quelques libellistes de Berlin, qui paraissent occupés de mettre des bornes, des entraves et des obstacles aux explosions de nos génies par des règles aussi fausses que pédantesques, aussi puériles que minutieuses, vous deviendra plus intelligible, si vous lisez auparavant quelques pièces de Shakespear, et son *Clavigo*, drame où M. de Beaumarchais joue un des premiers rôles. L'ouvrage que vous venez de traduire vous aura suffisamment familiarisé avec son style. La collection intitulée *Le Théâtre allemand*, con-

tient quelques mauvaises pièces que je vous conseille de passer. Toutes nos traductions de vos plus belles pièces françaises, même celles de Schlegel, ne sont que des mutilations dont je gémis pour ma nation. Gellert et Gotsched, dont aucun ne connaissait la scène, ont fait des pièces détestables. Attachez-vous à Brandes, Weisse, Gerstenberg, Lessing, nos meilleurs auteurs. Préférez Gesner et Schmit pour l'idylle : ils ont parfaitement réussi, même chez l'étranger, et la nature vous servira de dictionnaire pour les lire. Voulez-vous lire le journal le plus impartial que nous ayons, écrit de main de maître, d'un savant à la fois profond et gai, systématique et génie, poète et musicien ? c'est celui qu'un de ces Allemands dont la patrie est fière, M. Schubart, frère du Schobert mort à Paris, donne à Ulm en Souabe, intitulé : *Deutche*

Kronick. Voulez-vous le traduire? alors nous vous aurons l'obligation d'avoir mis un tableau parfait de notre littérature sous les yeux d'une nation que nous jalousons, que nous savons admirer, et à qui nous voudrions persuader qu'il est impossible d'être aussi près d'un si grand feu, d'un feu aussi pétillant, sans en être enflammé.

Tout cela, Monsieur, n'est qu'un précis proportionné à la briéveté d'une lettre. Et ne croyez pas que nous n'ayons de bons auteurs que ceux que je vous ai cités, et que nous manquions d'ouvrages périodiques, de journaux qui embrassent toutes les sciences. Il n'y a point de genre qui n'occupe des sociétés réunies pour les premiers, et des savants qui, voués uniquement à une partie, ne hasardent pas, s'ils sont jurisconsultes, de raisonner chevaux, ni, s'ils ignorent une langue, de fronder la littérature

d'une nation étrangère, ni, s'ils sont théologiens, de parler politique. Qu'est-ce qu'un *Polyhistor* qui prétend tout savoir, et tout juger; à qui le catalogue du libraire suffit pour décider en théologie et en tactique, en mathématique et en poésie, en médecine et en jurisprudence, selon la réputation de l'auteur, et plus souvent sur le prix de la souscription, et les cul-de-lampes? Je pense que c'est un brouillon, et nous ne les aimons pas. La règle *ne sutor ultra crepidam* devrait être la devise des journalistes, qui, trop souvent enflés d'un succès, se permettent des invectives grossières, et descendent du rang de censeurs à celui de libellistes, en croyant faire de l'esprit.

Nous avons aussi nos astronomes, nos mathématiciens, nos esculapes, nos historiens; mais les bornes d'une lettre sont trop étroites, et mes talents

trop faibles, pour que je puisse vous promener dans toutes nos facultés. Je finis en vous souhaitant que votre traduction soit favorablement accueillie en France, et en vous priant de croire que je serai largement récompensé des avis que j'ai pu vous donner, par le plaisir de vous avoir obligé, et par celui de détromper un peu votre nation, également grande et éclairée, de l'idée de la grande médiocrité où elle croyait la mienne relativement aux lettres.

LETTRE

DE M***

AU TRADUCTEUR.

Je vous envoie, mon ami, votre traduction de l'ouvrage de M. Goete. Je l'ai lu avec le plus grand plaisir, et il m'a paru écrit avec une chaleur, un intérêt et un désordre qui marquent dans son auteur une façon de sentir, et d'exprimer ce que l'on sent, qui se rencontrent bien rarement. Le héros de ce roman, ou plutôt de cette histoire, est un fou bien à plaindre; et l'ivresse de sa passion le fait déraisonner d'une manière étonnante, mais que l'on sent être très-possible, et qui, par les excès où il la porte, est bien capable d'inspirer l'horreur de ces excès, et de mettre en garde contre les suites d'une passion si violente, quand

on s'y livre tout entier, et qu'elle affecte une tête naturellement aussi vive que celle du jeune Werther.

Vous me demandez s'il n'y a point d'inconvénient à donner votre traduction au public? Je vous avouerai qu'après l'avoir examinée avec le plus grand scrupule, je la regarde plutôt comme un préservatif sûr contre les funestes effets des passions, que comme une image séduisante et qui soit à craindre. Un jeune homme fougueux, dont la raison est égarée, et qui, dans l'excès du désespoir où il s'est plongé volontairement, déteste la vie, s'imagine qu'on peut la quitter quand on veut, et pousse la déraison jusqu'à mettre des sophismes sans suite en opposition avec les lois de l'humanité et de la religion, ne peut que faire horreur ou pitié, et montrer les dangers de la passion, par conséquent en corriger les lecteurs. Vous avez d'ail-

leurs mis le correctif; et il n'est point de lecteur, si borné qu'on le suppose, que l'extravagance de ce jeune emporté puisse séduire, et qui ne voie que c'est l'état de folie où une passion deshonnête et poussée à l'excès peut conduire, que l'auteur allemand a dépeint, pour en inspirer plus d'horreur.

Je n'ai pu m'empêcher d'être touché jusqu'aux larmes en lisant beaucoup d'endroits de cet ouvrage, et je le crois très-supérieur à plusieurs des romans de M. l'abbé Prevost, Clarisse et autres, que l'on a lus avec plaisir, et dont quelques horreurs, cruautés, libertinage ou déraison, ont été regardés comme des préservatifs ou des leçons utiles, plutôt que comme des choses qui présentassent la moindre idée de danger.

Au reste c'est un ouvrage allemand supérieurement écrit. Vous l'avez traduit; et je pense qu'il sera très-agréa-

ble pour le style, très touchant par les situations, et très-utile par l'horreur et la pitié qu'il inspire. Voilà, mon ami, comme il m'a affecté; et je vous rends mille graces de m'en avoir procuré la lecture.

Je suis, etc.

FIN.

LIVRES

Imprimés et qui se trouvent chez P. N. F. DIDOT, *fils aîné et successeur de* P. FR. DIDOT LE JEUNE, *quai des Augustins, n.° 22, au premier.*

ŒUVRES complètes de Mancini-Nivernois, publiées par l'Auteur, et ornées de son portrait gravé par Saint-Aubin. *Paris*, 1796 et 1797, 8 vol. in-8.° broch. Papier ordinaire, 33 liv.; Papier vélin, 66 liv.

Les deux premiers volumes contiennent les FABLES, auxquelles la France et l'Europe littéraires font depuis quinze mois un accueil aussi flatteur que distingué. — Les tomes 3, 4, 5 et 6 de la Collection, ont pour titre MÉLANGES DE LITTÉRATURE. Des nombreux morceaux qui composent ces Mélanges, les deux seuls connus jusqu'à présent sont les *Réflexions sur le Génie d'Horace, de Despréaux et de J. B. Rousseau*, insérés sans l'aveu de l'Auteur parmi les Mémoires de l'Académie de Montauban; et l'*Essai*

sur l'Art des Jardins modernes, trad. de l'anglais d'Horace Walpole, et imprimé in-4.° à Strawberry-Hill en 1784. Mais ces Réflexions et cet Essai, qui reparaissent ici avec les changements et les corrections dont l'Auteur les a crus susceptibles, ne font pas ensemble la moitié d'un volume in-8.°; et les autres Pièces de prose et de vers qui précèdent ou qui suivent ces excellentes productions méritent à tous égards de leur être comparées, si plusieurs ne l'emportent encore sur elles, soit par le génie aimable qui les a enfantées, soit par la finesse de tact et le goût exquis qui ont présidé à leur rédaction. — Enfin les tomes 7 et 8 contiennent la traduction en vers du Poeme entier de RICHARDET, fruit vraiment original et singulièrement piquant du génie italien, qui ne nous était connu jusqu'ici que par les extraits quelquefois heureux que Dumouriez père en avait publiés en 1780.

Les Fables de format in-8°. ne se vendent plus séparément.

Fables de Mancini-Nivernois, publiées par l'Auteur. *Paris*, 1797, 2 vol. in-18, pap. vélin, br. 6 liv.

Cette nouvelle édition, tirée en tout à 250 exemplaires sur papier vélin, est un vrai bijou typographique. Elle a été revue avec le plus grand soin par l'Auteur, qui en a fait disparaître quelques incorrections qui s'étaient glissées dans la première, et corrigé quelques fautes légères à la vérité qui lui avaient été indiquées par ses amis.

Voyage à Barège et dans les hautes Pyrénées, fait en 1788 par J. Dusaulx. *Paris*, 1796, 2 vol. in-8°. br. Papier ordinaire, 6 liv. Papier vélin, 12 liv.

On connaît le génie et la verve de l'éloquent traducteur de *Juvénal* et du vertueux auteur du Traité *de la Passion du Jeu*. Cette nouvelle production de sa plume presque octogénaire est digne des deux premieres. C'est un tableau magnifique, et peint sur les lieux mêmes, de ces monts du premier ordre qui séparent l'Espagne de la France au midi de celle-ci, des mœurs de leurs habitants, de leurs productions naturelles, et des phénomènes qui s'y retracent tous les jours à l'œil de l'observateur curieux et attentif. Les divers chapitres où l'Auteur rapporte les conversations qu'il a eues avec les patriarches de ces contrées sont d'un intérêt vif, et qui va quelquefois jusqu'à l'attendrissement et aux larmes. Enfin les heureuses réminiscences qui lui ont fait répandre les courtes citations de Lucrèce et de Virgile, d'Horace et de Juvénal, de Plutarque et de Montaigne, que l'on trouve dans le cours de l'ouvrage, y jettent un agrément et une variété qui ne laissent rien à desirer.

Ce livre a été annoncé avec les plus grands éloges par tous les journaux, et le Public s'est empressé et ne cesse encore de lui faire un accueil digne de son mérite.

On n'a tiré que 50 exemplaires sur papier vélin,

dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un très-petit nombre.

Voyage à Chambery, par Vincent Campenon. *Paris*, 1797, in-18, papier vélin, br. 2 liv.

C'est un voyage littéraire en vers et en prose, dans le genre de ceux de Chapelle et Bachaumont, de Lefranc, de Desmahis et de quelques autres moins connus. L'accueil que les gens de lettres ont fait à celui-ci, et l'empressement que le Public a mis à se le procurer dans sa nouveauté, ont forcé d'en donner une seconde édition au bout de trois mois. La troisième que nous annonçons aujourd'hui a été revue par l'Auteur, et corrigée de manière à porter ce charmant petit ouvrage au degré de perfection dont il est désormais susceptible.

Il n'a été imprimé cette fois qu'au nombre de 250 exemplaires, tous sur papier vélin.

Du Contrat Social, ou Principes du Droit politique, par J. J. Rousseau. *Paris*, 1795, très-grand in-4.° pap. vélin satiné. Prix, br. 36 liv.

Cette édition du plus grand luxe typographique n'a été tirée qu'à 250 exemplaires, dont la moitié a été enlevée dans moins de six semaines après qu'elle a été annoncée par les journaux. Nous l'avons entreprise à l'invitation des Membres les

plus distingués du Comité d'Instruction publique, dans le temps où nous profitions de la permission qu'ils nous avaient accordée de collationner les Œuvres de Rousseau sur ses propres manuscrits, alors déposés dans la Bibliotheque de ce Comité, laquelle est aujourd'hui la Bibliotheque particulière du Corps législatif.

Son principal mérite, osons le dire, consiste moins encore dans la beauté des Caractères, la netteté du papier et la régularité du tirage, pour lesquelles nous n'avons cependant épargné ni peines, ni soins, ni dépenses, que dans la parfaite correction du texte qui avait été plus ou moins altéré dans presque toutes les éditions faites avant et depuis la mort de l'Auteur. En voici la preuve dans deux ou trois fautes seulement qu'il nous est possible d'indiquer ici, et dont tout lecteur attentif pourra faire aisément la vérification. Le mot *droit* pour *devoir*, employé la seconde fois au 3e alinéa de l'ouvrage, dans les éditions de Genève, de Kell, de Poinçot, etc. est en même temps une absurdité et une faute de français que n'a point faite l'éloquent Auteur d'Emile. *Asservir* pour *servir*, mis au premier alinéa du chap. 15, livre 3, forme un contre-sens manifeste dans toutes les éditions que nous avons vues, excepté dans la 1re imprimée à Amsterdam en 1762.

En faisant disparaître ces fautes grossieres, et beaucoup d'autres semblables qui déparaient un des Ouvrages les plus celebres de notre siecle; en l'imprimant d'ailleurs avec toute la magnificence dont il était si digne à tous égards, nous croyons avoir fait une chose extrêmement utile aux Publicistes et aux Législateurs de tous les pays,

et qui ne peut manquer d'être en même temps agréable aux Amateurs de toutes les classes, dans le cabinet desquels on voit briller avant tous, les livres qui sont tout à la fois des productions sublimes du génie et des chefs-d'œuvre de l'art typographique.

Les Aventures de Télémaque, par M. de Fénélon. *Paris*, 1790, 2 vol. in-8.° grand pap. vélin satiné. Prix, broch. 24 liv.

Le peu d'Exemplaires qui me restent de cette belle Édition donnée par mon Père il y a près de sept ans, sont ornés d'un Portrait magnifique et bien ressemblant de l'Auteur, gravé en médaillon par Gaucher, et imprimé sur les frontispices des deux volumes. Voilà la seule espèce de luxe, sans contredit le plus intéressant de tous pour les cœurs sensibles, que j'aie cru devoir ajouter à un Livre dont chaque page fournirait le sujet d'un tableau admirable, si le crayon ou le burin de l'Artiste pouvait se flatter d'atteindre toujours à la sublimité des pensées et à la beauté des expressions de l'immortel archevêque de Cambray.

Collection des Arts et Métiers publiés par l'Académie des Sciences, in-fol. 108 Cahiers.

Chaque Art se vend séparément. Le prix en est proportionné à la quantité des feuilles d'impression et à celle des Planches qu'il contient.

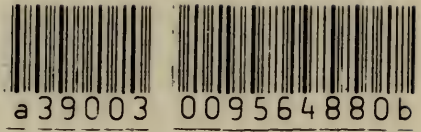
La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la
nière date timbrée ci-dessous devra
er une amende de cinq sous, plus un
pour chaque jour de retard.

The Li
University
Date

For failure to retu
fore the last date sta
will be a fine of five
charge of one cent for


a39003 009564880b